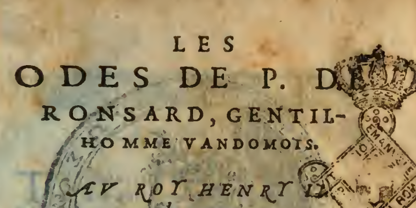


LES ODES DE P. DE RONSARD, GENTILHOMME VANDOMOIS.

AV ROY HENRY II. de ce nom.

TOME DEVXIEME.



A PARIS,

Chez la vefue Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne S. Claude.

1597.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Tel fut Ronſard autheur de ceſt ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers:
Icy le corps, & l'eſprit en ſes vers.

AV LECTEVR.

TV dois sçauoir que toute sorte de Poësie a l'argument propre & conuenable à son subiect : l'Heroïque, armes, assaults de ville, batailles, escarmouches, conseils & discours de Capitaines : la Satyrique, brocards & reprehensions de vices : la Tragique, morts & miserables accidents des Princes : la Comique, la licence effrenée de la ieunesse, les ruses des Courtizannes, auarice de vieillards, tromperie de valets : la Lyrique, l'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, cheuaux victorieux, escrime, ioustes & tournois, & peu souuent quelque argument de Philosophie. Pource, Lecteur, si tu vois telles matieres librement escrites, & plusieurs fois redites en ces Odes, tu ne t'en dois esmerueiller, mais tousiours te souuenir des vers d'Horace en son Art poëtique:

Musa dedit fidibus Diuos, puerósque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et iuuenum curas, & libera vina referre.

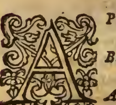


Ce portraict d'vn grand Roy, ces Odes nompareilles,
Te presentent naïfs deux miracles François
Dont l'vn charme les yeux l'autre prend les oreilles,
Celuy cy par sa face, & l'autre par sa vois.



LES ODES DE P. DE RONSARD.

AV ROY HENRY II. DE CE NOM.

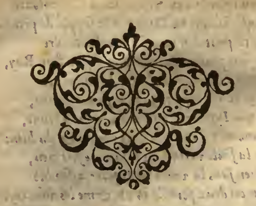


PRES auoir sué sous le faix du harnois,
Bornant plus loin ta France, & fait boire aux François
Au creux de leurs armets en lieu de l'eau de Seine
La Meuse Bourguignonne, & saccagé la plaine
Des Flamans mis en route, & l'antique surnom
Des chasteaux de Marie eschangez en ton nom:
Apres estre vainqueur d'vne bataille heureuse,
Et veu Cesar courir d'vne suite peureuse:
Et fait d'vn prudent soin comme le marinier,
Lequel se souuenant de l'orage dernier,
Ancré dedans le port, d'œil vigilant prend garde
S'il faut rien à sa Nef: maintenant il regarde
Si le Tillac est bon, si la Carene en bas
Est point entre-fenduë: il contemple le Mas,
Maintenant le Timon, il rabille les coûtes,
Les carreaux & les aix, & les tables dissoutes:
Et bien qu'il soit au haure, il n'a moindre souci
De sa Nef qu'en tempeste, & se rempare ainsi

Que s'il couroit fortune au milieu de l'orage,
Et ne se veut fier au tranquille visage
Du Ciel ny de la mer pour se donner à l'eau,
Que premier il n'ait bien calfeutré son vaisseau.
Ainsi apres auoir (la guerre estant finie)
De viures & de gens ta frontiere garnie,
Fait nouueaux bastions, flanqué Chasteaux & Forts,
Remparé tes Citez, fortifié tes ports:
Bref, apres auoir fait ce qu'vn Prince doit faire
Et en guerre & en paix vtile & necessaire
Pour tenir ton pays en toute seureté:
Sire, i'offenserois contre ta Maiesté,
Si comme vn importun ie venois d'auenture
Entre-rompre tes jeux d'vne longue escriture,
Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps
Apres mille trauaux prendre tes passe-temps
Pour retourner plus frais aux œuures de Bellonne.
Toutefois le desir qui le cœur m'eguillonne
De te monstrer combien ie suis ton seruiteur,
Me fait importuner ta Royale grandeur:
Et si en ce faisant ie commets quelque vice,
Il vient du seul desir de te faire seruice,
Qui presse mon deuoir de mettre vn œuure mien
Sous la protection de ton nom tres-chrestien,
Le sacrant à tes pieds: C'est, Prince, vn liure d'Odes
Qu'autres-fois ie sonnay suiuant les vieilles modes
D'Horace Calabrois, & Pindare Thebain,
Liure trois fois heureux, si tu n'as à desdain
Que ma petite Lyre ose entre tes trompettes
Rebruire les Chansons de ces diuins Poëtes:
Et que mon petit Myrte ose attoucher le rond
Des Lauriers, que la guerre a mis dessus ton front.

Mais que dy-ie, à desdain! i'ay tant de confiance
En ta graue douceur, que ta magnificence
D'vn sourci desdaigneux ne refusera pas
Mon ouurage donné, tant soit il humble & bas:
Imitateur des Dieux, qui la petite offrande
Prennent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus
grande,
Et bien qu'ils soient Seigneurs, iamais n'ont à mespris
Des pauures les presens tant soient de petit prix.
Ce fils de Iupiter ce foudre de la guerre,
Hercule, qui tua les Monstres de la terre,
Allant pour estre fait d'Olympe citoyen,
Ne refusa d'entrer au toict Molorchien:
Et mesme ce grand Dieu, qui la tempeste ictte,
De Bauce & Philemon entré dans la logette,
De deux ou de trois fleurs son chef enuironna,
Que Bauce de bon cœur en present luy donna.
Tous les ans à sa feste en Libye honorée
Ne luy tombe vn Taureau à la corne dorée,
Mais souuent vn Aigneau: car sa grande bonté
Ne prend garde aux presens, mais à la volonté.
Ainsi suiuant les Dieux, ie te suppli' de prendre
A gré ce petit don pour l'vsure d'attendre
Vn present plus parfait & plus digne d'vn Roy,
Que ia ma Calliope enfante dedans moy.
Ce pendant ie priray ta puissance diuine,
Ainsi que Iupiter Callimache en son Hynne,
,, Donne moy (ce dit-il) des vertus & du bien:
,, Car la seule vertu sans le bien ne sert rien,
,, Le bien sans la vertu: ô Iupiter, assemble
,, Tous ces deux poincts en vn, & me les dóne ensemble.
Les vertus & les biens que ie veux receuoir

D'vn si puissant Monarque est vn iour de pouuoir
Amener ton Francus suiuy de mainte trope
De guerriers, pour donter les Princes de l'Europe.
Mais il te faut payer les frais de son arroy:
Car il ne veut venir qu'en maiesté de Roy,
Bien qu'il soit fugitif, & qu'il n'ait en partage
Sinon du pere sien l'adresse & le courage.
Aussi tu porterois la honte sur les yeux,
Si luy qui fut iadis l'ayeul de tes ayeux,
Le fils d'vn si grand Roy, *venoit seulet en* France
Donner aux peres tiens la premiere naissance.
Puis qu'il trouue en mes vers le vent si à propos,
Fay luy enfler la voile, & luy romp le repos
Qui le tient paresseux au riuage d'Epire,
Fraudé de son chemin par faute de Nauire,
De viures & des gens: ouurier ie suis tout prest
De charpenter sa Nef & dresser son apprest,
Pourueu que ta grandeur Royale fauorise
A ton ayeul Francus, & à mon entreprise.



LE PREMIER LIVRE DES ODES.

A LVY-MESMES, SVR LA PAIX FAITE ENTRE luy & le Roy d'Angleterre, l'an 1550.

ODE I. Strophe. I.

» *Toute Royauté qui desdaigne*
» *D'auoir la vertu pour compaigne,*
» *Et la loger en sa maison,*
» *Tousiours de l'heur outrecuidée*
» *Court vague sans estre guidée*
» *Du frein qui pend à la raison.*
O Roy par Destin ordonné
Pour commander seul à la France,
Dieu de sa grace t'a donné
Ce double honneur dés ton enfance:
Dieu seul (apres la longue horreur
De Mars vomissant sa fureur,
Et l'aspre venin de sa rage
Sur ton pays noircy d'orage)
Par l'effort d'vn bras souuerain
A fait raualler la tempeste,
Et ardre à l'entour de ta teste
Vn air plus tranquille & serain.

Antiſtro.

„ Touſiours le bon eſprit du ſage
„ Accroiſt les vertus d'auantage
„ Que ieune il emprunta des Cieux.
Ta Maieſté ieune & prudente
Au double les ſiennes augmente
D'vn artifice ingenieux:
Außi mille felicitez
Ont bien-heuré toute ta race.
Et toy ROY *de tant de Citez*
Qui ſe courbent deuant ta face,
Dés long temps tu fus honoré
Comme ſeul Prince decoré
Des biens & des vertus enſemble
Que le Deſtin en vn t'aſſemble.
Mais ce bien qu'ores tu nous fais,
Paſſe ton valeureux courage,
Pour auoir fait reuerdir l'âge
Où floriſſoit l'antique Paix.

Epode.

La Paix oſta le debat
Du Chaôs, quand la premiere
Aſſoupit le lourd combat
Qui aueugloit la lumiere.
Elle ſeule oſa tenter
D'effondrer le ventre large
Du grand Tout, pour enfanter
L'obſcur fardeau de ſa charge:
Puis deſmembrant l'Vniuers
En quatre quartiers diuers,
Sa main artizane & ſainte
Les lia de cloux d'aimant,

Tous les quatre s'entre-aimant
D'vne paisible contrainte.

Stro. 2.

Adonc meslant en ce grand Monde
Sa douce force vagabonde,
Les asseura d'vn doux repos:
Elle fist bas tomber la Terre,
Et tournoyer l'Eau qui la serre
De ses bras vagues & dispos:
Du Soleil allongea les yeux
En forme de fleches volantes,
Et d'ordre fist danser aux Cieux
Le bal des estoilles roulantes:
Elle courba le large tour
De l'Air qui seme tout autour
Le rond du grand parc où nous sommes,
Peuplant sa grande rondeur d'hommes
D'vn mutuel accroissement:
Car par tout où voloit la belle,
Les Amours voloient auec elle,
Chatoüillans les cœurs doucement.

Antistro.

Lors pour sa iuste recompense
Le sainct Monarque qui dispense
Tout en tous (dont le graue front
En se clinant pour faire sine,
Croulle la terre & la racine
Du firmament iusques au fond)
A la Paix aßigna le lieu
Du droit costé de sa puissance;
Le gauche ordonna pour le Dieu
Qui teta le sang dés enfance.

De l'vne les Princes il oingt,
De l'autre durement les poingt,
Tous effroyez d'ouyr les armes
Craquer sus le doz des gendarmes:
De l'vne iadis honora
Les bons Peres du premier âge,
Et de l'autre il aigrit la rage
Contre Ilion, que deuora.

Epode.

Le feu Grec, quand mille naus,
Ainçois mille estranges foudres
Esclaterent mille maux
Dessus les Troyennes poudres.
Tandis que le feu tournoit
Forcenant parmy la ville,
Et que l'Argiue s'ornoit
De la despoüille seruile,
Vne aspre fureur d'esprit
Le cœur de Cassandre éprit:
Et comme Phœbus l'affole
Son corps tremblant çà & là
Au petit Francus parla,
Ignorant telle parole.

Stro. 3.

Bien que le feu Gregeois nous arde,
Tant soit violent, il n'a garde
D'estoufer pourtant ton renom,
Enfant dont la race fatale
Dedans la terre Occidentale
Fera re-germer nostre nom.
Ia desia le Danube attend
Ton camp dessus sa riue humide,

Et ce grand mareſt qui s'eſtend
Pres des léures de l'eau Pontide:
C'eſt là c'eſt là c'eſt où tu dois
Pour quelque temps donner tes lois:
C'eſt où l'arreſt des Dieux t'ottroye
Fonder encore vne autre Troye,
Reſuſcitant par ton moyen
L'honneur des tiens & leur proëſſe,
Ayant vangé deſſus la Grece
L'outrage fait au ſang Troyen.

Antiſtro.

Apres le cours de quelque année,
L'ire de Cerés forcenée
Pour deuot n'auoir ſatisfait
A ſes honneurs, toute mutine
Te contraindra par la famine
De quiter ton mur imparfait.
Horriblant ton corps de la peau
D'vn Tigre, deſia ce me ſemble
Ie te voy guider vn troupeau
De vingt mille Troyens enſemble
Ie voy ce troupeau pelerin
Deſia bien loin outre le Rhin
Enrichir Troye de loüanges,
Et du butin des Rois eſtranges,
Ayant trompé mille peris,
Ains que baſtir aux bords de Seine
Les murs d'vne ville hautaine
Du nom de mon frere Pâris.

Epode.

Ia deſia i'entens la voix
De Seine qui te deſire,

Et la desfaite des Rois
Esclaues de ton Empire:
I'entens le bruit des Cheuaux
Et le cliquetis des armes,
Et toy noble de trauaux
Commander à tes gendarmes.
Ores tu ne puis sçauoir
Comme enfant, ny conceuoir
Ton heur que ie prophetise:
Quand l'âge t'animera,
Alors ton bras s'armera
Pour acheuer l'entreprise.

STRO. 4.

A-tant acheua la Prestresse,
Et folle du Dieu qui luy presse
L'estomac chagrin & felon,
En rechignant s'en est allée
Nuds pieds & toute escheuelée
Dessous l'image d'Apollon.
Andromache qui remâcha
Les mots de Cassandre esuolée,
Son fils secrettement cacha
Sous vne voûte reculée.
Car Iunon qui ne vouloit plus
Que le nom Troyen reuint sus,
Ardoit d'en abbatre la race,
Et Francus tuer sur la place,
Sans Iupin qui l'enfant mua
En vne semblance animée,
Que Pyrrhe de sa main armée
D'vne tour à terre rua.

Antiſtro.

De faux ſang la glace fut teinte:
Ainſi la fraude de la feinte
Le corps de Francion ſauua.
En Buthrote, viuant ſa mere,
Feignit le tombeau de ſon pere,
Qu'entre les Grecs il eſleua.
Son cœur elle ouurit d'vn couteau,
Ayant ſceu la fauſſe merueille,
Comme l'orage auoit ſous l'eau
Noyé ſon fils pres de Marſeille.
De pleurs la tombe il honora,
Et de beaux ieux la decora,
Par iouſtes eſprouuant l'adreſſe
De la Phrygienne ieuneſſe:
Puis faiſant la vague eſcumer,
Inuoquant Iunon & Neptune,
Hazardeux chercha ſa fortune
Au gré des vents & de la mer.

Epode.

Muſe, repren l'auiron,
Et racle la prochaine onde
Qui nous baigne à l'enuiron
Sans eſtre ainſi vagabonde.
» Touſiours vn propos deſplaiſt
» Aux oreilles attendantes,
» Si plein, outre reigle, il eſt
» De paroles abondantes.
» Celuy qui en peu de vers
» Eſtraint vn ſuiet diuers,
» Se met au chef la couronne:
» De ceſte fleur que voici,

" *Et de celle & celle außi*
" *La mousche son miel façonne.*

Stro. 5.

Diuersement. O Paix heureuse,
Tu es la garde vigoureuse
Des peuples & de leurs Citez:
Des Royaumes les clefs tu portes,
Tu ouures des villes les portes,
Serenant leurs aduersitez.
Bien qu'vn Prince voulust darder
Les flots armez de son orage,
Et tu le viennes regarder,
Ton œil appaise son courage.
L'effort de ta diuinité
Commande à la neceßité
Ployant sous ton obeyssance:
Les hommes sentent ta puissance
Allechez de ton doux repos.
De l'air la vagabonde troupe
T'obeyst, & celle qui coupe
De l'eschine l'azur des flots.

Antistro.

C'est toy qui dessus ton eschine
Soustiens ferme ceste machine,
Medicinant chaque Element
Quand vne humeur par trop abonde,
Pour ioindre les membres du monde
D'vn contrepois egalement.
Ie te saluë heureuse Paix,
Ie te saluë & re-saluë:
Toy seule Déesse tu fais
Que la vie soit mieux vouluë.

Ainsi que les champs tapissez
De pampre, ou d'espics herissez
Desirent les filles des nuës
Apres les chaleurs suruenuës,
Ainsi la France t'attendoit,
Douce nourriciere des hommes,
Douce rosee qui consommes,
La chaleur qui trop nous ardoit.

Epode.

Tu as esteint tout l'ennuy
Des guerres iniurieuses,
Faisant flamber auiourd'huy
Tes graces victorieuses.
En lieu du fer outrageux,
Des menaces & des flames,
Tu nous ramenes les jeux,
Le bal & l'amour des Dames,
Trauaux mignars & plaisans
A l'ardeur des ieunes ans.
O grand Roy non-imitable,
Tu nous aumosnes cecy,
Ayant creu Montmorency,
Et son conseil veritable.

Stro. 6.

Qui seul mettant en euidence
Les saincts tresors de sa prudence,
Ne s'est iamais accompaigné
Du sot enfant d'Epimethée,
Mais de celuy de Promethée
Par longues ruses enseigné.
Et certes vn tel seruiteur
Merite que ta main royale

R'encontre-balance vn grand heur
A sa diligence loyale.
Il me plaist or' de descocher
Mes traits Thebains pour les lâcher,
Montmorency, dedans ta gloire,
Afin que ie te face croire,
Que la nourriture d'vn Roy
De bien loin nos rimeurs surmonte,
Lors que hardie elle raconte
Vn vaillant sage comme toy.

Antistro.

» Nul n'est exempt de la Fortune:
» Sa rouë chacun importune,
» Tourmente peuples & Seigneurs,
Oedipe sentit sa secousse,
Et de quel tonnerre elle pousse
Les grands Princes de leurs honneurs;
Mais tout ainsi que les flambeaux
Ou du Soleil ou d'vne estoile
Tout soudain reluisent plus beaux
Apres qu'ils ont brisé leur voile
Ainsi apres ton long seiour,
Tu nous esclaires d'vn beau iour,
Ayant cognu par ta presence
Combien nous nuisoit ton absence,
Priuez de ton œil qui sçait voir
Les pieds boiteux de la malice,
Si pres œilladant la police,
Que rien ne le peut deceuoir.

Epode.

» Et qu'est-ce que des mortels?
» Si au matin ils fleurissent,

„ Le soir ils ne sont plus tels,
„ Pareils aux champs qui fenissent.
Nul iamais ne s'est vanté
D'euiter la riue noire,
Si la Muse n'a chanté
Les Hynnes de sa memoire.
C'est à toy Roy, d'honerer
Les vers, & les decorer
Des presens de ta hautesse:
Soufle ma Nef, ie seray
Le premier qui passeray
Mes compagnons de vistesse.

Stro. 7.

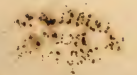
Plustost que les feux ne s'eslancent,
Quand au Ciel les foudres nous tancent,
Ie courray dire aux estrangers
Combien l'effort de ta main dextre
Maniant le fer, est adextre
A briser l'horreur des dangers:
Et de quel soin prudent & caut
Ton peuple iustement tu guides,
Apris au mestier comme il faut
Luy lascher & serrer les brides,
Ta vieille ieunesse, & tes ans
En mille vertus reluisans
M'inspirent vne voix hardie,
Et me commandent que ie die
Ce regne heureux & fortuné,
Sous qui l'heureuse Destinee
Auoit chanté dés mainte année
Qu'vn si grand Prince seroit né.

Antistro.

Pour gouuerner comme vn bon pere
La France qui en mieux prospere
Par les effects de sa vertu.
» Rien icy bas ne s'accompare
» A l'equité dont se repare
» Vn Roy de prudence vestu:
» Aussi rien n'est tant vicieux
» Qu'vn grand gouuerneur de Prouince
» Quand il faut, d'autant que mille yeux
» Auisent la faute d'vn Prince.
Ne preste l'oreille aux menteurs,
Et fuy de bien loin les flateurs,
S'ils veulent oindre tes oreilles
De fausses & vaines merueilles,
Fardans sous vaine authorité
Le vain abus de leurs vains songes,
Subtils artizans de mensonges,
Et bons pipeurs de verité.

Epode.

L'vn se ronge le cerueau,
L'autre mesdit & rapporte,
S'il sent qu'vn esprit nouueau
Nouuelles chansons apporte.
Ce pendant l'innocent faict
Preuue de sa patience,
Sçachant que Dieu tout parfait
(Dieu la mesme sapience)
Ne sçauroit iamais laisser
L'orgueil sans le rabaisser
Pour hausser la chose basse.
» Ostant l'honneur d'vn qui l'a,



» Il le donne à cestuy-là
» Qui par raison se compasse.

Stro. 8.

Il faut qu'en me parant i'euite
L'escrime de leur langue viste
A tirer l'estoc dangereux:
Si est-ce que i'oy tousiours dire
» Qu'vn homme engressé de mesdire
» Maigrist à la fin mal-heureux.
Ils n'ont point le iaper si beau,
Que leur caquet te force à croire
Qu'vn blanc habit orne vn corbeau,
Ou bien que la neige soit noire:
Ton iugement cognoist assez
Les vers qui sont bien compassez,
Et ceux qui trainent vne enuie,
Et ceux qui languissent sans vie,
Enroüez, durs & mal plaisans.
» Par trait de temps les flateurs meurent:
» Mais les beaux vers tousiours demeurent
» Opiniastres sur les ans.

Antistro.

Prince, ie t'enuoye ceste Ode.
Trafiquant mes vers à la mode
Que le marchand baille son bien,
Troque pour troq': toy qui es riche,
Toy, Roy des biens, ne sois point chiche
De changer ton present au mien.
Ne te lasse point de donner,
Et tu verras comme s'accorde
L'honneur que ie promets sonner,
Quand vn present dore ma corde.





A LVY-MESME.

ODE II. Strophe I.



Omme vn qui prend vne coupe,
Seul honneur de son tresor,
Et de rang verse à la troupe,
Du vin qui rit dedans l'or:
Ainsi versant la rousee,
Dont ma langue est arrousee,
Sur la race des VALOIS,
En son doux Nectar s'abreuue
Le plus grand Roy qui se treuue
Soit en armes ou en lois.

Antistro.

Heureux l'honneur que s'embrasse,
Heureux qui se peut vanter
De voir la Thebaine grace
Qui sa vertu veut chanter.
Ie vien pour chanter la tienne
Sur la corde Dorienne,
Des Charites ennobly,
Pour n'endurer que la gloire
De ta premiere victoire
Aille là bas sous l'oubly.

Epode.

De ce beau trait decoché,
Dy Muse mon esperance,
Quel Prince sera touché

Le tirant parmy la France?
Sera-ce pas nostre Roy,
De qui la diuine oreille
Boira la douce merueille
Qui n'obeyst qu'à ma loy?

Stroph. 2.

De Iupiter les antiques
Leurs escrits embellissoient,
Par luy leurs chants poëtiques
Commençoient & finissoient,
Resiouy d'entendre bruire
Ses loüanges sur la Lyre:
Mais Henry sera le Dieu
Qui commencera mon Hymne,
Et que seul i'estime digne
De la fin & du milieu.

Antistro.

» *Le Ciel qui ses lampes darde*
» *Sur ce Tout qu'il apperçoit,*
» *Rien de si grand ne regarde*
» *Qui vassal des Rois ne soit:*
» *D'armes le Monde ils estonnent*
» *Sur le chef de ceux ils tonnent*
» *Qui les viennent despiter:*
» *Leurs mains toute chose attaignent,*
» *Et les plus rebelles craignent*
» *Les Rois fils de Iupiter.*

Epode.

Mais du nostre la grandeur
Les autres d'autant surpasse,
Que d'vn rocher la hauteur
Les flancs d'vne riue basse.

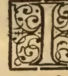
Puisse il

Puisse-il par tout l'Vniuers
Deuant ses ennemis croistre,
Et pour ma guide apparoistre
Toussiours au front de mes vers.

A LA ROYNE

SA FEMME.

ODE III. Stro. I.


E suis troublé de fureur
Le corps me fremist d'horreur,
D'vn effroy mon ame est pleine:
Mon estomac est pantois,
Et par son canal ma vois
Ne se desgorge qu'à peine.
Vne Dëité m'emmeine:
Fuyez peuple qu'on me laisse,
Voicy venir la Déesse:
Fuyez peuple, ie la voy.
Heureux ceux qu'elle regarde,
Et plus heureux qui la garde
Dans l'estomac comme moy!

Antistro.

Elle esprise de mes chans,
Loin me guide par les champs
Où iadis sur les riuage
Apollon Florence aima,
Lors que ieune elle s'arma
Pour combatre vn Loup sauuage.

L'art de filer ny l'ouurage
Ne plaisoient à la pucelle,
Ny le vain mirouër : mais elle
Deuant le iour s'esueillant
Cherchoit des Loups le repaire,
Pour les Bœufs d'Arne son pere
L'arc au poing se trauaillant.

Epode.

Ce Dieu qui du Ciel la vit
Si valeureuse & si belle,
Pour sa femme la rauit,
Et surnomma du nom d'elle
La ville qui te fist naistre,
Laquelle se vante d'estre
Mere de nostre Iunon:
Ville cent fois bien-heureuse,
Qui de tous biens plantureuse,
Ne celebre que ton nom.

Stro. 2.

Là les faits de tes ayeux
Vont flamboyant, comme au Cieux
Flamboye l'Aurore claire:
Là l'honneur de ton Iulien
Dans le Ciel Italien
Comme vne planette esclaire.
Par luy le gros populaire
Pratiqua l'experience
De la meilleure science:
Et là reluisent aussi
Tes deux grands Papes, qui ores
Du Ciel où ils sont encores
Te fauorisent icy.

Antiſtro.

Sans nombre ſont les moiſſons
De Iuillet, & les glaçons
Dont Ianuier bride la trace
De l'eau prompte à ſe crouter:
Ainſi ie ne puis conter
Tous les honneurs de ta race.
Le ciel t'a peint en la face
Ie ne ſçay quoy qui nous monſtre
Dés la premiere rencontre,
Que tu paſſes en grand-heur
Les Princeſſes de noſtre âge,
Soit en force de courage,
Soit en royale grandeur.

Epode.

Le comble de ton ſçauoir
Et de tes vertus enſemble,
Dit qu'on ne peut icy voir
Rien que toy qui te reſemble.
Quelle Dame a la pratique
De tant de Mathematiques?
Quelle Princeſſe entend mieux
Du grand Monde la peinture,
Les chemins de la Nature,
Et la Muſique des Cieux?

Stroph. 3.

Ton nom que mon vers dira,
Tout le monde remplira
De ta loüange notoire:
Vn tas qui chantent de toy,
Ne ſçauent ſi bien que moy
Comme on doit ſonner la gloire.

Iupiter ayant memoire
D'une vieille destinée
Autrefois determinée
Par l'oracle de Themis,
A commandé que Florence
Baisse sous les loix de France
Sa fleur en nos fleurs de Liz.

Antistro.

Mais à tous Rois il defend
Tel honneur, seul ton enfant
L'aura, comme estant ensemble,
Italien & François,
Qui de front, d'yeux & de vois
A pere & mere resemble.
Desia tout colere il semble
Que sa main tente les armes,
Et qu'au milieu des alarmes
Ia desdaigne les dangers:
Et seruant aux siens de guide,
Veinqueur attache vne bride
Aux royaumes estrangers.

Epode.

Le Ciel qui nous l'a donné
Pour estre nostre lumiere,
Son Empire n'a borné
D'vn mont, ou d'vne riuiere:
Le Destin veut qu'il enserre
Dans sa main toute la Terre,
Seul Roy se faisant nommer
D'où Phœbus les Indes laisse,
Et d'où son char il abbaisse
Tout panché dedans, la mer.



A MADAME MARGVERITE Sœur du Rcy, Ducheſſe de Sauoye.

ODE IIII. Stro. I.



L faut aller contenter
L'oreille de Marguerite,
Et en ſon palais chanter
Quel honneur elle merite.
Debout Muſes, qu'on m'attelle
Voſtre charrette immortelle,
Afin qu'errer ie la face
Par vne nouuelle trace,
La chantant d'autres façons
Qu'vn tas de chantres barbares,
Qui ſes loüanges ſi rares
Honniſſoient de leurs chanſons.

Antiſtro.

I'ay ſous l'eſſelle vn carquois
Gros de fleches nompareilles,
Qui ne font bruire leurs voix
Que pour les doctes oreilles:
Leur roideur n'eſt apparante
A telle bande ignorante,
Alors que ma fleche annonce
L'honneur que mon arc enfonce.
Entre toutes i'eſliray

La plus sonnante, & de celle
Par la terre vniuerselle
Ses vertus ie publi'ray.

Epode.

Sus ma Muse, ouure la porte
A tes vers plus doux que miel,
Afin qu'vne fureur forte
Pour me rauir iusqu'au ciel:
Du croc détache la Lyre
Qui tant de gloire t'acquit,
Et vien sur ses cordes dire
Comme la vierge nasquit.

Stro. 2.

Par vn miracle nouueau
Pallas du bout de sa lance
Ouurit le docte cerueau
De François grand Roy de France:
Alors estrange nouuelle!
Tu nasquis de sa ceruelle,
Et les Muses qui là furent,
En leur giron te receurent:
Mais quand le temps eut parfait
L'accroissance de ton âge,
Tu pensas en ton courage
De mettre à fin vn grand fait.

Antistro.

Ta main prist pour son renfort
L'horreur de deux grandes haches:
D'vn plastron brillant & fort
Tout l'estomac tu te caches:
Vne menassante creste
Flotoit au haut de ta teste,

Refrappant la gueule horrible
D'vne Meduse terrible.
Ainsi tu allas trouuer
Le vilain monstre Ignorance,
Qui souloit toute la France
Dessous son ventre couuer.

Epode.

L'Ire qui la beste eslance,
En vain irrita son cœur
Poussant son musle en defence
Encontre ton bras veinqueur:
Car le fer prompt à l'abbatre
En son ventre est ia caché,
Et ia trois fois voire quatre
Le cœur luy a recherché.

Stroph. 3.

Le monstre gist estendu,
L'herbe en sa playe se soüille:
Aux Muses tu as pendu
Pour trophée sa despoüille:
Puis versant de ta poitrine
Mainte source de doctrine,
Aux François tu fis cognoistre
Le miracle de ton estre.
Et pource ie chanteray
Ce bel Hynne de victoire,
Et sur l'autel de Memoire
L'enseigne i'en planteray.

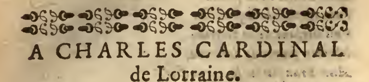
Antistro.

Or' moy qui suis le tesmoin
De ton loz qui le monde orne,
Il ne faut ruer si loin

Que mon trait passe la borne:
Chanton donques Marguerite,
Et celebron son merite,
Qui luit comme vne planete
Sous la nuict claire brunette:
Verson vn long souuenir,
Vne chanson tousiours neuue
En mon Nectar, dont i'abreuue
Son los pour le raieunir.

Epode.

Afin que la Nymphe voye
Que mon luth premierement
Aux François monstra la voye
De sonner si proprement:
Et comme imprimant ma trace
Au champ Attiq' & Romain,
Callimaq', Pindare, Horace
Ie déterray de ma main.



A CHARLES CARDINAL de Lorraine.

ODE V. Stro. I.



Vand tu n'aurois autre grace
Ny autre present des cieux,
Sinon sortir de la race
De tant de Rois tes ayeux,
I aurois encor trop de lieux
Pour te bastir vne gloire.

Car ſi ie veux raconter
De ton grand Buillon l'hiſtoire,
Qui peut les Turcs ſurmonter
Par vne heureuſe victoire:
Ou la fameuſe memoire
De ſes freres, ou les Rois
Tes ayeux, dont la Sicile
A leur obeyr docile
Eſcouta les ſainctes lois:

Antiſtro.

Leur nom qui le temps ſurmonte,
Te feroit ſeul immortel:
Mais ta vertueuſe honte
Rougiroit d'vn honneur tel.
Ie te veux faire vn autel,
Où maugré l'an qui tout mange,
Ton propre loz ie peindray
D'vne encre qui ne ſe change:
Et là ce vœu ie pendray,
Qui au pelerin eſtrange
Racontera ta loüange,
Et la vertu qui reluit
Par les ans de ta ieuneſſe,
Comme l'or ſur la richeſſe,
Ou la Lune par la nuit.

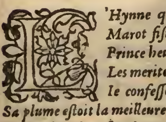
Epode.

Tout l'honneur qui ſeul en France
Du ſein des Dieux s'eſcoula,
Pour illuſtrer ton enfance
Deſſus ton front s'en-vola,
Et depuis s'eſt planté là.
Donques Prelat de bon-heur,

Qui tiens le sommet d'honneur,
En qui nostre Roy contemple
Des vertus le vray exemple,
Sois content d'vn si grand bien.
Et ne souhaite plus rien,
Car toy qui ta vie arroses
Du miel des heureuses choses,
D'auantage à qui ie donne
Ceste Hynne que ie moissonne
Des Charites au milieu,
Cesse de plus rien attendre,
Et ne vueilles point apprendre
A te faire vn nouueau Dieu.

LA VICTOIRE DE FRANçois de Bourbon, Comte d'Anguien, à Cerizoles.

ODE VI. Stro. I.



L'Hynne qu'apres tes combas
Marot fist de ta victoire,
Prince heureux n'egala pas
Les merites de ta gloire:
Ie confesse bien qu'à l'heure
Sa plume estoit la meilleure
Pour esbaucher simplement
Les premiers traits seulement.

Mais moy nay d'vn meilleur âge,
Aux lettres industrieux,
Ie veux parfaire l'ouurage
D'vn art plus laborieux.

Antistro.

Tenant icy l'arc au poing
Des neuf Muses bien peignées,
Ie ru'ray l'honneur plus loing
De tes victoires gaignées,
Et iusqu'aux estranges riues
I'enuoyray tes vertus viues,
Tes coups de masse & l'horreur
De ta vaillante fureur
Qui tonnoit en ton ieune âge,
Moissonnant les ennemis
Que le Martial orage
Deuant ta foudre auoit mis.

Epode.

Voy voler mon dard estrange
Par la Muse emmiellé,
Qui vient frapper ta loüange,
De tes victoires ailé.
Ores il ne faut pas dire
Vn bas ton dessus ma Lyre,
Ny vn chant qui ne peut plaire
Qu'aux oreilles du vulgaire:
Mais des vers graues & bons
Haut-celebrant par ceste Ode
Dite à la Thebaine mode
François l'honneur des Bourbons.

Stro. 2.

Qui dés la ieune saison

Quand la iouuence dorée
Frise la crespe toison
Sur la ioué colorée,
Par la poincte de sa lance
Resueilla l'honneur de France,
Lors que mattant la vertu
Du vieil Marquis combatu,
Trancha les peuples d'Espagne
L'vn desur l'autre ruez,
Pauant toute la campagne
D'hommes naurez & tuez.

Antistro.

Comme vn affamé lion
Qui de sang la gorge a cuite,
Tout seul donte vn million
De cerfs legers à la fuite:
Ores roüant sa grand masse,
Et ores sa coutelace,
Conquist seul pour son butin
L'Allemant fier & mutin,
Et maistre de la victoire
Luy graua dessus le dos
En lettres rouges la gloire
De la France & de son loz.

Epode.

» Iamais la Muse ne soufre
» Qu'vn silence sommeillant
» En ses tenebres engoufre
» Les faits d'vn homme vaillant.
La France ne voit encore
De nul Prince, qu'elle honore,
La gloire si bien empreinte,

Comme i'ay la tienne peinte,
Poussant le nom par mes vers
De toy Prince, qui est dine
D'estre Seigneur de mon Hynne,
Voire de tout l'Vniuers.

Stro. 3.

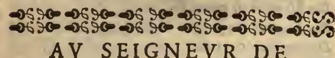
Muses, ne vaut-il pas mieux
Que le son de ma Lyre aille
Aux vieux Bourbons ses ayeux
Annoncer ceste bataille?
Seule douce recompense
Des coups & de la despense.
La poudre des vieux tombeaux
N'engarde que les faits beaux
Des fils ornez de merueilles
N'aillent là bas resiouÿr
De leurs peres les oreilles
Esgayez de les oüyr.

Antistro.

Fille du neueu d'Atlas,
Poste du Monde où nous sommes,
Qui n'eux oncques le bec las
D'esuenter les faits des hommes,
Va-t'en là bas sous la terre
Et à Charles, & à Pierre:
Dy que François leur neueu
Auiourd'huy veinqueur s'est veu
De l'Imperiale audace:
Et dy que sa ieune main
N'a point desmenty sa face
Par vn faict coüard & vain.

Epode.

» *Autour de la vie humaine*
» *Maint orage va volant,*
» *Qui ores le bien ameine,*
» *Ores le mal violant.*
» *La rouë de la Fortune*
» *Ne se monstre aux Rois toute vne,*
» *Et iamais nul ne se treuue*
» *Qui iusqu'à la fin espreuue*
» *L'entiere felicité.*
» *Les hommes iournaliers meurent,*
» *Les Dieux seulement demeurent*
» *Francs de toute aduersité.*



AV SEIGNEVR DE Carnaualet.

ODE VII. Stroph. I.



A promesse ne veut pas
Carnaualet , que là bas
Ton nom erre sans honneur,
Ne sans auoir cognoissance
Quelle force a la puissance
Du vers dont ie suis donneur.
Muses, filles du grand Dieu,
Par qui la foudre est lancée,
Venez chanter en quel lieu
Ie l'ay peint en ma pensée.

Il eſt vray que i'auoy mis
En long oubly la memoire
Qu'autrefois ie luy promis
D'eſpandre au monde ſa gloire:
Mais ores voſtre main forte
Chaſſe l'iniure, de ſorte
Qu'il voye parfaitement,
Que nulle mortelle choſe
Ferme ne fut oncques cloſe
Sous l'huis de l'entendement.

Antiſtro.

Le temps venant de bien loin
M'a blaſmé comme teſmoin
De n'acquiter mon deuoir:
Au pis aller, vne vſure
Raclera toute l'iniure
Que i'en pourroy receuoir.
,, C'eſt vn trauail de bon-heur
,, Chanter les hommes loüables,
,, Et leur baſtir vn honneur
,, Seul veinqueur des ans muables.
,, Le marbre, & l'airain veſtu
,, D'vn labeur vif par l'enclume,
,, N'animent tant la vertu
,, Que les Muſes par la plume.
Or donques ta renommée
Voira le monde, animée
Par le labeur de mes dois:
Telle immortelle largeſſe
Paſſe en grandeur la richeſſe
Des grands Princes & des Rois.

Epode.

Quelle loüange premiere
Ma Lyre te ſonnera,
Reſiouy de la lumiere
Que mon vers re-ſonnera?
Diray-ie ou l'experience
Que tu as de la ſcience,
Ou ta main qui ſçait l'adreſſe
D'acheminer la ieuneſſe
Par tes vertus à bon train,
Ou ton art qui admoneſte
L'eſprit de la fiere beſte
Se rendre docile au frain?

Stro. 2.

Qu'apporta du Ciel Pallas
A Bellerophon trop las
De vouloir en vain donter
Le fils ailé de Meduſe
A coups de pied qui refuſe
Le laiſſer ſur luy monter
Quand la nuict il entendit
Pallas des ſoudars la guide,
Qui en ſonge luy a dit,
Dors-tu la race Æolide?
Pren le ſecours de tes maux
Ceſte medecine douce,
Elle ſeule des cheuaux
Le fier courage repouſſe.
Luy qui ſoudain ſe reſueille,
De voir vn frain s'emerueille:
Et le prenant l'a caché
En l'opiniaſtre bouche

Du cheual non plus farouche
L'ayant vn petit mâché.

Antiſtro.

Lors le domtant de plus pres,
Oſa tenter l'air apres
Monté ſus le doz volant:
Et ſe ioüant en ſes armes
Fit de merueilleux alarmes.
Déuoutant l'arc violant,
La puante ame il embla
A la Chimere à trois formes,
Et le col luy deſſembla
Loin de ſes teſtes difformes.
A terre morte il rua
Des guerrieres la vaillance:
Mais quel méchef le tua,
Ie le paſſe ſous ſilence:
Au Ciel maint feu lon vit naiſtre
De Pegaſe qui ſon maiſtre
Culbuta du haut en bas.
„ *L'homme qui veut entreprendre*
„ *D'aller au Ciel, doit apprendre*
„ *A s'eſleuer par compas.*

Epode.

Automedon ne Sthenelle,
Dont la longue antiquité
Chante la gloire eternelle,
La tienne n'ont merité:
Soit pour mollir le courage
Au cheual d'vne main ſage,
Ou ſoit pour le faire adextre
A la gauche & à la dextre

Obeyssant à tes lois,
A fin que par ta conduite
Puisse vn iour tourner en fuite
Le camp ennemy des Rois.

Stro. 3.

Tes ancestres maternels
Et tes ayeux paternels
Diuers champs ont habité:
Si bien que qui fils s'appelle
De deux terres, il ne cele
Ta race à la verité.
» Quand la Bize vient fascher
» La nef que trop elle vire,
» Alors il fait bon lascher
» Deux ancres de son nauire.
La France te va loüant
Pour son fils, & la Bretaigne
De t'aller sien auoüant
Si grand honneur ne desdaigne:
Mais tu es fils legitime
De la vertu, que i'estime
Plus que tes pays diuers.
C'est pour cela que ma corde
Parlant ta gloire s'accorde
Auec le son de mes vers.

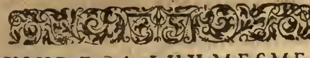
Antistro.

Lesquels en douceur parfaits
Apparoistre se sont faits
Sur le riuage du Loir,
Pour sacrer à la memoire
Les vertueux qui leur gloire
Ne mettent en nonchaloir.

Comme le fils qu'vn pere a
De sa femme en sa vieillesse,
Ce vers Thebain te plaira,
Bien que tard ie te le laisse.
» L'homme veuf n'a tant d'ennuy
» De quitter son heritage
» Aux estrangers qui de luy
» Auront le bien en partage,
» Comme l'homme qui deuale
» Dedans la barque infernale
» De mes Hynnes deuestu.
» En vain lon trauaille au Monde,
» Si la lyrique faconde
» Fait muette la vertu.

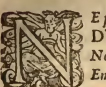
Epode.

Mais la mienne emmiellée
Qui sçait les loix de mon doy,
Auec les flustes meslée
Chassera l'oubly de toy.
Les neuf diuines Pucelles
Gardent la gloire chez elles,
Et mon luth qu'ell' ont fait estre
De leurs secrets le grand Prestre,
Par cest Hynne solennel
Respandra desur ta race
Ie ne sçay quoy de sa grace
Qui te doit faire eternel,

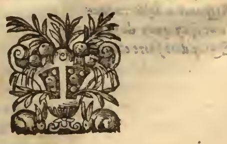


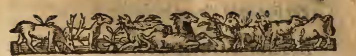
VSVRE, A LVY-MESME.

ODE. VIII.



N E pilier, ne terme Dorique
D'histoires vieilles decoré,
Ne marbre tiré de l'afrique
En colonnes elabouré,
Ne te feront si bien reuiure
Apres auoir passé le port,
Comme les plumes & le liure
Te feront viure apres ta mort.
Le compagnon des Dieux ie vante
Celuy qui se peut faire amy
Du luth d'Apollon, qui enchante
D'enfer le silence endormy,
Le doux accord de son murmure
Chassant de ton bruict le sommeil,
Le respandra pour mon vsure
De l'vn iusqu'à l'autre Soleil.





LA VICTOIRE DE GVY de Chabot, Seigneur de Iarnac.

ODE IX. Stro. I.



France mere fertile
D'vn peuple à la guerre vtile,
Terre pleine de grand heur,
Pren ceste douce couronne
Que Chabot pour son vœu donne
Au temple de ta grandeur:
Lequel ains que son espée
Au sang haineux fust trempée,
Du miel de sa langue molle
Se des-aigrit le souci,
Et de sa douce parolle
Flatta sa chere ame ainsi.

Antistro.

» *Vne ame lasche & coüarde*
» *Au peril ne se hazarde.*
» *Et d'où vient cela que ceux*
» *Qui pour mourir ici viuent,*
» *L'honneste danger ne suiuent,*
» *A la vertu paresseux?*
» *Miserable qui se laisse*
» *Engloutir à la vieillesse:*
» *Heureux deux & trois fois l'homme*
» *Qui desdaigne les dangers:*
» *Tousiours vaillant on le nomme*

,, Par les peuples estrangers.

Epode.

Disant tels mots il appreste
Au combat ses membres forts,
D'vn armet couurit sa teste,
Et de maille tout son corps:
Il prist l'espée en la dextre,
Le bouclier en la senestre,
Et horrible à l'approcher
Esclairoit comme vne foudre
Qui chet pour ruer en poudre
Le haut sourci d'vn rocher

Stro. 2.

,, De iuger par coniecture
,, La fin de l'heure future
,, Nous rend le cœur plus hautain:
,, Donnant à qui sage y pense,
,, Vne grande recompense
,, D'auoir preueu l'incertain.
Mesmes c'est le tout que d'estre
Des mains aux armes adestre,
Qui doiuent meurdrir la face
De l'aduersaire odieux,
Et qui font au veinqueur place
Au plus haut siege des Dieux.

Antistro.

Toy, deuant les yeux de France
Per à per en camp d'outrance,
As remis dessus ton front
Ce qu'on embloit de ta gloire:
Et i'y grauay la victoire
Que mille ans ne desferont.

Ta main, ta voix, & ta face,
Et le maintien de ta grace
Qui eust adoucy la rage,
Du plus foible belliqueur,
Si la fureur du courage
Ne luy eust sillé le cœur.

Epode.

„ Vne nuë d'erreur pleine
„ Qui nous trouble volontiers,
„ Couurant la raison nous meine
„ Esgarez des beaux sentiers:
„ Nous fians (sots que nous sommes)
„ Aux vents incertains des hommes,
„ Qui soufflent pour nous tromper
„ En cent sortes & manieres,
„ Et aux faueurs iournalieres
„ Que le fer sçait bien couper.

Stro. 3.

„ Toutefois la palle Enuie
„ Epie tousiours la vie
„ De l'homme, à qui le bon-heur
„ De la victoire honorable
„ Par sa face venerable
„ A peint l'image d'honneur.
„ La loy de nature tourne,
„ Rien de ferme ne seiourne,
„ Diuers vents sont en mesme heure,
„ Ore Hyuer ores Printemps:
„ Tousiours la vertu demeure
„ Constante contre le temps.

Antistro.

Ah! ce labeur que i'accorde

Dessus ma Thebaine corde
Ne cesse de me tenter
A fin qu'au iour ie le monstre,
Et que ie marche à l'encontre
Du veinqueur pour le chanter
Le mariant aux haleines
Des trompetes qui sont pleines
D'un son furieux & graue.
Qui mettroit à nonchaloir
La victoire que ie laue
Dedans les ondes du Loir?

Epode.

» *Qu'on chante les nouueaux Hymnes,*
» *Mais qu'on vante les vins vieux.*
» *Ceux qui font les vertus dignes,*
» *Sont engrauez dans les cieux.*
» *Du couard la renommée*
» *Ne fut onques estimée*
» *(Quoy qu'il face du vaillant)*
» *Soit au camp parmy les troupes*
» *Soit en la mer sur les poupes*
» *Lors que lon va bataillant.*

Stro. 4.

Mer qui a cognu ta race,
Humble appaisant son audace
Sous ton oncle Gouuerneur
Du flot qui venteux arriue
Contre la Françoise riue
Bruyant encor en son honneur.
» *O Chabot, bien peu ie prise*
» *De gaigner une entreprise*
» *Que la Fortune deliure*

» *A chacun*

» *A chacun egalement:*
» *Mais est beaucoup que de viure*
» *Par elle eternellement.*

Antistro.

Ta vertu seroit trompée,
Et non-plus que ton espée
Mist à veincre l'ennemi,
Non plus viue seroit elle,
Si ie n'auoy coupé l'aile
Du long silence endormi:
Monstre qui a de coustume
De couuer dessous sa plume
La vertu qui s'est parfaite
En l'honneur d'vn acte beau:
Mais celle que tu as faite
N'ira pas sous le tombeau.

Epode.

I'ay iuré de faire croistre
Ta gloire contre les ans,
Faisant par elle apparoistre
Combien mes vers sont plaisans,
Qui tesmoignent à la France
Comme ta braue asseurance
Te fist marcher glorieux,
Vestu d'honneur & de gloire,
Ayant rauí la victoire
Par le fer victorieux.

Et criant Lucine accoucha
De neuf filles d'vne ventrée.

Epode.

En qui respandit le Ciel
Vne musique immortelle,
Comblant leur bouche nouuelle
Du ius d'vn Attique miel:
Et à qui vrayment aussi
Les vers furent en souci,
Les vers dont flattez nous sõmes,
A fin que leur doux chanter
Peust doucement enchanter
Le soin des Dieux & des hõmes.

Stro. 2.

Aussi tost que leur petitesse,
Courant auec les pas du temps,
Eut d'vne rampante vistesse
Touché la borne de sept ans:
Le sang naturel qui commande
De voir ses parens, vint saisir
Le cœur de ceste ieune bande
Chatouillé d'vn noble desir:
Si qu'elles mignardãt leur mere
Neuf & neuf bras furent pliant
Autour de son col, la priant
De voir la face de leur pere.

Antistro.

Memoire impatiente d'aise,
Délaçant leur petite main,
L'vne apres l'autre les rebaise,
Et les presse contre son sein.
Hors des poumons à lente peine

Vne parole luy montoit,
De souspirs allegrement pleine
Tant l'affection l'agitoit,
Pour auoir desia cognoissance
Combien ses filles auront d'heur,
Ayant de pres veu la grandeur
Du Dieu qui planta leur naissance.

Epode.

Apres auoir relié
D'vn tortis de violettes
Et d'vn cerne de fleurettes
L'or de leur chef delié:
Apres auoir proprement
Troussé leur accoustrement,
Marcha loin deuant sa trope,
Et la hastant iour & nuit
D'vn pied dispos la conduit
Iusqu'au riuage Æthiope.

Stro. 3.

Ces vierges encore nouuelles,
Et mal-apprises au labeur,
Voyant le front des mers cruelles
S'effroyerent d'vne grand' peur:
Et toutes pencherent arriere
(Tant elles s'alloyent esmouuant)
Ainsi qu'au bord d'vne riuiere
Vn ionc se penche sous le vent,
Mais leur mere non estonnée
De voir leur sein qui haletoit,
Pour les asseurer les flatoit
De ceste parole empennée.

Antistro.

Courage mes filles (dit-elle)
Et filles de ce Dieu puissant,
Qui seul en sa main immortelle
Soustient le foudre rougissant:
Ne craignez point les vagues creuses
De l'eau qui bruit profondement,
Sur qui vos chansons doucereuses
Auront vn iour commandement:
Mais forcez-moy ces longues rides,
Et ne vous souffrez deceuoir,
Que vostre pere n'alliez voir
Dessous ces Royaumes humides.

Epode.

Disant ainsi, d'vn plein saut
Toute dans les eaux s'allonge,
Comme vn Cigne qui se plonge
Quand il voit l'Aigle d'enhaut:
Ou ainsi que l'arc des Cieux
Qui d'vn grand tour spacieux
Tout d'vn coup en la mer glisse,
Quand Iunon haste ses pas
Pour aller porter là bas
Vn message à sa nourrice.

Stro. 4.

Elles adonc voyant la trace
De leur mere, qui ia fondoit
Le creux du plus humide espace,
Qu'à coup de bras elle fendoit:
A chef baissé sont deualées,
Penchant bas la teste & les yeux
Dans le sein des plaines salées,

L'eau qui iallit iusques aux Cieux,
Grondant sus elles se regorge,
Et frisant deçà & delà
Mille tortis, les auala
Dedans le goufre de sa gorge.

Antistro.

En cent façons de mains ouuertes
Et de pieds voûtez en deux pars
Sillonnoyent les campagnes vertes
De leurs bras vaguement espars.
Comme le plomb, dont la secousse
Traine le filet iusqu'au fond,
L'extreme desir qui les pousse,
Aualle contre-bas leur front,
Tousiours sondant ce vieil repaire
Iusques aux portes du chasteau
De l'Ocean, qui dessous l'eau
Donnoit vn festin à leur pere.

Epode.

De ce Palais eternel
Braue en colonnes hautaines
Sourdoient de mille fontaines
Le vif sourgeon perennel.
Là pendoit sous le portail
Lambrissé de verd esmail
Sa charrette vagabonde,
Qui le roule d'vn grand tour,
Soit de nuict ou soit de iour,
Deux fois tout au rond du Monde.

Stro. 5.

Là sont par la Nature encloses
Au fond de cent mille vaisseaux

Les semences de toutes choses,
Eternelles filles des eaux.
Là les Tritons chassant les fleuues,
Sous la terre les escouloient
Aux canaux de leurs riues neuues,
Puis de rechef les r'appelloient.
Là ceste troupe est arriuée
Desur le poinct qu'on desseruoit,
Et que desia Portonne auoit
La premiere nappe leuée.

Antistro.

Phebus du milieu de la table,
Pour resiouyr le front des Dieux,
Marioit sa voix delectable
A son archet melodieux:
Quand l'œil du Pere qui prend garde
Sus vn chacun, se costoyant
A l'escart des autres, regarde
Ce petit troupeau flamboyant,
De qui l'honneur, le port, la grace
Qu'empreint sur le front il portoit,
Publioit assez qu'il sortoit
De l'heureux tige de sa race.

Epode.

Luy qui debout se dressa,
Et de plus pres les œillade,
Les serrant d'vne accolade
Mille fois les caressa:
Tout esgayé de voir peint
Dedans les traits de leur teint
Le naïf des graces siennes.
Puis pour son hoste esiouïr

Les chanſons voulut ouïr
De ces neuf Muſiciennes.

Stro. 6.

Elles ouurant leur bouche pleine
D'vne douce Arabe moiſſon,
Par l'eſprit d'vne viue haleine
Donnerent l'ame à leur chanſon:
Fredonnant ſur la chanterelle
De la harpe du Delien,
La contentieuſe querelle
De Minerue & du Cronien:
Comme elle du ſein de la terre
Pouſſa ſon arbre palliſſant,
Et luy ſon cheual banniſſant
Futur augure de la guerre.

Antiſtro.

Puis d'vne voix plus violante
Chanterent l'enclume de fer,
Qui par neuf & neuf iours roulante
Meſura le Ciel & l'Enfer.
Qu'vn rampar d'airain enuironne
En rond s'allongeant à l'entour,
Auecque la nuict qui couronne
Sa muraille d'vn triple tour.
Là tout debout deuant la porte
Le fils de Iapet fermement
Courbé deſſous le firmament,
Le ſouſtient d'vne eſchine forte.

Epode.

Dedans ce goufre béant
Hurle la troupe heretique,
Qui par vn aſſaut bellique

Assaillit le Tu-geant.
Là tout aupres de ce lieu
Sont les garnisons du Dieu
Qui sur les meschans eslance
Son foudre pirouëtant,
Comme vn Cheualier iettant
Sur les ennemis sa lance.

Stro. 7.

Là de la terre, & là de l'onde
Sont les racines iusqu'au fond
De l abysme la plus profonde
De cest Orque le plus profond,
La nuict d'estoiles accoustrée
Là salue à son rang le iour,
D'ordre parmi la mesme entrée
Se rencontrant de ce seiour,
Soit lors que sa noire carriere
Va tout le Monde embrunissant,
Ou quand luy des eaux iallissant
Ouure des Indes la barriere.

Antistro.

Apres sus la plus grosse corde,
D'vn bruit qui tõnoit iusqu'aux Cieux,
Le pouce des Muses accorde
L'assaut des Geans & des Dieux:
Comme eux sur la croupe Othryenne
Rengeoient en armes les Titans,
Et comme eux sur l'Olympienne
Leur firent teste par dix ans:
Eux, dardant les roches brisées,
Haussoient cent testes & cent bras:
Eux, ombrageant tous les combas,

Gresloient leurs fleches aiguisées.

Epode.

D'aile douteuse vola
Long temps sus eux la Fortune,
Qui or' se monstroit commune
A ceux-ci, or' à ceux-là:
Quand Iupiter fist sonner
La retraite, pour donner
A ces Dieux vn peu d'haleine:
Si qu'eux en ayant vn peu
Prins du Nectar & repeu,
Plus forts retentent la peine.

Stro. 8.

Il arma d'vn foudre terrible
Son bras qui d'esclairs rougissoit,
En la peau d'vne chéure horrible
Son estomac se herissoit:
Mars renfrongné d'vne ire noire
Branloit son boucher inhumain:
Le Lemnien d'vne maschoire
Garnit la force de sa main:
Phebus souillé de la poussiere
Tenoit au poing son arc voûté,
Et le tenoit d'autre costé
Sa sœur la Dictynne guerriere.

Antistro.

Bellone eust la teste counerte
D'vn acier, sur qui rechignoit
De Meduse la gueule ouuerte
Qui pleine de flames grongnoit:
En sa dextre elle enta la hache
Par qui les Rois sont irritez,

Alors que despite elle arrache
Les vieilles tours de leurs citez.
Styx d'vn noir halecret rampare
Ses bras, ses iambes, & son sein,
Sa fille amenant par la main
Contre Cotte, Gyge & Briare.

Epode.

Rhete, & Myme fiers soudars,
Les nourriçons des batailles,
Brisoient les dures entrailles
Des rocs pour faire des dars:
Typhé hochoit arraché
Vn grand sapin esbranché
Comme vne lance facile:
Encelade vn mont auoit,
Qui bien tost porter deuoit
Le fardeau de la Sicile.

Stro. 9.

Vn tonnerre ailé par la Bise
Ne choque pas l'autre si fort,
Qui sous le vent Africain brise
Mesme air par vn contraire effort,
Comme les camps s'entre-heurterent
A l'aborder de diuers lieux:
Les poudres sous leurs pieds monterent
Par tourbillons iusques aux cieux.
Vn cri se fait, Olympe en tonne,
Othrye en bruit, la mer tressaut,
Tout le Ciel en mugle là haut,
Et là bas l'Enfer s'en estonne.

Antistro.

Voici le magnanime Hercule

Qui de l'arc Rhete a menacé,
Voici Myme qui le recule
Du heurt d'vn rocher eslancé:
Neptune à la fourche estofée
De trois crampons, vint se mesler
Par la troupe contre Typhée
Qui roüoit vne fonde en l'air:
Ici Phœbus d'vn trait qu'il iette,
Fit Encelade trebucher:
Là Porfyre luy fit broncher
Hors des poings l'arc & la sagette.

Epode.

Adonc le Pere puissant
Qui de nerfs roidis s'efforce,
Ne mist en oubli la force
De son foudre rougissant:
My-courbant son sein en-bas
Et dressant bien haut le bras
Contre eux guigna sa tempeste,
Laquelle en les foudroyant
Sifloit aigu tournoyant
Comme vn fuzeau sus leur teste.

Stro. 10.

De feu les deux piliers du monde
Bruslez iusqu'au fond chancelloiét,
Le Ciel ardoit, la terre & l'onde
Tous petillans estinceloient:
Si que le souffre amy du foudre
Qui tomba lors sur les Geans,
Iusqu'auiourd'huy noircist la poudre
Qui put par les champs Phlegreans.
A-tant les filles de Memoire

Du luth appaiserent le son,
Finissans leur douce chanson
Par ce bel Hynne de victoire.

Antistro.

Iupiter qui tendoit l'oreille,
La combloit d'une aise parfait,
Raui de la voix nompareille
Qui si bien l'auoit contrefait:
Et retourné, rit en arriere
De Mars qui tenoit l'œil fermé,
Ronflant sur sa lance guerriere,
Tant la chanson l'auoit charmé.
Baisant ses filles leur commande
De luy requerir pour guerdon
De leurs chansons quelque beau don
Qui fust digne de leur demande.

Epode.

Lors sa race s'approcha,
Et luy flatant de la destre
Les genoux, de la senestre
Le sous-menton luy toucha:
Voyant son graue sourci,
Long temps fut béante ainsi
Sans parler, quand Calliope
De la belle voix qu'elle a,
Ouurant sa bouche parla
Seule pour toute la trope.

Stro. II.

Donne nous, mon pere, dit-elle,
Pere, dit-elle, donne nous
Que nostre chanson immortelle
Tousiours soit agreable à tous:

Fay nous Princesses des montaignes,
Des antres, des eaux, & des bois,
Et que les prez & les campagnes
Resonnent dessous nostre voix:
Donne nous encor d'auantage
La tourbe des chantres diuins,
Les Poëtes & les Deuins,
Et les Prophetes en partage.

Antistro.

Fay que les monstrueux miracles
Des characteres enchantez
Soyent à nous, & que les oracles
Par nous encore soyent chantez:
Donne nous ceste double grace
De brauer l'Enfer odieux,
Et de sçauoir la courbe trace
Des feux qui dancent par les Cieux:
Donne nous encor la puissance
D'arracher les ames dehors
Le sale bourbier de leurs corps,
Pour les re-ioindre à leur puissance.

Epode.

Donne nous que les Seigneurs,
Les Empereurs & les Princes
Soyẽt veus Dieux en leurs prouinces,
S'ils reuerent nos honneurs.
Fay que les Rois decorez
De nos presens honorez
Soyent aux hommes admirables,
Lors qu'ils vont par la cité,
Ou lors que pleins d'equité
Donnent les loix venerables.

Stro. 12.

A-tant achena sa requeste,
Courbant les genous humblement,
Que Iupiter d'vn clin de teste
Accorda liberalement.
Si toutes les femmes mortelles
Que ie donte dessous mes bras,
Me concenoient des filles telles,
(Dit-il) il ne me chaudroit pas
Ny de Iunon ny de sa rage:
Tousiours pour me faire honteux,
M'enfante ou des monstres boiteux,
Ou des fils de mauuais courage.

Antistro.

Cōme Mars : mais vous troupe chere,
Que i'aime trop plus que mes yeux,
Ie vous plantay dans vostre mere
Pour plaire aux hommes & aux Dieux.
Sus donques retournez au monde,
Coupez moy de-rechef les flos,
Et là d'vne langue faconde
Chantez ma gloire & vostre los:
Vostre mestier, race gentille,
Les autres mestiers passera,
D'autant qu'esclaue il ne sera
De l'art aux Muses inutile.

Epode.

Par art le nauigateur
En la mer manie & vire
La bride de son nauire:
Par art plaide l'Orateur,
Par art les Rois sont guerriers,

Par art se font les ouuriers:
Telle humaine experience
Des autres soit le labeur,
Sans plus ma sainte fureur
Polira vostre science.

Stro. 13.

Comme l'Aimāt sa force inspire
Au fer qui le touche de près,
Puis soudain ce fer tiré tire
Vn autre qui en tire apres:
Ainsi du bon fils de Latonne
Ie rauiray l'esprit à moy,
Luy, du pouuoir que ie luy donne,
Rauira les vostres à soy:
Vous par la force Apollinée
Rauirez les Poëtes saints,
Eux de vostre puissance attaints,
Rauiront la tourbe estonnée.

Antistro.

Afin (ô Destins) qu'il n'auienne
Que le monde appris faussement,
Pense que vostre mestiér vienne
D'art, & non de rauissement:
Cet art penible & miserable
S'eslongnera de toutes parts
De vostre mestier honorable
Desmembré en diuerses parts,
En Prophetie, en Poësies,
En mysteres & en amour,
Quatre fureurs qui tour-à-tour
Chatouilleront vos fantasies.

Epode.

Le traict qui fuit de ma main,
Si tost par l'air ne chemine,
Comme la fureur diuine
Vole dans vn cœur humain,
Pourueu qu'il soit preparé,
Pur de vice, & reparé
De la vertu precieuse.
» Iamais les Dieux qui sont bons
» Ne respandent leurs saints dons
» En vne ame vicieuse.

Stro. 14.

Lors que la mienne rauissante
Vous viendra troubler viuement,
D'vne poitrine obeïssante
Tremblez dessous son mouuement:
Et souffrez qu'elle vous secoüe
Le corps & l'esprit agité,
A fin que Dame elle se ioüe
Au temple de sa Deité.
Elle de toutes vertus pleine,
De mes secrets vous remplira,
Et en vous les accomplira
Sans art, sans sueur, ne sans peine.

Antistro.

Mais par-sur tout prenez biẽ garde,
Gardez-vous bien de n'employer
Mes presens en vn cœur qui garde
Son peché sans le nettoyer:
Ains deuant que de luy respandre,
Purgez-le de vostre saincte eau,
A fin que net il puisse prendre

Vn beau don dans vn beau vaisseau:
Et luy purgé, à l'heure à l'heure
Tout raui d'esprit chantera
Vn vers en fureur qui fera
Au cœur des hommes sa demeure.

Epode.

Celuy qui sans mon ardeur
Voudra chanter quelque chose,
Il voirra ce qu'il compose
Veuf de grace & de grandeur:
Ses vers naistront inutis
Ainsi qu'enfans abortis
Qui ont forcé leur naissance:
» Pour monstrer en chacun lieu
» Que les vers viennent de Dieu,
» Non de l'humaine puissance.

Stro. 15.

Ceux que ie veux faire Poëtes
Par la grace de ma bonté,
Seront nommez les interpretes
Des Dieux, & de leur volonté:
Mais ils seront tout au contraire
Appellez sots & furieux
Par le caquet du populaire
De sa nature iniurieux.
Tousiours pendra deuant leur face
Quelque Demon, qui au besoin
Comme vn seruiteur aura soin
De toutes choses qu'on leur face.

Antistro.

Allez mes filles, il est heure
De fendre les champs escumeux:

Allez ma gloire la meilleure,
Allez mon los le plus fameux:
Vous ne deuez ma chere race
Long temps au monde seiourner,
Que la sotte ignorance audace
Ne vous contraigne à retourner,
Pour retomber sous la conduite
D'vn guide dont la docte main
Par vn effroy Grec & Romain
Tournera l'Ignorance en fuite.

Epode.

A-tant Iupiter enfla
Sa bouche rondement pleine,
Et du vent de son haleine
Son bon esprit leur soufla.
Apres leur auoir donné
Le luth qu'auoit façonné
L'aislé courrier Atlantide,
~~*D'ordre par l'eau s'en reuont:*~~
En tranchant l'onde elles font
Ronfler la campagne humide.

Stro. 16.

Dieu vous gard, Ieunesse diuine,
Reschauffez-moy l'affection
De tordre les plis de cest Hynne
Au comble de perfection.
Desillez-moy l'ame assoupie
Et ce gros fardeau vicieux,
Et faites que tousiours i'espie
D'œil veillant les secrets des Cieux:
Donnez-moy le sçauoir d'eslire
Les vers qui sçauent contenter,

Et mignon des Graces chanter
Mõ FRANCION *ſus voſtre Lyre,*

Antiſtro.

Elles trenchans les ondes bleües,
Vindrent du fond des flots chenus,
Ainſi que neuf petites nuës
Parmi les peuples incognus:
Puis dardans leurs flames ſubtiles,
Du premier coup ont agité
Le cœur prophete des Sibyles
Eſpoint de leur diuinité:
Si bien que leur langue comblée
D'vn ſon douteuſement obſcur,
Chantoit aux hommes le futur
D'vne bouche toute troublée.

Epode.

Apres par tout l'vniuers
Les reſponſes prophetiques,
De tant d'oracles antiques
Furent dites par les vers.
En vers ſe firent les lois,
Et les amitiez des Rois
Par les vers furent acquiſes:
Par les vers on fiſt armer
Les cœurs, pour les animer
Aux vertueuſes empriſes.

Stro. 17.

Au cri de leurs ſaintes paroles
Se reſueillerent les Deuins,
Et diſciples de leurs eſcoles
Vindrent les Poëtes diuins:
Diuins, d'autant que la nature

Sans art librement exprimoient:
Sans art leur naïue escriture
Par la fureur ils animoient.
Eumolpe vint, Muséé, Orphée,
L'Ascrean, Line, & cestuy-là
Qui si diuinement parla,
Dressant à la Grece vn trophée.

Antistro.

Eux piquez de la douce rage
Dont ces filles les tourmentoient,
D'vn demoniacle courage
Les secrets des Dieux racontoient:
Si que paissant par les campagnes
Les troupeaux dãs les chãps herbeux,
Les Démons, & les Sœurs compagnes
La nuict s'apparoissoient à eux:
Et loin sus les eaux solitaires,
Carolant en rond par les prez,
Les promouuoient Prestres sacrez
De leurs saincts Orgieux mysteres.

Epode.

Apres ces Poëtes saints
Auec vne foulle grande
Arriua la ieune bande
D'autres Poëtes humains
Degenerans des premiers:
Comme venus les derniers,
Par vn art melancholique
Trahirent auec grand soin
Les vers, esloignez bien loin
De la sainte ardeur antique.

Stro. 18.

L'vn sonna l'horreur de la guerre
Qu'à Thebes Adraste conduit,
L'autre comme on tranche la terre,
L'autre les flambeaux de la nuit:
L'vn sus la flute departie
En sept tuyaux Siciliens
Chanta les bœufs, l'autre en Scythie
Fist voguer les Thessaliens:
L'vn fist Cassandre furieuse,
L'vn au Ciel poussa les debas
Des Rois chetifs, l'autre plus bas
Traina la chose plus ioyeuse.

Antistro.

Par le fil d'vne longue espace,
Apres ces Poëtes humains,
Les Muses souflerent leur grace
Dessus les Prophetes Romains:
Non pas comme fut la premiere
Ou comme la seconde estoit,
Mais comme toute la derniere
Plus lentement les agitoit.
Eux toutefois pinçant la Lyre
Si bien s'assouplirent les dois,
Qu'encor le frelon de leur vois
Passe l'honneur de leur Empire.

Epode.

Tandis l'Ignorance arma
L'aveugle fureur des Princes,
Et les peupleuses prouinces
Contre les Sœurs anima.
Ia l'horreur les enserroit,

Mais plustost les enferroit,
Quand les Muses destournées,
Voyant du fer la rayeur,
Haletantes de frayeur
Dans le Ciel sont retournées.

Stro. 19.

Aupres du throne de leur pere
Tout à l'entour se vont assoir,
Chantant auec Phebus leur frere
Du grand Iupiter le pouuoir.
Les Dieux ne faisoient rien sans elles,
Ou soit qu'ils voulussent aller
A quelques nopces solennelles,
Ou soit qu'ils voulussent baller.
Mais si tost qu'arriua le terme
Qui les hastoit de retourner
Au monde pour y seiourner,
D'vn pas eternellement ferme:

Antistro.

Adonc Iupiter se deuale
De son throne, & graue conduit
Grauement ses pas en la salle
Des Parques filles de la Nuit.
Leur roquet pendoit iusqu'aux hanches,
Et vn Dodonien fueillard
Faisoit ombrage aux tresses blanches
De leur chef tristement vieillard:
Elles ceintes sous les mammelles
Filoient assises en vn rond
Sous trois carreaux, ayant le front
Renfrongné de grosses prunelles.

Epode.

Leur pezon se herissoit
D'vn fer estoilé de rouille:
Au flanc pendoit leur quenouille,
Qui d'airain se roidissoit.
Au milieu d'elles estoit
Vn cofre, où le Temps mettoit
Les fuzeaux de leurs iournées,
De courts, de grands, d'allongez,
De gros & de bien dougez
Comme il plaist aux Destinées.

Stro. 20.

Ces trois Sœurs à l'œuure ententiues
Marmotoient vn charme fatal,
Tortillans les filaces viues
Du corps futur de L'HOSPITAL:
Clothon qui le filet replie,
Ces deux vers mascha par neuf fois,
IE RETORS LA PLVS BELLE VIE
QV'ONQVE RETORDIRENT MES DOIS.
Mais si tost qu'elle fut tirée
A l'entour du fuzeau humain,
Le Destin la mist en la main
Du fils de Saturne & de Rhée.

Antistro.

Luy tout puissant print vne masse
De terre, & deuant tous les Dieux:
Imprima dedans vne face,
Vn corps, deux iambes & deux yeux,
Deux bras, deux flancs, vne poitrine,
Et acheuant de l'imprimer
Soufla de sa bouche diuine

Vn vif

Vn vif esprit pour l'animer:
Luy donnant encor d'auantage
Cent mille vertus appella
Les neuf filles, qui çà & là
Entournoient la nouuelle image.

Epode.

Ore vous ne craindrez pas
Seüre sous telle conduite,
Prendre derechef la fuite
Pour re-descendre là bas.
Suiuez donc ce guide ici:
C'est celuy (filles) aussi,
De qui la docte asseurance
Franche de peur vous fera,
Et celuy qui desfera
Les soldars de l'Ignorance.

Stro. 21.

Lors à terre vola le guide:
Et elles d'ordre le suiuant,
Fendoient le grand vague liquide,
Hautes sur les ailes du vent:
Ainsi qu'on voit entre les nuës
De rang vn escadron voler,
Soit de Cygnes ou soit de Gruës
Suiuans leur guide parmi l'air.
A-tant pres de terre esleuées
Tomberent au Monde, & le feu
Qui flamber à gauche fut veu,
Fist signe de leurs arriuées.

Anustro.

Hà, chere Muse, quel Zephyre
Souflant trop violentement,

A fait eſcarter mon nauire
Qui fendoit l'eau ſi droitement?
Tourne à riue, douce nourrice,
Ne vois-tu MOREL *ſus le bord,*
Lequel à fin qu'il te cheriſſe,
T'œillade pour venir au port?
N'ois-tu pas ſa Nymphe ANTOINETE
Du front du haure t'appeller,
Faiſant ſon œil eſtinceller,
Qui te ſert d'heureuſe planete?

Epode.

Haſte toy donc de plier
Ta chanſon trop pourſuiuie,
De peur (Muſe) que l'enuie
N'ait matiere de crier,
Qui ſeule veut abiſmer
Mon nom au fond de la Mer
Par ſa langue ſacrilege:
Mais tant plus m'y veut plonger,
Plus elle me fait nager
Haut deſſus l'eau comme vn liege.

Stro. 22.

Contre ceſte lice execrable
Reſiſte d'vn dos non plié.
» *C'eſt grand mal d'eſtre miſerable,*
» *Mais c'eſt grand bien d'eſtre enuié.*
Ie ſçay que tes peines ancrées
Au port de la Felicité,
Seront malgré les ans ſacrées
Aux pieds de l'Immortalité:
Mais les vers que la chienne Enuie
En ſe rongeant fait auorter,

Iamais ne pourront ſupporter
Deux Soleils ſans perdre la vie.

Antiſtro.

Ourdis ô douce Lyre mienne,
Encor' vn Chant à ceſtui-ci,
Qui met ta corde Dorienne
Sous le trauail d'vn doux ſouci.
Il n'y a ne torrent ne roche
Qui puiſſe engarder vn ſonneur,
Que pres des bons il ne s'approche
Fleurant l'odeur de leur honneur.
Puiſſé-ie autant darder ceſt Hynne
Par l'air d'vn bras preſomptueux,
Comme il eſt ſage & vertueux,
Et comme il eſt de mes vers digne.

Epode.

Faiſant parler ſa grandeur
Aux ſept langues de ma Lyre,
De luy ie ne veux rien dire
Dont ie puiſſe eſtre menteur:
Mais veritable il me plaiſt
De chanter bien haut, qu'il eſt
L'ornement de noſtre France,
Et qu'en fidele equité,
En iuſtice & verité
Les vieux ſiecles il deuance.

Stro. 23.

C'eſt luy dont les graces infuſes
Ont ramené par l'Vniuers
Le chœur des Pierides Muſes,
Faites illuſtres par ſes vers:
Par luy leurs honneurs s'embelliſſent.

Ou soit d'escrits contraints par piez,
Ou soit par des nombres qui glissent
De pas tous francs & deliez:
C'est luy qui honore & qui prise
Ceux qui font l'amour aux neuf Sœurs,
Et qui estime leurs douceurs,
Et qui conduit leur entreprise.

Antistro.

C'est luy (Chanson) que tu reueres
Comme vn esprit venu du Ciel,
C'est celuy qui aux loix seueres
A faict gouster l'Attique miel:
C'est luy que la saincte balance
Cognoist, & qui ne bas ne haut,
Iuste, son poids douteux n'eslance,
La tenant droite comme il faut:
C'est luy dont l'œil non variable
Note les meschans & les bons,
Et qui contre le heurt des dons
Oppose son cœur imployable.

Epode.

I'auise au bruit de ces mots
Toute France qui regarde
Mon trait qui droitement darde
Le riche but de son los.
Ie trahirois les vertus,
Et les hommes reuestus
De vertueuses louanges,
Sans publier leur renom,
Et sans enuoyer leur nom
Outre les terres estranges.

Stro. 24.

L'vn d'vne chose esbat sa vie,
L'autre d'vne autre a volonté:
Mais ton ame n'est point rauie
Sinon de iustice & bonté.
Pour cela nostre MARGVERITE,
L'vnique sœur de nostre ROY,
De loin espiant ton merite,
Bonne a tiré le bon à soy.
Bien que son pere ait par sa lance
Donté le Suisse mutin,
Et que de l'or Grec & Latin
Ait redoré toute la France:

Antistro.

Il ne fist iamais chose telle
Que d'auoir engendré la fleur
De la MARGVERITE *immortelle,*
Pleine d'immortelle valeur.
Princesse que le Ciel admire:
Et à fin que de tous costez
Dedans ses graces il se mire,
Sus elle tient ses yeux voûtez:
Laquelle d'vn vers plein d'audace
Plus hautement ie descriray,
Lors que hardi ie publi'ray
Le tige Troyen de sa race.

Epode.

Mais la loy de la Chanson
Ores ores me vient dire,
Que par trop en long ie tire
Les replis de sa façon.
Ores donque ie ne puis

Vanter la fleur, tant ie suis
Pris d'une ardeur nompareille
D'aller chez toy pour chanter
Ceste Ode, à fin d'enchanter
Ton som charmé par l'oreille.

A IOACHIM DV BELLAY

ANGEVIN, POETE excellent.

ODE XI. Stro. I.

AViourd'huy ie me vanteray
Que iamais ie ne chanteray
Vn homme plus aimé que toy
Des neuf Pucelles & de moy,
Poste qui cornera ta gloire
Que toute France est approuuant,
Dans les délices s'abreuuant,
Dont tu flates le cours de Loire.?
Car si son oreille apperçoit
Qu'à du BELLAY *mon Hynne soit,*
Par monceaux elle accourra toute
Autour de ma Lyre, où degoute
L'honneur distilant de ton nom
Mignardé par l'art de mon pouce,
Et pour cueillir la gloire douce
Qui emmielle ton renom.

Antistro.

Sus auant Muse, ores il faut
Le guinder par l'air außi haut
Que ses vertus m'ont mis ici
Dessous le ioug d'vn doux souci:
Il le merite, ma mignonne.
Nul tant que luy n'est honorant
Les vers dont tu vas redorant
La gloire de ceux que ie sonne:
Il s'esgaye de tes chansons,
Et de ces nouuelles façons
Au parauant non imitables,
Qui font esmerueiller les tables,
Et les gros sourcis renfoncer
De ceste ialouse Ignorance,
Qui ose desia par la France
L'honneur de mes vers offenser.

Epode.

» L'homme est fol qui se trauaille
» Porter en la mer des eaux,
A Corinthe des vaisseaux,
Et fol qui des vers te baille.
Si t'enuoiray-ie les miens
Pour r'encherir plus les tiens,
Dont les douceurs nompareilles
Sçauent flater les oreilles
Des Rois ioyeux de t'ouyr:
Seule en France est nostre Lyre,
Qui les fredons puisse eslire
Pour les Princes resiouyr.

Stro. 2.

Le Poëte heureusement bien-né

Par la Nature endoctriné
Se haste de rauir le prix:
Mais en farceurs qui ont appris
Auec trauail peines & ruses,
A leur honte enfantent des vers,
Qui tousiours courent de trauers
Oultre la carriere des Muses.
Comparez à nos chants noueaux,
Sont faits semblables aux corbeaux
Qui dessous les fueilles caquettent
Contre deux Aigles, qui aguettent
Aupres du throne de leur Roy,
Le temps de ruer leurs tempestes
Dessus les miserables testes
De ces criars palles d'effroy,

Antistro.

» Voyans l'Aigle : mais ny les ans
» Ny l'audace des vents nuisans,
» Ny la dent des pluyes qui mord,
» Ne donne aux vers doctes la mort.
Par eux la Parque est deuancée,
Ils fuyent l'eternelle nuit,
Tousiours fleurissans par le fruit
Que la Muse ente en leur pensée:
Le temps qui les suit de bien loin,
En est aux peuples le tesmoin.
Mais quoy? la Muse babillarde
L'honneur d'vn chacun ne regarde,
Animant ores cestui-ci,
Et ores ces deux-là : car elle
Des hauts Dieux la fille eternelle
Ne se valette pas ainsi.

Epode.

L'ayant prise pour ma guide
Garny du chant incognu
De mon luth ie suis venu
Où Loire en flotant se ride
Contre les champs plantureux
De tes Ancestres heureux:
Puis sautelant me rameine
De ton Anjou iusqu'au Maine,
(De mon Vandomois voisins)
A fin que là ie decore
Et Guillaume & Ian encore,
L'ornement de tes cousins:

Stro. 3.

Qui ont supporté si souuent
La fureur de l'horrible vent,
Qui d'vn orage redoublé
Nostre grãd Prince auoit troublé.
Bien que matin le iour s'esueille
Pour voir tout, il ne veit iamais
Ny ne pourra voir desormais
De freres la couple pareille,
A qui les François doiuent tant
De Lauriers qu'ils vont meritant:
Ou soit pour refroidir l'audace
De l'Espagnol, s'il nous menace,
Ou soit pour amollir les cœurs
Par la douceur de leur faconde,
Des Anglois separez du Monde,
Ou des Allemans belliqueurs.

Antistro.

Rome rauie en leur parler,

Dont le Nectar sembloit couler,
Béante en eux s'esmerueilla:
Puis à l'vn d'eux elle bailla
Le sainct Chapeau dessus la teste,
Flamboyant autour de son front
Ainsi que les deux Iumeaux font
Quand ils sereinent la tempeste.
A l'autre nostre Roy donna
L'Ordre qui son col entourna,
Auecque la puissance d'estre
Sous luy des Piemontois le maistre,
Balançant d'equitable pois
Son aduis & sa vigilance,
Les exploits de sa forte lance
Compagne de sa docte vois.

Epode.

» Nul terme de nostre vie
» Par nous ne se iuge pas,
» Ignorans le iour qu'en bas
» Elle doit estre rauie.
Dessus l'Esté de ses ans
Rongé de soucis cuisans
Ton grand Langé rendit l'ame,
Enterrant sous mesme lame,
L'honneur ensemble abbatu,
Ne laissant rien de vallable
Sinon vn frere semblable
Au portrait de sa vertu.

Str. 4.

Sçache que le sang de ceux-ci
Et leur race est la tienne aussi:
Mais repren l'arc, Muse, il est temps

De tendre au blanc où tu pretens.
Puis que sa loüange foisonne
En cent vertus propres à luy,
A quoy par les honneurs d'autruy
Remply-ie ce que ie luy donne?
Sa gloire suffit pour borner
Les vers qui le veulent orner.
O bōs Dieux! on ne sçauroit faire
Que la vertu se puisse taire,
Bien qu'on tasche de l'obscurcir:
» Maugré toute enuie elle est forte
» Et sur le front la lampe porte,
» Qui seule la peut esclarcir.

Antistro.

Ton nom est tant estincelant,
Qu'encores s'on l'alloit celant,
Dessous le silence il croistroit,
Et plus sa flame apparoistroit.
Car tout ainsi que la mer passe
L'honneur d'vn chacun element,
Et le Soleil semblablement
Les autres feux du ciel efface:
Ainsi apparoissent les traits
Dont tu esmailles les portraits
De la riche peinture tienne
Naïuement sœur de la mienne,
Monstrāt par ton commencement
Que mesme fureur nous affole,
Tous deux disciples d'vne escolle
Où lon forcene doucement.

Epode.

Par vne cheute subite

Encore ie n'ay fait nommer
Du nom de Ronsard la mer,
Bien que Pindare l'imite.
Horace harpeur Latin,
Estant fils d'vn libertin,
Basse & lente auoit l'audace:
Non pas moy de franche race,
Dont la Muse enfle les sons
De plus courageuse haleine,
Afin que Phœbus rameine
Par moy ses vieilles Chansons:

Stro. 5.

Lequel m'encharge de chanter
Son Du-Bellay, pour le vanter
Sur tous ses enfans qui ont bien
Masché le Laurier Delphien.
Obeyssant à la voix sainte,
Mon trait par le Ciel galopant
L'air Angeuin n'ira coupant
Sans que ta gloire en soit attainte,
Chantant l'homme estre bien-heureux,
Qui en ton Nectar doucereux
Ses belles loüanges enyure
Mille fois nommé dans ton liure.
Que diray plus ? le Ciel t'a fait
(Te fortunant de main non chiche)
Ieune, dispost, sçauant & riche,
Dessus son moule plus parfait.

Antistro.

Mes doigts ne pourroient se lasser
De faire mon bateau passer
Par les vagues de ton renom:

Et ramerois encor, sinon
Que i'ay desia preueu l'orage
Des mesdisans impetueux,
Qui contre les plus vertueux
Desgorgent volontiers leur rage,
Qui sotte en babil s'estendant
Comme vn grãd tonerre grondant,
De son murmure m'admoneste
De tromper l'horrible tempeste
Aboyante tant seulement
Les nourrissons des neuf Pucelles,
Qui se sont mis au dos des ailes
Pour voller eternellement.

Epode.

Ici donc freres d'Heleine,
Les Amycleans flambeaux
Du Ciel, monstrez-vous iumeaux,
Et mettez but à ma peine:
Faites encrer à ce bort
Ma nauire en quelque port
Pour finir mon nauigage:
Et destournez le langage
Du mesdisant que ie voy,
Qui tousiours sa dent trauaille
Pour me mordre, afin qu'il aille
Remordre vn autre que moy.

A BOVIN, ANGEVIN.

ODE XII. Stroph. 1.

» *LE Potier hait le Potier,*
» *Le Feuure le Charpentier,*
» *Le Poëte tout ainsi*
» *Hait celuy qui l'est aussi*
(Comme dit la voix sucrée
Du vieil citoyen d'Ascrée:)
Mais Bouin par ta vertu
Ce prouerbe est abbatu,
Vantant mon petit merite
(Sans te monstrer enuieux)
Deuant nostre Marguerite
Le rare present des cieux.

Antistro.

» *Phœbus rauit les neuf Sœurs,*
» *Puis leurs picquantes douceurs*
» *Rauissent les beaux espris,*
» *Qui d'elles se sont espris:*
Et mon ame n'est rauie
Que d'vne bruslante enuie
D'oser vn labeur tenter
Pour mon Prince contenter,
Afin que mon petit œuure
Flatte l'oreille si bien,
Que sa main pronte ie treuue
A me couronner de bien.

Epode.

Celuy qui d'vn reth pourchasse
Les poissons, ou cestuy-là
Qui par les montagnes chasse
Les bestes deçà & là,
C'est afin qu'vn peu de proye
La fortune luy octroye:
Mais l'homme plein de bon-heur,
Qui suit comme toy les Princes,
Et les grãds Dieux des prouinces,
C'est pour se combler d'honneur:

Stro. 2.

Laissant au peuple ignorant
Vn creuecœur deuorant,
Béant apres la vertu
Dont le sage est reuestu.
» Les vns en cecy excedent,
» Les autres cela possedent,
Mais Dieu dessus les Rois met
Des richesses le sommet.
Au Poëte qui s'amuse
Comme toy de les vanter,
Calliope ne refuse
De l'ouyr tousiours chanter.

Antistro.

Quand Phœbus s'esleue aux cieux,
L'ombre fuit deuant ses yeux:
Ainsi où ta Muse luit,
La sourde Ignorance fuit,
Rendant les bouches muetes
De nos mal-heureux Poëtes,
Qui souloient comme pourceaux

Souiller le clair des ruisseaux.
Les beaux vers que i'ay veu naistre
Si heureusement de toy,
Te rendent bien digne d'estre
Prise de la sœur d'vn Roy.

Epode.

Ta fameuse renommée
Qui doit voir tout l'Vniuers,
Me prie d'estre nommée
Par la trompe de mes vers,
Et le feray : car ta gloire
S'esgaye de la memoire:
Puis les Sœurs conte ne font
De nul papier, s'il ne porte
A la Dorienne sorte
Ton beau nom dessus le front.



A IEAN DAVRAT, SON precepteur, & Poëte Royal.

ODE XIII. Stro. I.

" *LE medecin de la peine*
" *Est le plaisir qui ameine*
" *Le repos auecque luy,*
Et les Odes qui nous flatent
Par leurs douceurs qui abbatent
La memoire de l'ennuy.
Le bain ne soulage pas

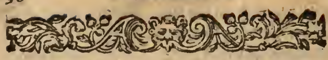
Si bien les corps qui sont las,
Comme la loüange douce
Nous soulage, que du pouce
Faisons sur le luth courir,
Par qui les playes de l'ame
(Lors qu'vn desplaisir l'entame)
Nous oignons pour la guerir.

Antistro.

Certes ma chanson sucrée,
Qui les grands Princes recrée,
Pourra ton front dérider
Apres ta peine publique,
Où ta faconde s'applique
Pour la ieunesse guider.
O mon Daurat, ton sçauoir
Par ce siecle nous fait voir
Que tu brises l'Ignorance,
Renommé parmy la France
Comme vn oracle des Dieux,
Pour desnouer aux plus sages
Les plus ennouez passages
Des liures laborieux.

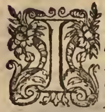
Epode.

Tant d'ames ne courent pas
Apres Alcée là bas,
Quand hautement il accorde
Les guerres dessus sa corde,
Comme ta douce merueille
Emmoncelle par milliers
Vn grand peuple d'escoliers
Que tu tires par l'oreille.



A ANTOINE DE BAIF.

ODE XIIII. Stro. I.



I'Ay tousiours celé les fautes
Dont mes amis sont tachez,
I'ay tousiours teu leurs pechez,
Mais non pas leurs vertus hautes:
Car moy qui suis le sonneur
Et le courrier des merites,
Ie n'employe mes Charites
Qu'au seul trafiq' de l'honneur,
Que le Ciel large donneur,
Ayant pareil som de toy,
T'a departy comme à moy,
Versant en ta Poësie
Vn sainct tresor de beaux vers,
Mais plustost vne Ambrosie
Qui s'espand par l'Vniuers.

Antistro.

Maint chemin nous peut attraire
Pour venir à la vertu:
D'vn bien vn tel est vestu,
L'autre d'vn autre au contraire.
Premier i'ay dit la façon
D'accorder le luth aux Odes,
Et premier tu t'accommodes
A la tragique chanson,
Espouuantant d'vn grand son

Et d'vn stile tel qu'il faut
Nostre François eschafaut:
Des grands Princes miserables
Trainant en long les regrets
Par tonnerres execrables
Bruyans és tragiques Grecs.

Epode.

» D'esprit & d'art volontiers
» En tout differents nous sommes:
» Ne deux ne quatre mestiers
» Ne nourrissent pas les hommes:
» Mais quiconque a le sçauoir,
» Celuy doit l'honneur auoir.
O Baif, la plume pronte
A vouloir monter aux Cieux,
D'vn vol qui la Mort surmonte,
I rompe l'Enfer odieux.



A IEAN MARTIN.

ODE XV. Stro. I.

La fable elabourée
Descrite heureusement
D'vne plume dorée
Nous trompe doucement,
A l'vn donnant la gloire
Qu'il n'a pas merité,
Faisant par le faux croire

Qu'on voit la verité:
Car tout ce que la Muse
Lyrique ne refuse
D'emmieller par nous,
Cela flatte l'oreille
Qui toute s'esmerueille
De le boire si dous.

Antistro.

Il ne faut que i'honore
Ton renom, ô Martin,
De fables prises ore
Du Grec ny du Latin:
Ta vertu tresluisante
Comme Astres radieux,
Me fera suffisante
Pour te loger aux Cieux.
Quelle terre eslongnée,
Quelle riue baignée
De l'vne & l'autre mer,
Quelle isle descouuerte
Ne tient la gorge ouuerte
Ardente à te nommer?

Epode.

Vous gouuernez les Rois
Poëtes de la Court,
Et si de vostre vois
La memoire ne court.
Si ta grand' main desire
De respandre le bien,
C'est à ce Martin, Sire,
Qui le merite bien.

Stro. 2.

» *Certes l'experience*

» N'est vtile, sinon
» Pour sonder la science
» Si elle est fausse ou non.
Le siecle qui doit estre,
Ne taira ton bon-heur,
Et comme tu fis naistre
A la France vn honneur:
Toy de qui la musette
Sur le bord de Sebette
Dist d'vn ton addoucy
Tes vers pastours, qu'encore
Naples autant honore
Comme on t'honore icy.

Antistro.

Par ta vertu le Monde
A peu sentir combien
La France en gloire abonde
Faite heureuse en ton bien:
Par toy reuient l'vsage
Des outils & compas,
Que mesme le vieil âge
Des Romains ne sceut pas.
Le maçon par ta peine
Son ouurage démeine,
Et sous toy faict sçauant,
Iusques au Ciel egale
Monte maison royale,
Ton liure allant deuant.

Epode.

L'œuure est de l'inuenteur:
Et celuy qui apprend,
Est tenu pour menteur,

Si grace ne luy rend.
La plume bien apprise
Dresse son vol aux Cieux,
Et sa belle entreprise
Ne peut ceder aux lieux.

Fin des Odes Pindariques.



ODE XVI.

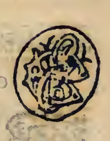
La mercerie que ie porte,
Bertran, est bien d'vne autre sorte
Que celle que l'vsurier vend
Dedans ses boutiques auares,
Ou celles des Indes barbares
Qui enflent l'orgueil du Leuant.
Ma douce nauire immortelle
Ne se charge de drogue telle:
Et telle de moy tu n'attens,
Ou si tu l'attens, tu t'abuses:
Ie suis le trafiqueur des Muses,
Et de leurs biens maistres du Temps.
Leur marchandise ne s'estalle
Au plus offrant dans vne halle,
Leur bien en vente n'est point mis,
Et pour l'or il ne s'abandonne:
Sans plus, liberal ie le donne
A qui me plaist de mes amis.

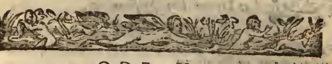
Reçoy donque ceste largesse,
Et croy que c'est vne richesse
Qui par le temps ne s'vse pas,
Mais contre le temps elle dure,
Et de siecle en siecle plus dure
Ne donne point aux vers d'appas.
L'audacieuse encre d'Alcée
Par les ans n'est point effacée,
Et viuent encores les sons
Que l'amante bailloit en garde
A sa Tortue babillarde
La compagne de ses chansons.
Mon grand Pindare vit encore,
Et Simonide, & Stesichore,
Sinon en vers au moins par nom:
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacreon dessur sa Lyre,
Le temps n'efface le renom.
N'as-tu ouy parler d'Enée,
D'Achil, d'Aiax, d'Idomenée?
A moy semblables artisans
Ont immortalizé leur gloire,
Et fait allonger la memoire
De leur nom iusques à nos ans.
Helene Grecque estant gaignée
D'vne perruque bien peignée,
D'vn magnifique accoustrement,
Ou d'vn Roy trainant grande suite
N'a pas eu la poitrine cuite
Seule d'amour premierement.
Hector le premier des gendarmes
N'a sué sous le faix des armes,

Fendant les escadrons espois:
Non vne fois Troye fut prise:
Maint Prince a faict mainte entreprise
Deuant le camp des deux Rois Grecs.
Mais leur prouësse n'est cogneuë,
Et vne oblivieuse nuë
Les tient sous vn silence estraints:
Engloutie est leur vertu haute
Sans renom pour auoir eu faute
Du secours des Poëtes saints.
Mais la mort ne vient impunie,
Si elle atteint l'ame garnie
Du vers que la Muse a chanté,
Qui pleurant de dueil se tourmente
Quand l'homme aux enfers se lamente
Dequoy son nom n'est point vanté.
Le [illegible]le sera : car ma plume
Ayme volontiers la coustume
De louer les bons comme toy,
Qui preuois l'vn & l'autre terme
Des deux saisons, constant & ferme
Contre le temps qui va sans foy:
Plein de vertu, pur de tout vice,
Non bruslant apres l'auarice,
Qui tout attire dans son poing,
Chenu de mœurs, ieune de force,
Amy d'esprouue qui s'efforce
Secourir les siens au besoin.
Celuy qui sur la teste sienne
Voit l'espee Sicilienne,
Des douces tables l'appareil
N'irrite sa faim, ny la noise

Du Rosignol

Du Roßignol qui se desgoise,
Ne luy rameine le sommeil.
Mais bien celuy qui se contente
Comme toy, la mer il ne tente,
Et pour rien tremblant n'a esté,
Soit que le bled fausse promesse,
Ou que sa vandange se laisse
Griller aux flammes de l'esté.
De celuy, le bruit du tonnerre,
Ny les nouuelles de la guerre
N'ont fait chanceler la vertu:
Non pas d'vn Roy la fiere face,
Ny des Pirates la menace
Ne luy ont le cœur abbatu.
Taisez vous ma Lyre mignarde,
Taisez vous ma Lyre iazarde,
Vn si haut chant n'est pas pour vous:
Retournez louer ma Cassandre,
Et dessur vostre Lyre tendre
Chantez-la d'vn fredon plus dous.





ODE XVII.



Mignonne, allons voir si la Rose
Qui ce matin auoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las las ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'vne telle fleur ne dure
Que du matin iusques au soir!
Donc, si vous me croyez Mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouueauté,
Cueillez cueillez vostre ieunesse:
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

ODE XVIII.



Eluy qui ne nous honore
'omme Prophetes des Dieux,
lein d'vn orgueil odieux
Les Dieux il mesprise encore,
Et le Ciel qui nous decore
De son thresor le plus beau,
Nous mariant au troupeau
Que le sainct Parnasse adore.
Vne sainte ialousie
De leurs presens les plus dous
Se laissant glisser en nous
Flatte nostre poësie,
Qui darde la fantasie
De leurs Prestres agitez

Iusqu'au sein des Deitez,
Yures de leur Ambrosie,
De-là reuolans au Monde
Comblez de secrets diuers,
Vont chantant par l'Vniuers
D'vne voix où Dieu abonde,
Et leur diuine faconde
Sert d'oracles. & sont faits
Les ministres plus parfaits
De la Deité profonde.
Vn Démon les accompaigne
Par-sur tous le mieux instruit,
Qui en songes toute nuit
Sans nul trauail les enseigne,
Et demy-dieu ne desdeigne
De les aller informant,
Afin que l'homme en dormant
Toutes sciences appreigne.
Ils cognoissent la peinture
De ce grand Monde, & cela
Qu'il varie çà & là
En chaqu'vne creature:
Ore par leur escriture
Sont pescheurs, sont laboureurs,
Maçons, soudars, Empereurs,
Vrais peintres de la Nature.
Celuy à qui le Ciel donne
Vn tel present, il peut bien
Dire à tous qu'il a le bien
Qu'à peu d'hommes il ordonne:
Et sa langue qui doux sonne,
Quand elle voudra chanter,

Braue se pourra vanter
Qu'elle est des Dieux la mignonne.
En chaque art iadis maint homme
Admirable s'est trouué,
Et admirable approuué,
Par l'âge qui tout consomme.
Quant aux Poëtes, on nomme
Vn Homere seulement:
Homere, eternellement
Sur les autres se renomme.
Ce nous est experience
Que Dieu n'est pas liberal
A chaqu'vn en general
D'vne si belle science,
Qui commença l'alliance,
Bellay, qui fut entre nous,
Et qui loge par-sur tous
En tes beaux vers sa fiance.



AVANT-VENVE DV Printemps.

ODE XIX.



Toreau qui dessus ta crope
Enleuas la belle Europe
Parmy les voyes de l'eau,
Heurte du grand Ciel la borne,
Et desscrouïlle de ta corne
Les portes de l'an nouueau.
Toy vieillard, dont la main serre
Sous ta clef ce que la terre
De siecle en siecle produit,
Ouure l'huys à la Nature,
Pour orner de sa peinture
Les champs de fleurs & de fruict.
Vous Nymphes des eaux, qui estes
Au frein des glaces suiettes,
Leuez vostre chef dehors,
Et mollissant vostre course
D'vne trepignante source
Frappez librement vos bors:
A fin que la saison verte
Se monstre aux amans couuerte
D'vn tapis marqué de fleurs:
Et que la campagne face
Plus ieune & gaye sa face
Peinte de mille couleurs:



A ANTOINE DE BAIF.

ODE XIIII. Stro. I.



'Ay tousiours celé les fautes
Dont mes amis sont tachez,
I'ay tousiours teu leurs pechez,
Mais non pas leurs vertus hautes:
Car moy qui suis le sonneur
Et le courrier des merites,
Ie n'employe mes Charites
Qu'au seul trafiq' de l'honneur,
Que le Ciel large donneur,
Ayant pareil soin de toy,
T'a departy comme à moy,
Versant en ta Poësie
Vn sainct tresor de beaux vers,
Mais plustost vne Ambrosie
Qui s'espand par l'Vniuers.

Antistro.

Maint chemin nous peut attraire
Pour venir à la vertu:
D'vn bien vn tel est vestu,
L'autre d'vn autre au contraire.
Premier i'ay dit la façon
D'accorder le luth aux Odes,
Et premier tu t'accommodes
A la tragique chanson,
Espouuantant d'vn grand son

Et d'vn stile tel qu'il faut
Nostre François eschafaut:
Des grands Princes miserables
Trainant en long les regrets
Par tonnerres execrables
Bruyans és tragiques Grecs.

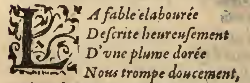
Epode.

» D'esprit & d'art volontiers
» En tout differents nous sommes:
» Ne deux ne quatre mestiers
» Ne nourrissent pas les hommes:
» Mais quiconque a le sçauoir,
» Celuy doit l'honneur auoir.
O Baif, la plume pronte
A vouloir monter aux Cieux,
D'vn vol qui la Mort surmonte,
Trompe l'Enfer odieux.



A IEAN MARTIN.

ODE XV. Stro. I.



A fable elabourée
Descrite heureusement
D'vne plume dorée
Nous trompe doucement,
A l'vn donnant la gloire
Qu'il n'a pas merité,
Faisant par le faux croire

Qu'on voit la verité:
Car tout ce que la Muse
Lyrique ne refuse
D'emmieller par nous,
Cela flatte l'oreille
Qui toute s'esmerueille
De le boire si dous.

Antistro.

Il ne faut que i'honore
Ton renom, ô Martin,
De fables prises ore
Du Grec ny du Latin:
Ta vertu tresluisante
Comme Astres radieux,
Me fera suffisante
Pour te loger aux Cieux.
Quelle terre eslongnée,
Quelle riue baignée
De l'vne & l'autre mer,
Quelle isle descouuerte
Ne tient la gorge ouuerte
Ardente à te nommer?

Epode.

Vous gouuernez les Rois
Poëtes de la Court,
Et si de vostre vois
La memoire ne court.
Si ta grand' main desire
De respandre le bien,
C'est à ce Martin, Sire,
Qui le merite bien.

Stro. 2.

» *Certes l'experience*

„ N'est vtile, sinon
„ Pour sonder la science
„ Si elle est fausse ou non.
Le siecle qui doit estre,
Ne taira ton bon-heur,
Et comme tu fis naistre
A la France vn honneur:
Toy de qui la musette
Sur le bord de Sebette
Dist d'vn ton addoucy
Tes vers pasteurs, qu'encore
Naples autant honore
Comme on t'honore icy.

Antistro.

Par ta vertu le Monde
A peu sentir combien
La France en gloire abonde
Faite heureuse en ton bien:
Par toy reuient l'vsage
Des outils & compas,
Que mesme le vieil âge
Des Romains ne sçeut pas.
Le maçon par ta peine
Son ouurage démeine,
Et sous toy faict sçauant,
Iusques au Ciel egale
Mainte maison royale,
Ton liure allant deuant.

Epode.

L'œuure est de l'inuenteur:
Et celuy qui apprend,
Est tenu pour menteur,

Si grace ne luy rend.
La plume bien apprise
Dresse son vol aux Cieux,
Et sa belle entreprise
Ne peut ceder aux lieux.

Fin des Odes Pindariques.



ODE XVI.

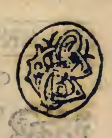
La mercerie que ie porte,
Bertran, est bien d'vne autre sorte
Que celle que l'vsurier vend
Dedans ses boutiques auares,
Ou celles des Indes barbares
Qui enflent l'orgueil du Leuant.
Ma douce nautre immortelle
Ne se charge de drogue telle:
Et telle de moy tu n'attens,
Ou si tu l'attens, tu t'abuses:
Ie suis le trafiqueur des Muses,
Et de leurs biens maistres du Temps.
Leur marchandise ne s'estalle
Au plus offrant dans vne halle,
Leur bien en vente n'est point mis,
Et pour l'or il ne s'abandonne:
Sans plus, liberal ie le donne
A qui me plaist de mes amis.

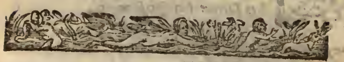
Reçoy donque ceste largesse,
Et croy que c'est vne richesse
Qui par le temps ne s'vse pas,
Mais contre le temps elle dure,
Et de siecle en siecle plus dure
Ne donne point aux vers d'appas.
L'audacieuse encre d'Alcée
Par les ans n'est point effacée,
Et viuent encores les sons
Que l'amante bailloit en garde
A sa Tortue babillarde
La compagne de ses chansons.
Mon grand Pindare vit encore,
Et Simonide, & Stesichore,
Sinon en vers au moins par nom:
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacreon dessur sa Lyre,
Le temps n'efface le renom.
N'as-tu ouy parler d'Enée,
D'Achil, d'Aiax, d'Idomenée?
A moy semblables artisans
Ont immortalizé leur gloire,
Et fait allonger la memoire
De leur nom iusques à nos ans.
Helene Grecque estant gaignée
D'vne perruque bien peignée,
D'vn magnifique accoustrement,
Ou d'vn Roy trainant grande suite
N'a pas eu la poitrine cuite
Seule d'amour premierement.
Hector le premier des gendarmes
N'a sué sous le faix des armes,

Fendant les escadrons espois:
Non vne fois Troye fut prise:
Maint Prince a faict mainte entreprise
Deuant le camp des deux Rois Grecs.
Mais leur prouësse n'est cogneuë,
Et vne obliuieuse nuë
Les tient sous vn silence estraints:
Engloutie est leur vertu haute
Sans renom pour auoir eu faute
Du secours des Poëtes saints.
Mais la mort ne vient impunie,
Si elle atteint l'ame garnie
Du vers que la Muse a chanté,
Qui pleurant de dueil se tourmente
Quand l'homme aux enfers se lamente
Dequoy son nom n'est point vanté.
Le tien le sera : car ma plume
Aime volontiers la coustume
De louer les bons comme toy,
Qui preuois l'vn & l'autre terme
Des deux saisons. constant & ferme
Contre le temps qui va sans foy:
Plein de vertu pur de tout vice,
Non brustant apres l'auarice,
Qui tout attire dans son poing,
Chenu de mœurs, ieune de force,
Amy d'espreuue, qui s'efforce
Secourir les siens au besoin.
Celuy qui sur la teste sienne
Voit l'espee Sicilienne,
Des douces tables l'appareil
N'irrite sa faim, ny la noise

Du Rosignol

Du Roßignol qui se desgoise,
Ne luy rameine le sommeil.
Mais bien celuy qui se contente
Comme toy, la mer il ne tente,
Et pour rien tremblant n'a esté,
Soit que le bled fausse promesse,
Ou que sa vandange se laisse
Griller aux flammes de l'esté.
De celuy, le bruit du tonnerre,
Ny les nouuelles de la guerre
N'ont fait chanceler la vertu:
Non pas d'vn Roy la fiere face,
Ny des Pirates la menace
Ne luy ont le cœur abbatu.
Taisez vous ma Lyre mignarde,
Taisez vous ma Lyre iazarde,
Vn si haut chant n'est pas pour vous:
Retournez louer ma Cassandre,
Et dessur vostre Lyre tendre
Chantez-la d'vn fredon plus dous.





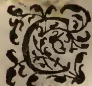
ODE XVII.



Mignonne, allons voir si la Rose
Qui ce matin auoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las las ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'vne telle fleur ne dure
Que du matin iusques au soir!
Donc, si vous me croyez Mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouueauté,
Cueillez cueillez vostre ieunesse:
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

ODE XVIII.



Eluy qui ne nous honore
Comme Prophetes des Dieux,
Plein d'vn orgueil odieux
Les Dieux il mesprise encore,
Et le Ciel qui nous decore
De son thresor le plus beau,
Nous mariant au troupeau
Que le sainct Parnasse adore.
Vne sainte ialousie
De leurs presens les plus dous
Se laissant glisser en nous
Flatte nostre poësie,
Qui darde la fantasie
De leurs Prestres agitez

Iusqu'au sein des Deitez,
Yures de leur Ambrusie.
De-là reuolans au Monde
Comblez de secrets diuers,
Vont chantant par l'Vniuers
D'vne voix où Dieu abonde,
Et leur diuine faconde
Sert d'oracles, & sont faits
Les ministres plus parfaits
De la Deité profonde.
Vn Démon les accompaigne
Par-sur tous le mieux instruit,
Qui en songes toute nuit
Sans nul trauail les enseigne,
Et demy-dieu ne desdeigne
De les aller informant,
Afin que l'homme en dormant
Toutes sciences appreigne.
Ils cognoissent la peinture
De ce grand Monde, & cela
Qu'il varie çà & là
En chaqu'vne creature:
Ore par leur escriture
Sont pescheurs, sont laboureurs,
Maçons, soudars, Empereurs,
Vrais peintres de la Nature.
Celuy à qui le Ciel donne
Vn tel present, il peut bien
Dire à tous qu'il a le bien
Qu'à peu d'hommes il ordonne:
Et sa langue qui doux sonne,
Quand elle voudra chanter,

Braue se pourra vanter
Qu'elle est des Dieux la mignonne:
En chaque art iadis maint homme
Admirable s'est trouué,
Et admirable approuué,
Par l'âge qui tout consomme.
Quant aux Poëtes, on nomme
Vn Homere seulement:
Homere, eternellement
Sur les autres se renomme.
Ce nous est experience
Que Dieu n'est pas liberal
A chaqu'vn en general
D'vne si belle science,
Qui commença l'alliance,
Bellay, qui fut entre nous,
Et qui loge par-sur tous
En tes beaux vers sa fiance.



AVANT-VENVE DV Printemps.

ODE XIX.

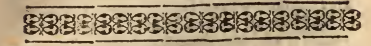


Toreau qui dessus ta crope
Enleuas la belle Europe
Parmy les voyes de l'eau,
Heurte du grand Ciel la borne,
Et desſcrouïlle de ta corne
Les portes de l'an nouueau.
Toy vieillard, dont la main ſerre
Sous ta clef ce que la terre
De ſiecle en ſiecle produit,
Ouure l'huys à la Nature,
Pour orner de ſa peinture
Les champs de fleurs & de fruict.
Vous Nymphes des eaux, qui eſtes
Au frein des glaces ſuiettes,
Leuez voſtre chef dehors,
Et molliſſant voſtre courſe
D'vne trepignante ſource
Frappez librement vos bors:
A fin que la ſaiſon verte
Se monſtre aux amans couuerte
D'vn tapis marqué de fleurs:
Et que la campagne face
Plus ieune & gaye ſa face
Peinte de mille couleurs:

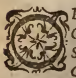
Et deuienne glorieuse
De se voir victorieuse
Sur l'hyuer iniurieux,
Qui fier l'auoit offencée
De mainte gresle eslancée
Et d'orage pluuieux.
Ores en vain il s'efforce:
Car il voit desia sa force
Par le chaud se consumer
Sous le beau iour qui s'allonge,
Et qui ia tardif se plonge
Dans le giron de la mer.
Iupiter d'amour s'enflame,
Et dans le sein de sa femme
Tout germeux se va lançant,
Et meslant sa force en elle,
De sa rosée eternelle
Va son ventre ensemençant:
Si qu'elle estant en gesine
Respand sa charge diuine
Sur la terre, à celle fin
Que la terre mesme enfante,
De peur que ce Tout ne sente
En ses membres quelque fin.
Amour qui Nature esueille,
Amenant pres de l'oreille
Son arc prest à descocher,
L'enfonce de telle sorte,
Que la poitrine est bien forte,
Qui resiste à tel archer.
Du grand air la bande ailée,
De l'eau la troupe escaillée,

Contrainte d'vn chaud desir,
Ny soubs l'eau ny par les nues
N'esteint les flames venues
Aux cœurs inclins au plaisir.
La charrette vagabonde
Qui court sur le doz de l'onde,
Oisiue au port parauant,
Laschant aux voiles les brides
Va par les plaines humides
De l'Occident au Leuant.
Du Printemps la saison belle,
Quand la terre estoit nouuelle,
L'an paisible conduisoit:
Du Soleil qui nous esclaire
La lampe eternelle & claire
Tiede par tout reluisoit.
Mais la main des Dieux ialouse
N'endura que telle chouse
Suiuist son train coustumier,
Ains changeant le premier viure,
Fist vne saison de cuiure
En lieu du bel or premier.
Lors la Vere donna place
Au chaud, au vent, à la glace,
Qui renaissent à leur tour,
Et le sapin des valées
Vit dessur les eaux salées
Renaistre & mourir le iour.
On ouyt sonner les armes,
On ouyt par les alarmes
Rompre harnois & couteaux,
Et les lames acerées

Sur les enclumes ferrées
Se roidir ſous les marteaux.
On inuenta les vſages
D'empoiſonner les breuuages,
Et l'art d'eſpandre le ſang:
Les maux du cofre ſortirent:
Et les hauts rochers ſentirent
La foudre deſſus leur flanc.



ODE XX.



Pere, ô Phœbus Cynthien,
O ſainct Apollon Pythien,
Seigneur de Déle, iſle diuine,
Cyrenean Patarean,
Par qui le trepié Thymbrean
Les choſes futures deuine:
Ou ſoit que Clare, ou que tes ſœurs
Te retiennent de leurs douceurs,
Ou ſoit que tu laues en l'onde
D'Eurote clairement roulant
Le creſpe honneur du poil coulant
Par flocons de ta teſte blonde:
Entens, ô Prince, mon ſoucy,
Et vien pour ſoulager icy
Celle qui ne m'eſt moins cruelle
Que la fiéure, qui va mordant
D'vn accez & froid & ardant,
La douce humeur de ſa moüelle.

Quoy, sur elle n'espandras-tu
Quelque iust remply de vertu?
Veux-tu pas son medecin estre?
Si feras où ie fus deceu
Ayant l'autre iour apperceu
Ton Cygne voler à main dextre.

Tu as seul des Dieux cest honneur
D'estre Poëte & gouuerneur
De toute herbe soit de campaigne,
Soit de monts, soit de prez velus,
Soit de bocages cheuelus,
Soit de celles que la mer baigne.

Par toy Esculape pilla
Les enfers lors qu'il resueilla
Hippolyt de la gresle bande,
Et fraudant le Prince inhumain,
Luy arracha hors de la main
Le tribut qu'à tous il demande.

Par ta puissance le charmeur
Arreste de l'homme qui meurt
L'ame à demy desia rauie:
Par toy le medecin expert
Ayant inuoqué ton nom, pert
Le mal larron de nostre vie.

Fils de Latonne escoute moy,
Vien, & apporte auecque toy
Le Moly & la Panacée,
Et l'herbe que Medée auoit,
Quand reuerdir elle deuoit
D'Eson la ieunesse passée:

Et l'herbe forte qui changea
Glauce si tost qu'il la mangea,

Le faisant immortel d'vn homme:
Qui par la mer entre les Dieux
Ne craint que le temps odieux
Le nombre de ses ans consomme.

Brise les du bout de ton arc,
Puis d'elles pressurant le marc
Fais vn breuuage & le luy baille,
Ou bien les applique à ses bras,
Et lors ô Pean, tu rompras
Le mal qui deux ames trauaille.

Desia son beau coural s'esteint,
Et ia la Rose de son teint
Se fanit pallement flestrie,
Et l'œil meurtrier où m'aguettoit
Amour archerot qui estoit
L'obiect de mon idolatrie.

Tu peux, Prince, en la guarissant,
Me soulager moy perissant
Au feu qui sa fiéure resemble:
Ainsi ratifiant mes vœux,
De mesme cure si tu veux,
Tu en guariras deux ensemble.

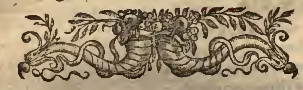
Lors vn temple i'edifi'ray,
Où ton image ie feray
De longues tresses honorée,
A son doz pendray l'arc Turquois,
La Lyre sœur de son carquois,
A son flanc la dague dorée.

ODE XXI.



E seroy-ie pas encore
Plus dur qu'vn Scythe cruel,
Ou le flot continuel
Qui laue le sablon More,
Si ie n'emplumoy la gloire
De toy mon Paschal, afin
Qu'elle voltige sans fin
Dans le temple de Memoire?
La chaine qui entrelace
Ton esprit auec le mien,
Et mon nom semblable au tien
Commande que ie le face.
Ce m'est vne douce peine
Chanter l'homme, en qui les Cieux
Ont renuersé tout le mieux
De leur influence pleine.
Quand sa clarté merueilleuse
Maugré l'obscur se fait voir
Par les rayons du sçauoir
De sa langue mielleuse:
Certes telle gloire douce
Crie qu'elle est seule à toy,
Que i'accorde sous la loy
De ma Lyre & de mon pouce.
Ia ton Languedoc se vante
D'honorer son nourrisson,
Fait immortel par le son

Du Vandomois qui le chante.
Quoy? c'est toy qui m'eternise,
Et si i'ay quelque renom,
Ie ne l'ay, Paschal, sinon
Que par ta vois qui me prise.
Car iamais le temps n'ameine
Comme aux autres, des oublis
Aux escrits qui sont polis
Par ta langue si Romaine.



A SA LYRE.

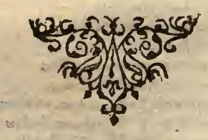
ODE XXII.

LYre dorée où Phœbus seulement
Et les neuf Sœurs ont part egalement,
Le seul confort qui mes tristesses tue,
Que la danse oit, & toute s'esuertue
De t'obeyr & mesurer ses pas
Sous tes fredons accordez par compas,
Lors qu'en sonnant tu marques la cadance
De l'auant-ieu, le guide de la danse.
Le traict flambant de Iupiter s'esteint
Sous ta chanson si ta chanson l'atteint:
Et au caquet de tes cordes bien iointes
Son Aigle dort sur sa foudre à trois pointes
Abaissant l'aile: adonc tu vas charmant
Ses yeux aigus, & luy en les fermant
Son doz herisse & ses plumes repousse

Flatté du son de ta corde si douce.
Celuy ne vit le cher-mignon des Dieux,
A qui desplaist ton chant melodieux,
Heureuse Lyre honneur de mon enfance:
Ie te sonnay deuant tous en la France
De peu à peu: car quand premierement
Ie te trouuay tu sonnois durement,
Tu n'auois fust ny cordes qui valussent,
Ne qui respondre aux loix de mon doigt peussent.
Moisi du temps ton bois ne sonnoit point,
Lors i'eu pitié de te voir mal-en-point,
Toy qui iadis des grands Rois les viandes
Faisois trouuer plus douces & friandes.
Pour te monter de cordes & d'vn fust,
Voire d'vn son qui naturel te fust,
Ie pillay Thebe, & saccageay la Pouille,
T'enrichissant de leur belle despouille.
Lors par la France auec toy ie chantay,
Et ieune d'ans sus le Loir inuentay
De marier aux cordes les victoires,
Et des grans Rois les honneurs & les gloires.
Iamais celuy que les belles chansons
Paissent rauy de l'accord de tes sons,
Ne se doit voir en estime pour estre
Ou à l'escrime ou à la luitte adestre:
Ny marinier fortuneux ne sera,
Ny grand guerrier iamais n'abaissera
Par le harnois l'ambition des Princes,
Portãt veinqueur la foudre en leurs prouinces.
Mais ma Gastine, & le haut crin des bois
Qui vont bornant mon fleuue Vandomois,
Le Dieu bouquin qui la Neufaune entourne,

Et le ſaint chœur qui en Braye ſeiourne,
Le feront tel, que par tout l'Vniuers
Se cognoiſtra renommé par ſes vers,
Tant il aura de graces en ſon pouce,
Et de fredons fils de ſa Lyre douce.
Deſia mon Luth ton loyer tu reçois,
Et ia deſia la race des François
Me veut nombrer entre ceux qu'elle louë,
Et pour ſon chantre heureuſement m'auouë.
O Calliope, ô Cleion, ô les Sœurs,
Qui de ma Muſe animez les douceurs,
Ie vous ſaluë, & reſaluë encore,
Par qui mon Prince & mon pays i'honore.
Par toy ie plais, & par toy ie ſuis leu:
C'eſt toy qui fais que Ronſard ſoit eſleu
Harpeur François, & quand on le rencontre,
Qu'auec le doigt par la ruë on le monſtre.
Si ie plais donc, ſi ie ſçay contenter,
Si mon renom la France veut chanter,
Si de mon front les eſtoilles ie paſſe,
Certes mon Luth cela vient de ta grace.

Fin du premier liure.





LE SECOND LIVRE DES ODES.

AV ROY HENRY II.

ODE I.

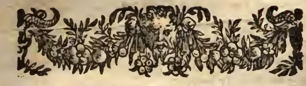


E te veux bastir vne Ode,
La maçonnant à la mode
De tes Palais honorez,
Qui pour parade ont l'entrée
Et de porfyre accoustrée,
Et de hauts piliers dorez:
Afin que le front de l'œuure
Du premier regard descœuure
Tous les thresors du dedans.
Ie veux peindre en telle sorte
Tes vertus dessur la porte,
Merueille des regardans.
Sur deux termes de Memoire
Ie veux grauer la victoire
Dont l'Anglois fut combatu,
Et veux encore y portrere
Les batailles de ton Pere
Soustenu de ta vertu,
Lors que ton ieune courage
S'opposa contre la rage

De l'Empereur despité,
Se vantant d'auoir la foudre
Dont il briseroit en poudre
Paris ta grande cité.
„ Le conseil & la vaillance
„ Par vne égale balance
„ Tousiours veillent à l'entour
„ Des affaires qui sont pleines
„ D'vn labyrinthe de peines,
„ S'entre-suiuans à leur tour.
Ce que la faueur celeste
Par toy nous rend manifeste,
Comme n'ayant desdaigné
Dez ta premiere ieunesse
De conseil & de proüesse
Tousiours estre accompagné.
Aussi Prince, ta main forte
A fait voir en mainte sorte
L'impuissance d'euiter
Les efforts de ton armée,
Quand ta colere enflammée
Iustement veut s'irriter.
Des Sœurs la plus ancienne
Sur la roche Thespienne,
Dont ie suis le citoyen,
Me garde vne voix hardie,
Afin que braue ie die
L'autheur de ton sang Troyen.
De celle aux peuples estrang.
Ie sonneray tes loüanges,
Lors que ton bras belliqueur
Aura foudroyé le Monde,

Et que Tethys de ſon onde
Te confeſſera veinqueur.
Les Muſes ont à leur corde
Deux tons diuers : l'vn s'accorde
Aux trompettes des grands Rois,
L'autre plus bas ne s'allie
Qu'au Luth mignard de Thalie
Touché doucement des dois.
De ce bas ton ie te chante
Maintenant, & ſi me vante
De ne ſonner iamais Roy
Qui en bonté te reſemble,
Ne Prince qui ſoit enſemble
Si preux & ſçauant que toy.
Sus donq' FRANCE *ouure la bouche*
Au ſon du Luth que ie touche,
Dy que le Ciel t'a donné
Vn Roy diſpos à combatre,
Et prompt par les loix d'abatre
Le peché deſordonné.
Et toy Vandomoiſe Lyre,
Mieux que deuant faut eſlire
Vn vers pour te marier,
Afin que tu faces croire
Que veritable eſt la gloire
Qu'on t'a voulu dedier.
Tu reſiouis noſtre Prince,
Tu contentes ſa prouince,
Et mille furent eſpris
De contrefaire ta grace,
Et ſuiuans ta meſme trace
Ont voulu gaigner le prix.

Mais ô Phœbus authorise
Mon chant & le fauorise,
Qui ose entonner le loz
De ce grand Roy qui t'honore,
Et ses beaux blasons decore
De l'arc qui charge ton doz.
Et fay tant que sa hautesse
Daigne voir ma petitesse
Qui vient des riues du Loir
Criant sa force & iustice,
Afin que l'âge qui glisse,
Ne les mette à nonchaloir:
Et qui doit chanter la gloire
De sa future victoire
» S'elle auient: car en tout lieu
» De la chose non tissuë
» L'heureuse fin & l'issuë
» Se cache en la main de Dieu.



A CALLIOPE.

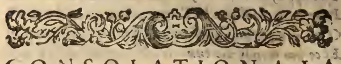
ODE II.

Descen du Ciel Calliope, & repousse
Tous les ennuis de moy ton nourrisson,
Soit par ton luth ou soit par ta voix douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.
Par toy ie respire,
Par toy ie desire

Plus que ie ne puis:
C'est toy, ma Princesse,
Qui me fais sans cesse
Fol comme ie suis.
Dedans le ventre auant que né ie fusse,
Pour t'honorer tu m'auois ordonné:
Le Ciel voulut que ceste gloire i'eusse
D'estre ton chantre auan que d'estre né.
La bouche m'agrée,
Que ta voix sucrée
De son miel a peu,
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pegase
Gloutement a beu.
Heureux celuy que ta folie affole,
Heureux qui peut par tes traces errer:
Celuy-là doit d'vne docte parole
Hors du tombeau tout vif se déterrer.
Pour t'auoir seruie,
Tu as de ma vie
Honoré le train:
Suiuant ton escole,
Ta douce parole
M'eschauffa le sein.
Dieu est en nous, & par nous fait miracles:
D'accords meslez s'égaye l'Vniuers:
Iadis en vers se rendoient les oracles,
Et des hauts Dieux les Hynnes sont en vers.
Si dés mon enfance
Le premier de France
I'ay Pindarizé,
De telle entreprise

Heureusement prise
Ie me voy prisé.
» *Chacun n'a pas les Muses en partage,*
Et leur fureur tout estomac ne poind:
A qui le Ciel a fait tel auantage,
Veinqueur des ans son nom ne mourra point.
Durable est sa gloire,
Tousiours la memoire
Sans mourir le suit:
Comme vent grand erre
Par Mer & par Terre
S'escarte son bruit.
C'est toy qui fais que i'aime les fontaines
Tout esloigné du vulgaire ignorant,
Tirant mes pas par les roches hautaines
Apres les tiens que ie vais adorant.
Tu es ma liesse,
Tu es ma Déesse,
Tu es mes souhais:
Si rien ie compose,
Si rien ie dispose,
En moy tu le fais.
Dedans quel Antre, en quel desert sauuage
Me guides-tu, & quel ruisseau sacré
Fils d'vn rocher, me sera doux breuuage
Pour mieux chanter ta louange à mon gré?
Cà page, ma Lyre,
Ie veux faire bruire
Ses languettes d'or:
La diuine grace
Des beaux vers d'Horace
Me plaist bien en cor.

Mais tout soudain d'vn haut stile plus rare
Ie veux sonner le sang Hectorean,
Changeant le son du Dircean Pindare
Au plus haut bruit du chantre Smyrnean.



CONSOLATION A LA Royne de Nauarre, sur la mort de Charles de Valois Duc d'Orleans, son neueu.

ODE III.

Vien à moy mon Luth que i'accorde
Vne Ode pour la fredonner,
Dessus la mieux parlante corde
Que Phœbus t'ait voulu donner,
Pour de la pouuoir sonner
Si doucement qu'elle contante,
Et puisse le soin destourner
Qui mord vne Royale tante.
Donques, ô Chimere inconstante,
Tu as dessous les ombres mis
Le Prince qui fut nostre attante,
Et l'effroy de nos ennemis:
En vain donc il auoit promis
De donter la rondeur du Monde,
Et de voir sous Charles soumis

Ce que Tethys serre en son onde.
Vne pluye en larmes feconde
Vous Muses, puisez de vos yeux,
Lamentez la coulunne ronde
Où s'appuyoit tout vostre mieux:
Pour ta vertu dessus les Cieux
O fils d'vn grand Roy tu reposes,
Et ce bas monde vicieux
Du Ciel tu regis & composes,
Et nouuelles loix luy imposes
Nouueau citoyen de là-haut
Entre les immortelles choses,
Et pres du Bien qui point ne faut.
Des royaumes plus ne te chaut
Dont tu as fait icy la preuue:
Car rien de ce monde ne vaut
Vn trait du Nectar qui t'abreuue.
Tu as laissé la terre veuue
Du vray hõneur au Ciel mõtant,
Où ta facile oreille appreuue
Nos vœux qu'elle va escoutant.
Appaise ton cœur lamentant,
Essuye ton œil ma Princesse:
Pour-neant tu vas regrettant
Dequoy si tost ton neueu cesse,
Et a pris son heureuse addresse
Vers vne autre habitation,
Changeant l'Auril de sa ieunesse
Au bien de l'incorruption.
Aux Dieux pleine de passion
Tu redemandes par priere
Son corps dont la condition

Ne doit deux fois voir la lumiere.
Quand ton oraison coustumiere
Sonneroit aussi doucement
Que la harpe tirant premiere
Les bois en esbahissement:
Encore l'ame nullement
N'animeroit sa froide image,
Puis que la Parque durement
Luy a fait rendre son hommage.
De Pluton l'auare heritage
Ton neueu n'ira iamais voir,
Que le Ciel pour ton auantage
Trop soudain a voulu r'auoir:
Et ialoux, t'a fait receuoir
(Pour s'enrichir de son enfance)
Vn dueil, que le temps n'a pouuoir
D'aracher de ta souuenance.



CONTRE LES AVARICIEUX, & ceux qui pres de la mort bastissent.

ODE IIII.



QVand tu tiendrois des Arabes heureux,
Et des Indois les tresors plantureux,
Voire & des Rois d'Assyrie la pompe,
Tu n'es point riche & tō argēt te trōpe.
Ie parle à toy qui erres
Apres l'or par les terres,
Puis d'elles t'ennuyant,
La voile au mast tu guindes,
Et voles iusqu'aux Indes
La pauureté fuyant:
Mais pour courir, le soin ne laisse pas
D'accompagner tes miserables pas,
Bien que par toy mainte grand nef chargée
De lingots d'or fende la mer Egée.
Le gain qui te tourmente,
Suit le bien qui s'augmente,
Guidant de-çà de-là
Par les vagues ta vie,
Qui moins est assouuie,
Quand plus de biens ell' a.
Les larges ports de Venise & d'Anuers
De tous costez de tes biens sont couuerts,

Cherchez

Cherchez par eau, par vent & par tempeste,
D'où le Soleil hausse & baisse la teste.
Ces Perles achetées
Si cheres soient iettées,
Et ces Rubis balais,
Qu'on remette en sa mine
Ceste Esmeraude fine,
La pompe des Palais.
» De peu de rente on vit honnestement:
» Le vray thresor est le contentement,
» Non les grands biens, lourde & fascheuse somme,
» Biens non pas biens mais le malheur de l'homme.
Ta fiéure est incurable
Auare miserable:
Car l'ardeur d'acquerir,
Qui sans repos t'enflame,
Engarde que ton ame
Ne se puisse guarir.
A iuste droit tu-es ainsi traité:
Ah, pour vouloir banir la pauureté,
Tu te banis de ta maison, & changes
Ton doux païs aux regions estranges.
Mais le soin & l'enuie,
Vrais bourreaux de ta vie,
Ne t'abandonnent point:
Iour & nuict ils te nuisent,
Et sur ton cœur aiguisent
L'aiguillon qui te poind.
Et toy vieillard du sepulchre oublieux,
Qui iusqu'au Ciel esleues en maints lieux
Marbre sur marbre, & ja presque mort tasches
Fendre les rocs que tu bailles par tasches:

La terre n'est pas pleine
Seulement de ta peine,
Mais les poissons aussi
Sentent sous tes ouurages
Bastis à leurs riuages
Leur manoir restrecy.
Bien que par toy vn millier de maçons
Maints gros rochers animent de façons,
Si mourras-tu : ta plus seure demeure
Est la maison où Cerbere demeure.
Donques auare cesse,
Cesse donques & laisse
Le desir d'amasser:
Le batelier qui garde
Le port d'Enfer, n'a gardé
Pour l'or te repasser.
Là Rhadamant le iuge audacieux
Fait tourmenter les auaricieux,
Et l'indigent que le trespas deliure,
Aise à son tour là bas il laisse viure.
Si donq' la riche pierre,
Tant soit d'estrange terre,
Et l'or tant recherché,
Foibles n'ont la puissance
D'oster la doleance
De leur maistre fasché:
Pourquoy l'Egypte iray-ie saccager,
Pourquoy iray-ie aux Indes voyager,
Changeant mon aise aux richesses lointaines
De l'Orient qui sés à tant de peines?

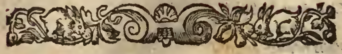


A SA MAISTRESSE.

ODE V.

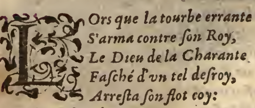
» *LA Lune est coustumiere*
» *De naistre tous les mois:*
» *Mais quand nostre lumiere*
» *Est esteinte vne fois,*
» *Sans nos yeux resueiller*
» *Faut long temps sommeiller.*
Tandis que viuons ores,
Vn baiser donnez-moy,
Donnez-m'en mille encores,
Amour n'a point de loy:
A sa Diuinité
Conuient l'infinité.
En vous baisant Maistresse,
Vous m'auez entamé
La langue chanteresse
De vostre nom aimé.
Quoy? est-ce là le prix
Du trauail qu'elle a pris?
Elle par qui vous estes
Déesse entre les Dieux,
Qui vos beautez parfaites
Celebroit iusqu'aux Cieux,
Ne faisant l'air sinon
Bruire de vostre nom?
De vostre belle face

Le beau logis d'Amour,
Où Venus & la Grace
Ont choisi leur seiour,
Et de vostre œil qui fait
Le Soleil moins parfait:
De vostre sein d'yuoire
Par deux ondes secous
Elle chantoit la gloire,
Ne chantant rien que vous:
Maintenant enseignant,
De vous se va plaignant.
Las! de petite chose
Ie me plains sans raison:
Non de la playe enclose
Au cœur sans guerison,
Que l'Archer ocieux
M'y tira de vos yeux.



PROPHETIE DV DIEV de la Charante.

ODE VI.



Ors que la tourbe errante
S'arma contre son Roy,
Le Dieu de la Charante
Fasché d'vn tel desroy,
Arresta son flot coy:
Puis d'vne bouche ouuerte

A ce peuple ſans loy
Prophetiſa ſa perte.
Ia deſia ta deſſerte
Te ſuit peuple mutin,
Qui ma riue deſerte
Saccages pour butin:
Mais le cruel Deſtin
Que ton orgueil n'arreſte,
Viendra quelque matin
Te foudroyer la teſte.
Oy de Mars la tempeſte
D'eſcailles reueſtu,
Et Henry qui appreſte
Contre toy ſa vertu.
Dy-moy qu'eſperes-tu
De ta vaine aſſeurance:
Qui dois eſtre abbatu
Par le ſoldat de France?
L'impudente eſperance
De ton ſot appareil
Perira par l'outrance
D'vn grand Roy ſans pareil:
Ton ſang ſera vermeil
Mon flot ores eſclaue,
Et tout le verd eſmail
De ces prez que ie laue.
Voici le ſeigneur braue
De Guyſe qui te ſuit,
Et ia ſon los engraue,
Sus ton dos qui s'enfuit,
Prince ſur tous inſtruit
Aux dangereux vacarmes,

Ou soit lors qu'il destruit
Les troupes de gendarmes:
Ou quand par les allarmes
De sa pique l'effort
Fait bien quitter les armes
Au pieton le plus fort.
Ne vois-tu le renfort
Que Bouninet ameine,
Prompt à haster ta mo r
D'vne playe soudaine?
Comme la nuë pleine
D'orage iniurieux
Perd du bouuier la peine
Qui prie en vain les Dieux,
Le soldat furieux
Qui ia desia t'enserre,
Ton chef si glorieux
Perdra d'vn grand tonnerre.
Le Comte de Sanserre
Et le Seigneur d'Iliers
Te porteront par terre
Indontez Cheualiers:
Parmi tant de milliers
Tu dois Iarnac cognoistre,
Que les Dieux familiers
Sous bon Astre ont fait naistre.
Comme l'ayant fait estre
De son haineux veinqueur,
Et de soy-mesme maistre
Commandant à son cœur:
Toy peuple sans vigueur
Les craindras en la sorte

Qu'vn Loup craint la rigueur
Du Lion qui l'emporte.
A la fin la main forte
Du grand Montmorenci
Rendra ta gloire morte,
Et ta malice außi:
Le Ciel le veut ainsi,
Qui ma bouche a contrainte
Prophetiser ceci
Pour t'auancer la crainte.

ODE VII.

MA Dame ne donne pas
Des baisers, mais des appas
Qui seuls nourrissent mon ame,
Les biens dont les Dieux sont sous,
Du Nectar du sucre dous,
De la cannelle & du bâme,
Du thim, du lis, de la rose
Entre les léures esclose
Fleurante en toutes saisons:
Et du miel tel qu'en Hymette
La desrobe-fleur auette
Remplit ses douces maisons.
O Dieux, que i'ay de plaisir
Quand ie sens mon col saisir
De ses bras en mainte sorte!
Sur moy se laissant courber,

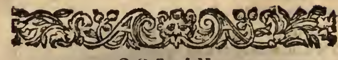
D'yeux clos ie la voy tomber
Sur mon sein à demi-morte!
Puis mettant la bouche sienne
Tout à plat dessus la mienne,
Me mord & ie la remors:
Ie luy darde, elle me darde
Sa languette fretillarde,
Puis en ses bras ie m'endors.
D'vn baiser mignard & long
Me ressuce l'ame adonc,
Puis en souflant la repousse,
La ressuce encore vn coup,
La ressoufle tout à coup
Auec son haleine douce.
Tout ainsi les colombelles
Tremoussant vn peu les ailes
Hauement se vont baisant,
Apres que l'oiseuse glace
A quitté la froide place
Au Printemps doux & plaisant.
Helas! mais tempere vn peu
Les biens dont ie suis repeu,
Tempere vn peu ma liesse:
Tu me ferois immortel.
Hé, ie ne veux estre tel,
Si tu n'es aussi Déesse.

ODE VIII.



A petite Nymphe Macée,
Plus blanche qu'yuoire taillé,
Plus blanche que neige amaßée,
Plus blanche que le laict caillé,
Ton beau teint reſſemble les lix
Auecque les roſes cueillis.
Deſcœuure moy ton beau chef-d'œuure
Tes Cheueux où le Ciel donneur
Des graces richement deſcœuure
Tous ſes biens pour leur faire honneur:
Deſcœuure ton beau front außi,
Heureux obiect de mon ſouci.
Comme vne Diane tu marches:
Ton front eſt beau, tes yeux ſont beaux,
Qui flambent ſous deux noires arches,
Comme deux celeſtes flambeaux,
D'où le brandon fut allumé,
Qui tout le cœur m'a conſumé.
Ce fut ton œil douce mignonne,
Qui d'vn fol regard eſcarté
Les miens encores empriſonne
Peu ſoucieux de liberté,
Tous deux au retour du Printemps,
Et ſur l'Auril de nos beaux ans.
Te voyant ieune, ſimple, & belle,
Tu me ſuces l'ame & le ſang:
Monſtre moy ta roſe nouuelle,

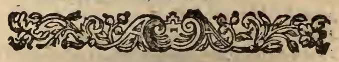
Ie dy ton ſein d'yuoire blanc,
Et tes deux rondelets tetons
Qui s'enflent comme deux boutons.
Las! puis que ta beauté premiere
Ne me daigne faire merci,
Et me priuant de ta lumiere
Prend ſon plaiſir de mon ſouci,
Au moins regarde ſur mon front
Les maux que tes beaux yeux me font.



ODE IX.

O Fontaine Bellerie,
Belle fontaine cherie
De nos Nymphes, quand ton eau
Les cache au creux de ta ſource
Fuyantes le Satyreau,
Qui les pourchaſſe à la courſe
Iuſqu'au bord de ton ruiſſeau.
Tu es la Nymphe eternelle
De ma terre paternelle:
Pource en ce pré verdelet
Voy ton Poëte qui t'orne
D'vn petit chéureau de lait,
A qui l'vne & l'autre corne
Sortent du front nouuelet.
L'Eſté ie dors ou repoſe
Sus ton herbe, ou ie compoſe,
Caché ſous tes ſaules vers,

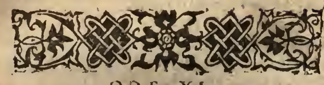
Ie ne ſçay quoy qui ta gloire
Enuoira par l'Vniuers,
Commandant à la Memoire
Que tu viues par mes vers.
L'ardeur de la Canicule
Ton verd riuage ne brule,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre eſt eſpaiſſe & druë
Aux paſteurs venans des parcs,
Aux bœufs las de la charruë,
Et au beſtial eſpars.
Iô, tu ſeras ſans ceſſe
Des fonteines la princeſſe,
Moy celebrant le conduit
Du rocher percé qui darde
Auec vn enroué bruit
L'eau de ta ſource iazarde
Qui trepillante ſe ſuit.



ODE X.

FAy refraiſchir mon vin de ſorte
Qu'il paſſe en froideur vn glaçon:
Fay venir Ianne qu'elle apporte
Son Luth pour dire vne chanſon:
Nous ballerons tous trois au ſon:
Et dy à Barbe qu'elle vienne
Les cheueux tors à la façon
D'vne follaſtre Italienne.

Ne vois-tu que le iour se passe?
Ie ne vy point au lendemain:
Page renerse dans ma tasse,
Que ce grand verre soit tout plein.
Maudit soit qui languist en vain:
Ces vieux Medecins ie n'appreuue:
Mon cerueau n'est iamais bien sain,
Si beaucoup de vin ne l'abreuue.



ODE XI.

SI l'oiseau qu'on voit amener
En criant le temps qui ennuye,
Peut, mon Daurat, acertener
Du prognostique de la pluye,
Demain le Troyen de sa buye
Espandra l'eau, & si le iour
Sera long temps sans qu'il s'essuye,
Voilé d'vn tenebreux seiour.
Donq pour attendre que le tour
De ceste tempeste ennuyeuse
Se change par le beau retour
D'vne autre saison plus ioyeuse,
Euite la tourbe enuieuse,
Et seul en ta chambre à recoy
Escri de main laborieuse
Des vers qui soient dignes de toy.
Espris d'vne ardeur comme moy
De te vouloir rendre admirable,

Pour n'estre suiet à la loy
Du grand Faucheur inexorable,
Pesle-mesle dessus la table
Tibulle, Ouide soient ouuers
Aupres de ton Luth delectable,
Fidele compagnon des vers.
Dessus par maints accords diuers
Chasse de toy le souci graue,
Et le soin que ce Dieu peruers
Dans les cœurs amoureux engraue.
Apres l'estude il faut qu'on laue
Le cerueau se reiouissant
D'vn vin de reserue, en la caue
Par trois ans au fust languissant.
Pourquoy te vas-tu meurdrissant,
Pourquoy tourmentes-tu ta vie?
Tandis que tu es fleurissant,
Pourquoy ne la rends-tu-suiuie
D'esbat & d'amoureuse enuie?
Pauure abusé, ne sçais-tu pas
Qu'il ne faut qu'vne maladie
Pour te faire ombre de là bas,
D'où iamais ne reuient le pas?
» *Quelque chose qu'ici lon die,*
» *Ce n'est qu'horreur que le trespas.*

ODE XII.



H Dieu! que malheureux nous sommes:
Ah Dieu! que de maux en vn temps
Offensent la race des hommes
Semblable aux fueilles du Printemps,
Qui vertes dessus l'arbre croissent,
Puis elles l'Automne suiuant,
Seiches à terre n'apparoissent
Qu'vn iouët remoqué du vent.
Vrayment l'esperance est meschante,
D'vn faux masque elle nous deçoit,
Et tousiours pipant elle enchante
Le pauure sot qui la reçoit:
Mais le sage qui ne se fie,
Qu'en la plus seure verité,
Sçait que le tout de nostre vie
N'est rien que pure vanité.
Tandis que la crespe iouuence
La fleur des beaux ans nous produit,
Iamais le ieune enfant ne pense
A la vieillesse qui le suit:
Ne iamais l'homme heureux n'espere
De se voir tomber en meschef,
Sinon alors que la misere
Desia luy pend dessus le chef.
Homme debile & miserable,
Pauure abusé ne sçais-tu pas
Que la ieunesse est peu durable,

Et que la mort guide nos pas,
Et que noſtre fangeuſe maſſe
Si toſt s'eſuanouyt en rien,
Qu'à grād' peine auōs-nous l'eſpace
De gouſter la douceur du bien?
Le Deſtin & la Parque noire
En tous âges ſillent nos yeux:
Ieunes & vieux ils meinent boire
Les flots du lac obliuieux:
Meſmes les Rois, foudres de guerre,
Deſpouillez de veines & d'os,
Ainſi que vachers ſous la terre
Viendront au throne de Minos.
C'eſt pitié que de noſtre vie:
Par les eaux l'auare marchant
Se voit ſa chere ame rauie,
Le ſoudart par le fer trenchant:
Celuy par vn procés ſe mine,
Et ſe baniſt du doux ſommeil
Et l'autre accueilly de famine
Perd la lumiere du Soleil.
Bref, on ne voit choſe qui viue
Sans eſtre ſerue de douleur:
Mais ſur tout la race chetiue
Des hommes foiſonne en malheur.
Du malheur nous ſommes la proye:
Auſsi Phœbus ne vouloit pas
Pour eux à bon droit deuant Troye
Se mettre au danger des combas.
Ah ! que maudite ſoit l'aſneſſe,
Laquelle pour trouuer de l'eau,
Au ſerpent donna la ieuneſſe,

Qui tous les ans change de peau:
Ieunesse que le populaire
De Iupiter auoit receu
Pour loyer de n'auoir sceu taire
Le secret larrecin du feu.
Dés ce iour deuint enlaidie
Par luy la santé des humains
De vieillesse & de maladie,
Des hommes hostes inhumains:
Et dés ce iour il fist entendre
Le bruit de son foudre nouueau,
Et depuis n'a cessé d'espandre
Les dons de son mauuais tonneau.

ODE XIII.



Es-Autels, qui redore
Le langage François,
Oy ce vers qui honore
Mon terroir Vandomois.
O terre fortunée
Des Muses le seiour,
Que le cours de l'année
Seréne d'vn beau iour.
En toy le Ciel non chiche
Prodiguant son bon-heur,
A de la Corne riche
Renuersé tout l'honneur.
Deux longs tertres te ceignent,

Qui de leur flanc hardi
Les Aquilons contraignent,
Et les vents du Midi.
Sur l'vn Gastine sainte
Mere des demi-Dieux,
Sa teste de verd peinte
Enuoye iusqu'aux Cieux:
Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'enuie
Au vignoble Angeuin.
Le Loir tard à la fuite
En soy s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant:
Et rend en prez fertile
Le pays trauersé,
Par l'honneur qui distile
De son limon versé.
Bien qu'on n'y vienne querre
Par flots iniurieux
De quelque estrange terre
L'or tant laborieux:
Et la gemme peschée
En l'Orient si cher,
Chez toy ne soit cherchée
Par l'auare nocher:
L'Inde pourtant ne pense
Te veincre: car les Dieux
D'vne autre recompense
Te fortunent bien mieux.
La Iustice grand' erre

S'enfuyant d'ici bas,
Imprima sur la terre
Le dernier de ses pas:
Et s'encore à ceste heure
De l'antique saison
Quelque vertu demeure,
Tu es bien sa maison.
Bref, quelque part que i'erre,
Tant le Ciel m'y soit dous,
Ce petit coin de terre
Me rira par-sus tous.
Là ie veux que la Parque
Tranche mon fatal fil,
Et m'envoye en la barque
De perdurable exil:
Là te faudra respandre
Maintes larmes parmi
Les ombres & la cendre
De Ronsard ton ami.

ODE XIIII.

L'Inimitié que ie te porte,
Passe celle tant elle est forte
Des Chameaux & des Ours.
Vieille sorciere des hontée,
Que les bourreaux ont fouëttée
Le long des carrefours.
Tirant apres toy vne presse
D'hommes & de femmes espesse,

Tu monstrois nud le flanc,
Et monstrois nud parmi la nuë
L'estomac & l'espaule nuë
Rougissante de sang.
Mais la peine fut bien petite,
Si lon balance ton merite:
Le Ciel ne deuoit pas
Pardonner à ta lasche teste,
Ains il deuoit de sa tempeste
L'acrauanter là bas.
La Terre mere encor' pleurante
Des Geans la mort violante
Bruslez du feu des Cieux,
(Te laschant de son ventre à peine)
T'engendra vieille, pour la haine
Qu'elle portoit aux Dieux.
Tu sçais que vaut mixtionnée
La drogue qui nous est donnée
Des païs chaleureux,
Et en quel mois, en quelles heures
Les fleurs des femmes sont meilleures
Au breuuage amoureux.
Nulle herbe soit elle aux montagnes,
Ou soit venimeuse aux campagnes,
Tes yeux sorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'vne serpe d'airain courbée,
Béant contre la nuit.
Le soir quand la Lune fouëtte
Ses cheuaux par la nuict muette,
Pleine de rage alors
Voilant ton execrable teste

De la peau d'vne estrange beste
Tu t'eslances dehors.
Au seul souspir de ton haleine
Les chiens effroyez par la pleine
Aguisent leurs abois:
Les fleuues contremont reculent,
Les loups suiuant ta trace hurlent
Ton ombre par les bois.
Hostesse des lieux solitaires,
Et par l'horreur des cimetaires
Où tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures,
Les corps des morts tu d'es-emmures
De leurs tombeaux reclus.
Vestant de l'vn l'image vaine
Tu fais trembler & cœur & veine
(Rebarbotant vn sort)
A la veufue qui se tourmente,
Ou à la mere qui lamente
Son seul heritier mort.
Tu fais que la Lune enchantée
Marche par l'air toute argentée,
Luy dardant d'icy bas
Telle couleur aux iouës palles,
Que le son de mille cymbales
Ne diuertiroit pas.
Tu es la frayeur du village:
Chacun craignant ton sorcelage
Te ferme sa maison,
Tremblant de peur que tu ne taches,
Ses bœufs, ses moutons, & ses vaches,
Du Tact de ta poison.

I'ay veu souuent ton œil senestre,
Trois fois regardant de loin paistre,
La guide du troupeau,
L'ensorceler de telle sorte,
Que tost apres ie la vy morte
Et les vers sur la peau.

Comme toy Medée execrable
Fut bien quelquefois profitable:
Ses venins ont seruy,
Reuerdissant d'Eson l'escorce:
Au contraire tu m'as par force
Mon beau Printemps rauy.

Dieux! si là haut pitié demeure,
Pour recompense qu'elle meure,
Et ses oz diffamez
Priuez d'honneur de sepulture,
Soient des corbeaux goulus pasture,
Et des chiens affamez.



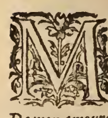
A LA FOREST de Gastine.

ODE XV.



Ouché sous tes ombrages vers,
Gastine ie te chante,
Autant que les Grecs par leurs vers
La forest d'Erymanthe.
Car malin celer ie ne puis
A la race future
De combien obligé ie suis
A ta belle verdure:
Toy qui sous l'abry de tes bo is
Rauy d'esprit m'amuses,
Toy qui fais qu'à toutes les fois
Me respondent les Muses:
Toy par qui de l'importun sein
Tout franc ie me deliure,
Lors qu'en toy ie me pers bien loin,
Parlant auec vn liure.
Tes bocages soient tousiours pleins
D'amoureuses brigades,
De Satyres & de Syluains,
La crainte des Naiades.
En toy habite desormais
Des Muses le college,
Et ton bois ne sente iamais
La flame sacrilege.

ODE XVI.



A petite colombelle,
Ma mignonne toute belle,
Mon petit œil baisez moy:
D'vne bouche toute pleine
De musq, chassez-moy la peine
De mon amoureux esmoy.
Quand ie vous diray Mignonne,
Approchez vous qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Donnez-m'en seulement trois.
Tels que Diane guerriere
Les donne à Phœbus son frere,
Et l'Aurore à son vieillard:
Puis reculez vostre bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuyez d'vn pied fretillard.
Comme vn toreau par la prée
Court apres son amourée,
Ainsi tout chauld de courrous
Ie courray fol apres vous:
Et prise d'vne main forte
Vous tiendray de telle sorte
Qu'vn Aigle vn Cygne tremblant:
Lors faisant de la modeste,
De me redonner la reste
Des baisers ferez semblant.
Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante

(Tenant vn peu l'œil baissé)
Pardon de m'auoir laissé.
Car en lieu de six adonques
I'en demanderay plus qu'onques
Tout le Ciel d'estoiles n'eut,
Plus que d'arene poussée
Aux bords quand l'eau courroussée
Contre les riues s'esmeut.

ODE XVII.


Our boire dessus l'herbe tendre
Ie veux sous vn Laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour d'vn petit brin
Ou de lin ou de cheneuiere
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.
» L'incertaine vie de l'homme
» De iour en iour se roule comme
» Aux riues se roulent les flots,
» Puis apres nostre heure derniere
» Rien de nous ne reste en la biere
» Qu'vne vieille carcasse d'os.
Ie ne veux selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs:
Mais tandis que ie suis en vie,
I'ay de me parfumer enuie,
Et de me couronner de fleurs.
De moy-mesme ie me veux faire
L'heritier pour me satisfaire:

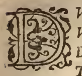
Ie ne veux viure pour autruy.
Fol le Pelican qui se blesse
Pour les siens, & fol qui se laisse
Pour les siens trauailler d'ennuy.

ODE XVIII.

I'Ay l'esprit tout ennuyé
D'auoir trop estudié
Les Phenomenes d'Arate:
Il est temps que ie m'esbate,
Et que i'aille aux champs iouër.
Bons Dieux! qui voudroit louër
Ceux qui collez sur vn liure
N'ont iamais soucy de viure?
Que nous sert l'estudier,
Sinon de nous ennuyer?
Et soin dessus soin accrestre
A nous, qui serons peut estre
Ou ce matin, ou ce soir
Victime de l'Orque noir?
De l'Orque qui ne pardonne,
Tant il est fier à personne.
Corydon marche dauant;
Sçache où le bon vin se vend:
Fay refreschir ma bouteille,
Cerche vne fueilleuse treille
Et des fleurs pour me coucher:
Ne m'achete point de chair,
Car tant soit elle friande,
L'Esté ie hay la viande,

Achete des abricôs,
Des pompons, des artichôs,
Des fraises, & de la crême:
C'est en Esté ce que i'aime,
Quand sur le bord d'vn ruisseau
Ie la mange au bruit de l'eau,
Estendu sur le riuage,
Ou dans vn Antre sauuage.
Ores que ie suis dispos
Ie veux rire sans repos,
De peur que la maladie
Vn de ces iours ne me die,
Ie t'ay maintenant veincu:
Meurs galland, c'est trop vescu.

ODE XIX.


V malheur de receuoir
Vn estranger sans auoir
De luy quelque cognoissance,
Tu as fait experiance
Menelas, ayant receu
Pâris dont tu fus deceu:
Et moy te la viens de faire
Qui ore ay voulu retraire
Sottement vn estranger
Dans ma chambre & le loger.
Il estoit minuict & l'Ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du Bouuier,
Quand le somme vint lier

D'vne chaine sommeilliere
Mes yeux clos sous la paupiere.
Ia ie dormois en mon lit
Lors que i'entr'ouy le bruit
D'vn qui frappoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en-alla:
Ie demanday, Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte?
Ie suis enfant, n'aye crainte,
Ce me dit-il, & adonc
Ie luy desserre le gond
De ma porte verrouillée.
I'ay la chemise mouillée
Qui me trempe iusqu'aux oz
Ce disoit, dessus le doz
Toute nuict i'ay eu la pluie:
Et pource ie te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher vn peu.
Lors ie prins sa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre & le fis seoir
Au feu qui restoit du soir:
Puis allumant des chandelles,
Ie vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main vn arc Turquois,
Et sous l'aisselle vn carquois,
Adonc en mon cœur ie pense
Qu'il auoit quelque puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.

Qui tous les ans change de peau:
Ieunesse que le populaire
De Iupiter auoit receu
Pour loyer de n'auoir sceu taire
Le secret larrecin du feu.
Dés ce iour deuint enlaidie
Par luy la santé des humains
De vieillesse & de maladie,
Des hommes hostes inhumains:
Et dés ce iour il fist entendre
Le bruit de son foudre nouueau,
Et depuis n'a cessé d'espandre
Les dons de son mauuais tonneau.

ODE XIII.



Es-Autels, qui redore
Le langage François,
Oy ce vers qui honore
Mon terroir Vandomois.
O terre fortunée
Des Muses le seiour,
Que le cours de l'année
Seréne d'vn beau iour.
En toy le Ciel non chiche
Prodiguant son bõn-heur,
A de la Corne riche
Renuersé tout l'honneur.
Deux longs tertres te ceignent,

Qui de leur flanc hardi
Les Aquilons contraignent,
Et les vents du Midi.
Sur l'vn Gastine sainte
Mere des demi-Dieux,
Sa teste de verd peinte
Enuoye iusqu'aux Cieux:
Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'enuie
Au vignoble Angeuin.
Le Loir tard à la fuite
En soy s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant:
Et rend en prez fertile
Le pays trauersé,
Par l'honneur qui distile
De son limon versé.
Bien qu'on n'y vienne querre
Par flots iniurieux
De quelque estrange terre
L'or tant laborieux:
Et la gemme peschée
En l'Orient si cher,
Chez toy ne soit cherchée
Par l'auare nocher:
L'Inde pourtant ne pense
Te veincre: car les Dieux
D'vne autre recompense
Te fortunent bien mieux.
La Iustice grand' erre

S'enfuyant d'ici bas,
Imprima sur la terre
Le dernier de ses pas:
Et s'encore à ceste heure
De l'antique saison
Quelque vertu demeure,
Tu es bien sa maison.
Bref, quelque part que i'erre,
Tant le Ciel m'y soit dous,
Ce petit coin de terre
Me rira par-sus tous.
Là ie veux que la Parque
Tranche mon fatal fil,
Et m'enuoye en la barque
De perdurable exil:
Là te faudra respandre
Maintes larmes parmi
Les ombres & la cendre
De Ronsard ton ami.

ODE XIIII.

L'Inimitié que ie te porte,
Passe celle tant elle est forte
Des Chameaux & des Ours,
Vieille sorciere des hontée,
Que les bourreaux ont fouëttée
Le long des carrefours.
Tirant apres toy vne presse
D'hommes & de femmes espesse,

Tu monstrois nud le flanc,
Et monstrois nud parmi la nuë
L'estomac & l'espaule nuë
Rougissante de sang.
Mais la peine fut bien petite,
Si lon balance ton merite:
Le Ciel ne deuoit pas
Pardonner à ta lasche teste,
Ains il deuoit de sa tempeste
L'acrauanter là bas.
La Terre mere encor pleurante
Des Geans la mort violante
Bruslez du feu des Cieux,
(Tu laschant de son ventre à peine)
T'engendra vieille, pour la haine
Qu'elle portoit aux Dieux.
Tu sçais que vaut mixtionnée
La drogue qui nous est donnée
Des païs chaleureux,
Et en quel mois, en quelles heures
Les fleurs des femmes sont meilleures
Au breuuage amoureux.
Nulle herbe soit elle aux montagnes,
Ou soit venimeuse aux campagnes,
Tes yeux sorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'vne serpe d'airain courbée,
Béant contre la nuit.
Le soir quand la Lune fouëtte
Ses cheuaux par la nuict muette,
Pleine de rage alors.
Voilant ton execrable teste

De la peau d'vne estrange beste
Tu t'eslances dehors.
Au seul souspir de ton haleine
Les chiens effroyez par la pleine
Aguisent leurs abois:
Les fleuues contremont reculent,
Les loups suiuant ta trace hurlent
Ton ombre par les bois.
Hostesse des lieux solitaires,
Et par l'horreur des cimetaires
Où tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures,
Les corps des morts tu d'es-emmures
De leurs tombeaux reclus.
Vestant de l'vn l'image vaine
Tu fais trembler & cœur & veine
(Rebarbotant vn sort)
A la veufue qui se tourmente,
Ou à la mere qui lamente
Son seul heritier mort.
Tu fais que la Lune enchantée
Marche par l'air toute argentée,
Luy dardant d'icy bas
Telle couleur aux iouës palles,
Que le son de mille cymbales
Ne diuertiroit pas.
Tu es la frayeur du village:
Chacun craignant ton sorcelage
Te ferme sa maison,
Tremblant de peur que tu ne taches,
Ses bœufs, ses moutons, & ses vaches,
Du Tact de ta poison.

I'ay veu souuent ton œil senestre,
Trois fois regardant de loin paistre,
La guide du troupeau,
L'ensorceler de telle sorte,
Que tost apres ie la vy morte
Et les vers sur la peau.
Comme toy Medée execrable
Fut bien quelquefois profitable:
Ses venins ont seruy,
Reuerdissant d'Eson l'escorce:
Au contraire tu m'as par force
Mon beau Printemps rauy.
Dieux! si là haut pitié demeure,
Pour recompense qu'elle meure,
Et ses oz diffamez
Priuez d'honneur de sepulture,
Soient des corbeaux goulus pasture,
Et des chiens affamez.



A LA FOREST de Gastine.

ODE XV.



Ouché sous tes ombrages vers,
Gastine ie te chante,
Autant que les Grecs par leurs vers
La forest d'Erymanthe.
Car malin celer ie ne puis
A la race future
De combien obligé ie suis
A ta belle verdure:
Toy qui sous l'abry de tes bois
Rauy d'esprit m'amuses,
Toy qui fais qu'à toutes les fois
Me respondent les Muses:
Toy par qui de l'importun soin
Tout franc ie me deliure,
Lors qu'en toy ie me pers bien loin,
Parlant auec vn liure.
Tes bocages soient tousiours pleins
D'amoureuses brigades,
De Satyres & de Syluains,
La crainte des Naiades.
En toy habite desormais
Des Muses le college,
Et ton bois ne sente iamais
La flame sacrilege.

ODE XVI.



A petite colombelle,
Ma mignonne toute belle,
Mon petit œil baisez moy:
D'vne bouche toute pleine
De musq, chassez-moy la peine
De mon amoureux esmoy.
Quand ie vous diray Mignonne,
Approchez vous qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Donnez-m'en seulement trois.
Tels que Diane guerriere
Les donne à Phœbus son frere,
Et l'Aurore à son vieillard:
Puis reculez vostre bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuyez d'vn pied fretillard.
Comme vn toreau par la prée
Court apres son amourée,
Ainsi tout chauld de courrous
Ie courray fol apres vous:
Et prise d'vne main forte
Vous tiendray de telle sorte
Qu'vn Aigle vn Cygne tremblant:
Lors faisant de la modeste,
De me redonner la reste
Des baisers ferez semblant.
Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante

(Tenant vn peu l'œil baissé)
Pardon de m'auoir laissé.
Car en lieu de six adonques
I'en demanderay plus qu'onques
Tout le Ciel d'estoiles n'eut,
Plus que d'arene poussée
Aux bords quand l'eau courroussée
Contre les riues s'esmeut.

ODE XVII.



Our boire dessus l'herbe tendre
Ie veux sous vn Laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour d'vn petit brin
Ou de lin ou de cheneuiere
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.
„ L'incertaine vie de l'homme
„ De iour en iour se roule comme
„ Aux riues se roulent les flots,
„ Puis apres nostre heure derniere
„ Rien de nous ne reste en la biere
„ Qu'vne vieille carcasse d'os.
Ie ne veux selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs:
Mais tandis que ie suis en vie,
I'ay de me parfumer enuie,
Et de me couronner de fleurs.
De moy-mesme ie me veux faire
L'heritier pour me satisfaire:

Ie ne

Ie ne veux viure pour autruy.
Fol le Pelican qui se blesse
Pour les siens, & fol qui se laisse
Pour les siens trauailler d'ennuy.

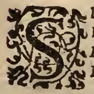
ODE XVIII.

I'Ay l'esprit tout ennuyé
D'auoir trop estudié
Les Phenomenes d'Arate:
Il est temps que ie m'esbate,
Et que i'aille aux champs iouër.
Bons Dieux! qui voudroit louër
Ceux qui collez sur vn liure
N'ont iamais soucy de viure?
Que nous sert l'estudier,
Sinon de nous ennuyer?
Et soin dessus soin accrestre
A nous, qui serons peut estre
Ou ce matin, ou ce soir
Victime de l'Orque noir?
De l'Orque qui ne pardonne,
Tant il est fier à personne.
Corydon marche dauant;
Sçache où le bon vin se vend:
Fay refreschir ma bouteille,
Cerche vne fueilleuse treille
Et des fleurs pour me coucher:
Ne m'achete point de chair,
Car tant soit elle friande,
L'Esté ie hay la viande,

D'vne chaine sommeilliere
Mes yeux clos sous la paupiere.
Ia te dormois en mon lit
Lors que i'entr'ouy le bruit
D'vn qui frappoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en-alla:
Ie demanday, Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte?
Ie suis enfant, n'aye crainte,
Ce me dit-il, & adonc
Ie luy desfere le gond
De ma porte verrouillée.
I'ay la chemise mouillée
Qui me trempe iusqu'aux oz
Ce disoit, dessus le doz
Toute nuict i'ay eu la pluie:
Et pource ie te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher vn peu.
Lors ie prins sa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre & le fis seoir
Au feu qui restoit du soir:
Puis allumant des chandelles,
Ie vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main vn arc Turquois,
Et sous l'aisselle vn carquois,
Adonc en mon cœur ie pense
Qu'il auoit quelque puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.

Ce-pendant il me regarde
D'vn œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit seiché:
Puis me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire vne fleche amere
Droict en l'œil : le coup de là
Plus bas au cœur deuala:
Et m'y fit telle ouuerture,
Qu'herbe, drogue ny murmure
N'y seruiroient plus de rien.
Voila, Robertet, le bien
(Mon Robertet qui embrasses
Les neuf Muses & les Graces)
Le bien qui m'est aduenu
Pour loger vn incognu.

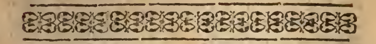
ODE XX.



SI i'aime depuis n'aguiere
Vne belle chambriere
Hé, qui m'oseroit blasmer
De si bassement aimer?
Non, l'amour n'est point vilaine,
Que maint braue Capitaine,
Maint Philosophe & maint Roy
A trouué digne de soy.
Hercule dont l'honneur vole
Au Ciel aima bien Iole,

Qui prisonniere dontoit
Celuy qui son maistre estoit.
Achille l'effroy de Troye,
De Briseïs fut la proye,
Dont si bien il s'eschaufa
Que serue elle en trionfa.
Ajax eut pour sa maistresse
Sa prisonniere Tecmesse,
Bien qu'il secouast au bras
Vn bouclier à sept rebras.
Agamemnon se vit prendre
De sa captiue Cassandre,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'estre veincu que veinqueur.
Le petit Amour veut estre
Tousiours des plus grands le maistre,
Et iamais il n'a esté
Compagnon de maiesté.
A quoy diroy-ie l'histoire
De Iupiter qui fait gloire
De se vestir d'vn oiseau,
D'vn Satyre & d'vn toreau,
Pour abuser nos femelles?
Et bien que les immortelles
Soient à son commandement,
Il veut aimer bassement.
L'amour des riches Princesses
Est vn masque de tristesses:
Qui veut auoir ses esbas,
Il faut aimer en lieu bas.
Quant à moy ie laisse dire
Ceux qui sont prompts à mesdire,

Ie ne veux laisser pour eux
En bas lieu d'estre amoureux.



ODE XXI.



Ny la fleur qui porte le nom
D'vn mois, & d'vn Dieu, ny la Rose
Qui dessus la cuisse d'Adon
D'vne playe se vit esclose:
Ny l'astre des iardins, l'Oeillet,
Ny l'vne & l'autre Gyroflée,
Ny l'Hyacinthe au teint d'œillet,
Le Glayeul, ny la Gantelée:
Ny celle qu'Aiax enfanta
De son sang vermeil empourprée,
Lors que furieux il planta
En son cœur la Troyenne espée:
Ny celle qui iaunit du teint
De la fille trop enuieuse,
En voyant le Soleil atteint
D'vne autre plus belle amoureuse:
Ny celle qui dessur le bord
D'vne belle source azurée
Nasquit sur l'herbe apres la mort
De la face trop remirée:
Ny les fleurons que diffama
Venus alors que sa main blanche
Au milieu du Liz renferma
D'vn grand asne le roide manche:

Ny la blanche fleur qui se fist
Des larmes de la belle Heleine:
Ny celle que Iunon blanchist
Du laict de sa mammelle pleine:
Quand faisant teter le Dieu Mars
Du bout de sa fraize esgoutée,
Le laict qui s'escouloit espars
Fist au ciel la Voye laictée:
Ne me plaisant tant que la fleur
De la douce Vigne sacrée,
Qui de sa nectareuse odeur
Le nez & le cœur me recrée.
Quand la Mort me voudra tuer
(A tout le moins si ie suis digne
Que les Dieux me daignent muer)
Ie le veux estre en fleur de Vigne:
Et m'esbahis qu'Anacreon,
Qui tant a chery la vendange,
Comme vn Poëte biberon,
D'elle n'a chanté la loüange.

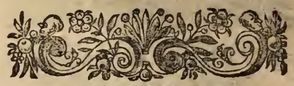




ODE XXII.

TVes vn trop sec biberon
Pour vn tourneur d'Anacreon,
Belleau, & quoy ! ceste Comete
Qui n'aguiere au ciel reluisoit,
Rien que la soif ne predisoit,
Ou ie suis vn mauuais prophete.
Les plus chauds Astres etherez
Ramenent les iours alterez
En ce mois pour nous faire boire,
Boy donques : apres le trespas,
Ombre tu ne boiras là bas
Que ie ne sçay quelle onde noire.
Mais non ne boy point mõ Belleau,
Si tu veux monter au troupeau
Des Muses, dessur leur montaigne:
Il vaut trop mieux estudier
Comme tu fais que s'allier
De Bacchus & de sa compagne.
Quand auecques Bacchus on ioint
Venus sans mesure, on n'a point
Saine du cerueau la partie:
Donc pour corriger son defaut,
Vn vieil pedagogue il luy faut,
Vn Silene qui le chastie:
Ou les pucelles dont il fut
Nourry, quand Iupin le receut
Tout vif de sa mere bruslée:

Ce furent les Nymphes des eaux:
» Car Bacchus gaste nos cerueaux,
» Si la Nymphe n'y est meslée.



ODE XXIII.



Scoute du Bellay, ou les Muses ont peur
De l'enfant de Venus, ou l'aimēt de bon cœur,
Et tousiours pas à pas accompagnent sa trace:
Car celuy qui ne veut les amours desdaigner,
Toutes à qui mieux-mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.
Mais au braue qui met les amours à desdain,
Toutes le desdaignant l'abandonnent soudain,
Et plus ne luy font part de leur gentille veine:
Ains Cleion luy defend de ne se plus trouuer
En leur danse, & iamais ne venir abreuuer
Sa bouche non amante en leur belle fonteine.
Certes i'en suis tesmoin: car quand ie veux louer
Quelque hōme ou quelque Dieu, soudain ie sēs nouer
La langue à mon palais, & ma gorge se bouche:
Mais quand ie veux d'amour ou escrire ou parler,
Ma langue se desnouë, & lors ie sens couler
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.

Fin du second liure.



LE TROISIESME LIVRE DES ODES.

AV ROY HENRY II.

ODE I.

Comme on voit la nauire attendre bien souuent
Au premier front du port la conduite du vent
Afin de voyager, haussant la voile enflée
Du costé que le vent sa poupe aura souflée:
Ainsi, PRINCE, *ie suis sans bouger attendant*
Que ta faueur Royale aille vn iour commandant
A ma nef d'entreprendre vn chemin honorable
Du costé que ton vent luy sera fauorable.
Car si tu es sa guide, elle courra sans peur
De trouuer dessous l'eau quelque rocher trompeur,
Ou les bans perilleux des sablonneuses rades,
Ou l'aboyante Scylle, ou les deux Symplegades:
Mais seurement voguant sans crainte d'abysmer,
Ioyeuse emportera les Muses par la mer,
Qui pour l'honneur de toy luy monstreront la voye
D'aller bien loin de France aux riuages de Troye,

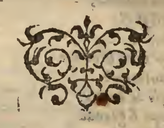
Et là sous les monceaux de tant de mœurs vaincus
Deterrer le renom du fils d'Hector Francus:
Lequel en s'embarquant sous ta conduite, Sire,
Au haure de Buthrote à la coste d'Epire,
Deuiendra hazardeux au milieu des dangers
Des Gregeois ennemis & des flots estrangers,
Gaignant la mer Euxine, & l'enboucheure large
Où le cornu Danube en la mer se descharge:
Là contremont son eau, costoyant les Gelons,
Les Goths, les Tomiens, les Getes, les Polons,
Aborder en Hongrie, & là bastir la ville
De Sicambre au giron d'vne plaine fertile.
Là, quittant la nauire à l'abandon des flots
Ie deuiendrois maçon, & chargerois mon dos
De mainte grosse pierre aux compas agencée,
Pour aider à bastir sa ville commencée.
Mais quand desia les murs seroient paracheuez,
Et qu'on verroit au ciel les Palais esleuez,
Et quand plus les Troyens s'asseureroient à l'heure
Auoir là pour iamais arresté leur demeure:
Las! il faudroit quitter leur bastiment si cher,
Et par destin ailleurs autres maisons chercher.
Cerés vindicatiue à grand tort courroussée
Contre eux d'auoir sans feu sa chapelle laissée,
Gasteroit la campagne & d'vn cœur despité
La famine espandroit par toute la cité.
Lors Hector repoussant sa charge sepulcrale
(La nuict par le congé de la Royne infernale)
Prendroit en resemblance & la bouche & les yeux
Et la voix d'Amyntor grand Augure des Dieux,
Et admonesteroit son enfant d'aller querre
Dessus les bords de Seine autre nouuelle terre,

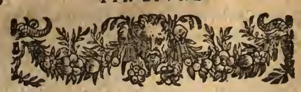
Et que là pour l'honneur de son oncle Pâris,
Bastiroit pour iamais la ville de Paris,
Ville que ses neueux & sa Troyenne race
Tiẽdroient de main en main pour leur Royale place.
Il me semble desia que i'oy de toutes pars
Desloger ton Francus, & la voix des soldars,
Et le hanissement des cheuaux, & la tourbe
Des vieux peres laissez sur le riuage courbe,
Et le cry des enfans, & les pleurs soucieux
Des femmes enuoyer vn bruit iusques aux cieux.
Mais pour cela Francus ne cede à la fortune,
Ains pratique guerrier ses soldars importune
De vestir le harnois, & haut apparoissant
Au milieu de son camp comme vn grãd Pin croissant
Sur les menus Cyprez, saccage la campagne,
Et desfie au combat les Princes d'Allemagne.
Les champs de Franconie en armes il passa,
Et son nom pour iamais à la terre laissa:
Passa le Rhin Gaulois, la Moselle, & la Meuse,
Et vint planter son camp dessus la riue herbeuse
De Marne au cours tortu, & de là descendant
Où Seine de sa corne vn trac se va fendant,
Fonda dedans vne isle au milieu d'vne plaine
La ville de Paris, qui pour lors n'estoit pleine
Que de buissons & d'herbe, & ses grands Palais d'or
Comme ils sont auiourd'huy n'y reluisoient encor.
Tous les Rois & Seigneurs de la Gauloise terre
A son premier abord luy manderent la guerre,
Et qu'ils seroient honteux, qu'vn pirate banny
Se remparoit sans coups de leur pays garny
D'hommes & de cheuaux, qui plus-tost que tempeste
Vn orage ferré verseroient sur sa teste.

Mais luy qui ressembloit son pere courageux,
Ne pouuant endurer leurs propos outrageux,
Premier les assaillit & leur donna la fuite,
Ayant prus à Beauuais Bauo pour sa conduite.
Presques vn an entier contre eux il batailla,
Et mille fois en proye à la mort se bailla,
Tant il y eut de peine, ains que Francus en France
Semast de tes ayeux la premiere naissance!
De ce vaillant Francus les faits ie descrirois,
Et apres ses vertus les vertus ie dirois
Des Rois issus de luy, qui iusqu'aux Pyrenées
Et iusqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées,
Et braues se sont faits par l'effort de leurs mains
De tributaires francs des Empereurs Romains.
Apres de pere en fils par vne mesme trace
Ie viendrois aux Valois les tiges de ta race.
Mais quand remply d'ardeur ie chanterois de toy,
Vn esprit plus qu'humain me rauiroit de moy,
Et rien sinon Phœbus & sa fureur diuine
Ne pourroit respirer ma bouillante poitrine:
Ie m'irois abreuuer és ruisseaux Pegasins,
Et m'endormant à part dans leurs Antres voisins,
Ie songerois comment les Françoises Charites
Hautes egaleroient mes vers à tes merites:
Et peut estre qu'vn iour ie te dirois si bien,
Que l'honneur d'vn Achille auroit enuie au tien.
» En vain certes en vain les Princes se trauaillent,
» En vain pour triompher l'vn à l'autre bataillent,
» Si apres cinquante ans fraudez de leur renom
» Le peuple ne sçait point s'ils ont vescu ou non.
Ce n'est rien (mõ grand Roy) d'auoir Bolongne prise,
D'auoir iusques au Rhin l'Allemagne conquise,

Si la Muse te fuit, & d'vn vers solennel
Ne te fait d'âge en âge aux peuples eternel.
» Les Palais, les citez, l'or, l'argent & le cuiure
» Ne font les puissans Rois sans les Muses reuiure:
» Sans les Muses deux fois les Rois ne viuent pas,
» Ains despouillez d'honneur se lamentent là bas
» Aux riues d'Acheron: seulement ceste gloire
» Est de Dieu concedée aux filles que Memoire
» Conceut de Iupiter, pour la donner à ceux
» Qui attirent par dons les Poëtes chez eux.
Tout le riche butin, toute la belle proye
Que les deux freres Grecs auoient conquise à Troye,
Est perie aujourd'huy, & ne cognoistroit t'on
Achille, ny Patrocle, Aiax, n' Agamemnon,
Ny Rhese, ny Glaucus, ny Hector, ny Troile,
Et tant d'hommes vaillans perdus deuant la ville
Seroient comme de corps, de gloire déuestus,
Si la Muse d'Homere eust celé leurs vertus:
Ainsi que vignerons qui ont és mains l'empoule
A force de becher, seroient parmy la foule
Des esprits incognews, & leur vertu qui luit
Seroit ensevelie en l'eternelle nuit.
Donques pour engarder que la Parque cruelle
Sans nom t'enseuelisse en la nuit eternelle,
Tousiours ne faut auoir à gage des maçons
Pour transformer par art vne roche en maisons,
Et tousiours n'acheter auecques la main pleine
Ou la medalle morte ou la peinture vaine:
Mais il faut par bien-faits & par caresse d'yeux
Tirer en ta maison les ministres des Dieux
Les Poëtes sacrez, qui par leur escriture
Te rendront plus viuant que maison ny peinture.

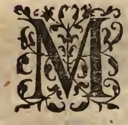
Entre lesquels (mon Roy) de si peu que ie puis,
Ton deuot seruiteur dés enfance ie suis,
Comme le nourrisson de ta grandeur prospere,
Qui seule m'a nourry, mes freres, & mon pere.
Pour toy (mon Roy) pour toy, hardy i'entreprendrois
De faire en armes teste à la fureur des Rois,
Et de rauir des poings à Iupiter la foudre:
Pour toy d'vn roide cours i'aueugleray de poudre
Les yeux de mes suiuans, s'il plaist à ta grandeur
(Si digne au-moins i'en suis) de me faire tant d'heur
Qu'vn iour me commãder (d'vn seul clin) que ie face
Ma Franciade tienne, où la Troyenne race
De Francus ton ancestre, où les faicts glorieux
De tant de vaillans Rois qui furent tes ayeux,
Où mesmes tes vertus y luiront euidantes
Comme luisent au Ciel les estoilles ardantes.
De Henry fois Auguste & magnifique Roy,
Me chargeant de tel faix, liberal donne-moy
Honneurs, biens & faueurs, & pour la recompense
Ie t'appreste vn renom & à toute la France,
Qui vif de siecle en siecle à iamais volera,
Tant qu'en France François ton peuple parlera.





A LA ROYNE CATHERINE de Medicis, mere du Roy.

ODE II.



Ere des Dieux ancienne
Berecynthe Phrygienne,
A qui cent Prestres ridez
Font auecques cent Menades
Au son du buis des gambades
Sur les hauts sommets Idez:
Laisse laisse ta couronne
Que mainte tour enuironne,
Et ton mystere Orgien,
Et plus à ton char n'attache
Tes fiers lions, & te cache
Dans ton Antre Phrygien.
Vne autre mere nouuelle,
Vne autre mere Cybelle
Nous est transmise des Cieux,
Qui plus que toy bien-heureuse
Se voit mere plantureuse
D'vn petit peuple de Dieux.
Iunon en pompe si grande
Ne fend la celeste bande
Qui luy courbe les genoux,
Quand elle graue matrone

Se va seoir aupres du throne
De son frere son espoux:
Comme Roy Iunon de France,
Graue en royale apparance
Fends la tourbe des François,
T'allant seoir à la main destre
De ton espoux nostre maistre,
Le meilleur de tous les Rois:
Duquel apres mainte année
Tu conceus par destinée
(Les cieux à tes vœus ouuers)
Des fils heritiers du monde,
Qui d'vne race feconde
Peupleront cet Vniuers.
Or comme Alcide differe
De proüesses à son frere,
Conceu par trois nuicts de temps,
L'aisné prendra d'auantage
Que ses puisnez de courage
Qui mit à naistre sept ans.
Tout außi tost que Lucine
Eust fortuné ta gesine,
Et que l'enfant nouueau-né
De sa douce voix premiere
Eust salüé la lumiere
Du iour à chacun donné,
Tu n'as pas comme fist Rhée,
A la pierre deuorée
Le corps de ton fils changé,
De peur que ne le perdisses,
Et le perdant ne le visses
Par vn Saturne mangé.

Et ne l'as porté secrete,
Dedans vn Antre de Crete,
Afin qu'il vesquist de miel,
Afin aussi que sa léure
Suçast le laict de la Chéure
Que depuis il mit au Ciel:
Et que les Cretois gendarmes
S'entrechoquans de leurs armes
En dansant fissent vn son
Parmy l'Antre solitaire,
Pour engarder que le pere
N'entr'ouyst son enfançon.
Mais tu l'as Royne tressage,
Porté dés son premier âge
Non à Nede, non aussi
Aux compagnes Dicteennes,
Non aux Nymphes Meliennes
Pour en prendre le souci:
Mais à Durfé, qui radresse
Les fautes de sa ieunesse
Par vn art industrieux,
Et comme en la cire tendre
En cent façons luy fait prendre
Les vertus de ses ayeux.
Ores vne ombre il exerce
D'vne bataille diuerse,
Et tenant le fer en main
Les siens au combat il serre,
Et braue esmeut d'vne guerre
La figure faite en vain:
Ores les cheuaux il donte,
Et leur brutesse surmonte

Par vn doux commandement,
Ores dontez il les guide,
Et d'art attache à leur bride
Vn humain entendement:
Ores sa voix il façonne,
Et de ses doigts le Luth sonne,
Doigts qui tost doiuent darder
Les armes de telle sorte,
Que l'Espagne tant soit forte,
Ne les pourra retarder.
Mais celà ne le destourne
Qu'à son Durfé ne retourne
Ouyr ses mots fructueux:
Ainsi l'enfançon Achille
Escoutoit la voix vtile
Du Centaure vertueux.
Apres que Thetis la belle
Eut bruslé sa peau mortelle,
Et caché dans son giron
L'enleuant de l'eau salée,
L'eut sans le sceu de Pelée
Mis en l'Antre de Chiron.
Mais laissons ce Peleïde,
Et sa mere Nereïde,
Chiron, & l'Antre Pholois,
Et ces histoires estranges,
Et re-dison les louanges
Du diuin sang de Valois.
Oy donque, Royne, & t'amuse
A l'oracle de ma Muse
Qui va chanter tes honneurs,
Et de tes enfans nos Princes,

Et de combien de prouinces
Le Ciel les fera Seigneurs.

AV ROY-DAVPHIN, François II. depuis Roy de France.

ODE III.

QVe pourroy-ie moy François,
Mieux celebrer que la France,
Le pays à qui ie dois
Le bon-heur de ma naissance?
Et comme oubliroy-ie aussi
En le celebrant la race
De son Roy qui tient icy
Apres Dieu la plus grand' place?
Que me vaudroit de chanter
Ces vieilles fables passées,
Qui ne seruent qu'à tenter
L'esprit de vaines pensées?
Qui est celuy qui n'a sceu
De Pelops l'ardente flame,
Le traistre Oenomas deceu,
Et les nopces d'Hippodame?
Ores ie veux esprouuer
Autre fable plus nouuelle
Que ces vieilles, pour trouuer
Vne autre gloire plus belle
Qui desia se donne à moy,
Si iusqu'aux pays estranges.

Du fils aisné de mon Roy
Ie veux pousser les loüanges.
Mais moy qui suis coustumier
Brouiller mes vers à la mode
De Pindar', de qui premier
Commenceray-ie mon Ode?
Commenceray-ie à l'enfant,
Ou par les faicts de son pere,
Ou par le nom triomphant
De sa tante, ou de sa mere?
I'oy Iupiter qui defend
Ne commencer par le pere,
Par la tante, ou par l'enfant,
Mais par le nom de sa mere.
Donq puis qu'vn Dieu me defend
Ne commencer par le pere,
Les vers qui sont à l'enfant,
Commenceront par la mere,
Laquelle dés quatorze ans
Portoit aux bois la sagette,
La robe & les arcs duisans
Aux pucelles de Taygette:
Son poil au vent s'esbatoit
D'vne ondoyante secousse,
Et sur le flanc luy batoit
Tousiours la trompe & la trousse.
Tousiours dés l'aube du iour
Alloit aux forests en queste,
Ou de reths tout à l'entour
Cernoit le trac d'vne beste:
Ou prenoit les Cerfs au cours,
Ou par le pendant des roches

Sans chiens assailloit les Ours,
Et les Sangliers aux dents croches.
Vn iour qu'elle auoit chassé
Long temps vn Sanglier sauuage,
Reposa son corps lassé
Dessus les fleurs d'vn riuage:
Elle pend son arc Turquois,
Recoiffe sa tresse blonde,
Met pour cheuet son carquois,
Puis s'endort au bruit de l'onde.
Les souspirs qui repoussoient
Du sein la iumelle pomme,
Et ses yeux qui languissoient
En la paresse du somme,
Les amours qui esuentoient
La sommeillante poitrine,
De plus en plus augmentoient
Les graces de Catherine.
Iupiter la vit des Cieux
(Se fait-il rien qu'il ne voye?)
Puis d'vn soin ambicieux
Souhaita si douce proye:
Car Amour qui s'escouloit
Doucement en ses mouëlles,
Ses os cogneux luy bruloit
De mille flames nouuelles.
Adonc luy sentant là haut
Au cœur l'amoureuse playe,
C'est ores (dit-il) qu'il faut
Que pour me guerir i'essaye
D'aller voir celle là bas
Qui tient ma liberté prise.

Ma Iunon ne sçaura pas
Pour ce coup mon entreprise.
A grand' peine auoit-il dit,
Qu'ardant d'approcher s'amie,
De son throne deescendit
Pres de la Nymphe endormie:
Et comme vn Dieu qui sentoit
D'amour la poignante rage,
A la force s'apprestoit
De rauir son pucellage.
Mais Arne qui l'entre-vit,
Poussant l'eau de ses espaules,
Hors des flots la teste mit
Ceinte de ioncs & de saules:
Et destournant ses cheueux
Qui flotoient deuant sa bouche,
Defend au Prince amoureux
Qu'à la pucelle il ne touche.
Si tu n'as desir de voir
(Dit le fleuue) ta puissance
Serue dessous le pouuoir
Du fils qui prendroit naissance
De ceste Nymphe & de toy:
Et si tousiours tu veux estre
Des Dieux le pere & le Roy,
Sans attẽdre vn plus grãd maistre,
Cesse cesse de tenter
Faire ceste Vierge mere,
Qui doit vn iour enfanter
Vn fils plus grand que son pere,
Fils qui donnera ses lois
Soit en paix, ou soit en guerre,

Aux tourbes des autres Rois
Qui ſous luy tiendront la terre.
Vn Prince en Gaule eſt nourry,
Né de ſemence Royale,
Qui doit eſtre ſon mary,
Elle ſa femme loyale:
D'elle & de luy ſortira
Ce fils heritier de France,
Qui Ciel & Terre emplira
Des prouëſſes de ſa lance.
Les Parques au front ridé,
D'Erebe & de la Nuict nées,
Ont main à main deuidé
L'arreſt de ſes deſtinées.
A tant le fleuue plongea
Au plus creux de l'eau ſa teſte,
Et l'amoureux deſlogea
Fraudé de ſa douce queſte.
Apres le terme parfait
Predit par la voix diuine,
Le mariage fut fait
De ceſte Nymphe diuine:
Douze ans peurent s'abſenter
Ains qu'elle fuſt accouchée
Du fils dont ie vais chanter
La loüange non touchée.
Eſcoute vn peu fils aiſné,
Honneur de France & d'Itale,
Le bien qui t'eſt deſtiné
Par ordonnance fatale.
Quand ja ton pere ſera
Las de mener les gendarmes,

Et que vieillard cessera
D'effroyer le monde en armes:
Adonc vaillant tu viendras
Sous luy d'Europe la bride,
Et sous luy tu seruiras
A ses gendarmes de guide,
Et ensemble fort & fin
En mainte ruse guerriere,
Humble tu mettras à fin
Les mandemens de ton pere.
Et s'il reste quelque Roy
Qu'il n'ait eu loisir de prendre,
Fait esclaue dessous toy
François tu le feras rendre:
Tu penseras en ton cœur
D'acquerir l'Europe encore,
Et de te faire veinqueur
Des Gades iusqu'au Bosphore.
Ces grans peuples reculez
A l'escart de nostre Monde,
Des flots de Thetis salez
Couronnez tout à la ronde,
Et ceux qu'on voit habiter
Les Orcades Escossoises,
N'auront cœur de resister
Contre tes armes Françoises.
Les grands cloistres Pyrenez
Desuoyez en mille entorses,
De tes soudars obstinez
Ne pourront tromper les forces,
Ny les grand's citez ton feu,
Que toy pillant les campagnes

En armes, tu ne sois veu
Le Monarque des Espagnes.
Ny les Alpes au grand front
Ny l'Apennin qui diuise
L'Italie, ne pourront
Retarder ton entreprise
Lors que trainant auec toy
Tant de legions fidelles,
Tu ne te couronnes Roy
Des Itales maternelles.
De là tirant plus auant
Vers l'Allemagne guerriere,
De la part où plus le vent
Soufle son haleine fiere,
Tu donteras les Gelons,
Et ceste froide partie
Que possedent les Polons,
Les Goths, & ceux de Scythie.
Poussant outre tu prendras
La Thrace, & par ta proüesse
Tes bornes tu planteras
Iusqu'au destroit de la Grece:
Puis en France retourné,
Dans Paris ta grande ville
Tu triompheras orné
De ta conqueste seruile.
Ton pere desia chenu
D'auoir trop mis la cuirace,
D'vn grand aise etenu
Fera raieunir sa face,
Et dessus son throne assis
Sentira mille liesses

D'estre pere d'vn tel fils
Heritier de ses prouësses.
Ainsi qu'à Rome Cesar
Triomphant d'vne victoire,
Haut t'assoiras dans vn char
Dessus vn siege d'yuoire:
Deux coursiers blancs haniront
D'vne longue voix aigue,
Qui ton beau char traineront
En triomphe par la rue.
Tes cheueux seront liez
De Palme torse en couronne,
Bas seront dessous tes piez
Les ferremens de Bellonne:
Le Ciel qui s'esbahira
Du bon-heur de tant de choses,
Prodigue te remplira
Le sein de Liz & de Roses.
Là francs de peur tes soudars
Marchans au son des trompettes,
Te ru'ront de toutes pars
Mille ioyeuses sornettes,
Et parez de Lauriers verds
Diront aux tourbes preßées
Les maux qu'ils auront soufferts
En tant de guerres passées.
Tout le peuple Iô cri'ra,
Rien qu'Iô par l'assemblée
Le peuple ne re-dira
D'vne ioye redoublée:
Le menestrier resonnant,
Des chantres la douce presse

Autres mots n'iront sonnant
Qu'vn Iô plein d'allegresse.
En ordre les Rois veincus
Iront en diuerse mine,
Trainez dessus leurs escus
Deuant ta pompe diuine:
Les vns auront les yeux bas,
Les autres leuant les faces,
A leur mal ne songeant pas,
Remascheront des menaces.
Les vns au col secou'ront
Les liens d'vne chaisne orde,
Les autres les bras auront
Serrez au doz d'vne corde:
Aux autres selon les faits
De leurs fautes desloyales,
Diuers torments seront faits
A leurs miseres Royales.
Là seront peints les Chasteaux
Les ports & les villes prises,
Les grands forests & les eaux,
Et les montagnes conquises:
Le vieil Apennin sera
Portrait d'vne face morne,
Le Rhin veincu cachera
Entre les roseaux sa corne.
Deuant ton char bien-tournant
Marchera la Renommée,
Qui ton bruit ira cornant
De sa trompete animée:
Et moy qui me planteray
Deuant ses pieds pour escorte,

Comme elle ie chanteray
Ta louange en telle sorte:
Prince bien-aimé des Dieux,
Antique race de Troye,
Sous qui la faueur des Cieux
Toute Europe a mise en proye,
Triomphe, & voy ta cité
Qui deuotieuse appreste
A ta ieune Deité
Vne solennelle feste.
Bien que tes freres & toy
La terre ayez departie,
Et qu'aisné tu ne sois Roy
Que de la moindre partie:
Le Ciel pourtant a voulu
Que sur toutes tu la prinsses,
Et la prenant t'a esleu
Le Seigneur des autres Princes.
Ils ont choisi pour leurs pars,
L'vn les parfuns d'Arabie,
L'autre les sablons espars
De la bouillante Libye:
Mais tu as Roy plus heureux
Choisi les terres fertiles,
Pleines d'hommes valeureux,
Pleines de ports & de villes.
Celuy qui peut raconter
Tes entreprises fameuses
Celuy peut les flots conter
Des riuieres escumeuses:
Car bien peu bien peu s'en faut
Que ta maiesté Royale

Du Iupiter de là haut
L'autre maiesté n'egale.
Iamais à chanter ton los
Ie n'auray la bouche close,
Fussé-ie là bas enclos
Aux lieux où la Mort repose:
Tousiours te diray ton nom,
Et mon ame vagabonde
Rien ne chantera sinon
Tes louanges par le monde.
Ainsi diray-ie, & ta main
Iusqu'au Palais honorable
Conduira tousiours le frain
De ton haut char venerable:
Là t'assoyant au milieu
Sur des marches esleuées,
Tu rendras graces à Dieu
Pour tes guerres acheuées.
Puis ayant de toutes pars
Fermé de cent chaisnes fortes
De l'ouuert temple de Mars
L'horrible acier de cent portes,
Tu feras egal aux Dieux
Ton regne, & par ta contrée
Fleurir la Paix, & des Cieux
Reuenir la belle Astrée.

A MONSEIGNEVR LE Duc d'Orleans.

ODE IIII.

CHARLES, tu portes le nom
De renom
Du Prince qui fut mon maistre,
De Charles en qui les Dieux
Tout leur mieux
Pour chef-d'œuure firent naistre.
N'aguiere il fut comme toy
Fils de Roy,
Ton grand-pere fut son pere,
Et Henry le tres-chrestien
Pere tien
L'auoit eu pour second frere.
A peine vn poil blondelet,
Nouuelet,
Autour de sa bouche tendre
A se frizer commençoit,
Qu'il pensoit
De Cesar estre le gendre.
Ia braue, se promettoit
Qu'il estoit
Duc des Lombardes campagnes,
Et qu'il verroit quelquefois
Ses fils Rois

De l'Itale & des Espagnes.
Mais la mort qui le tua,
Luy mua
Son espouse en vne pierre:
Et pour tout l'heur qu'il conceut,
Ne receut
Qu'à peine six pieds de terre.
Comme on voit au poinct du iour
Tout autour
Rougir la Rose espanie,
Et puis on la voit au soir
Se dechoir
A terre toute fanie:
Ou comme vn Liz trop laué,
Agraué
D'vne pluyeuse tempeste,
Ou trop fort du chaud atteint
Perdre teint,
Et languir à basse teste:
Ainsi ton Oncle en naissant,
Perissant
Fut veu presque en mesme espace:
Et comme fleur du Printemps,
En vn temps
Perdit la vie & la grace.
Si pour estre nay d'ayeux
Demy-Dieux,
Si pour estre fort & iuste,
Les Princes ne mouroient pas,
Le trespas
Deuoit espargner Auguste.
Si ne veinquit-il l'effort

De la mort
Par qui tous veincus nous sommes:
ar a ußi bien elle prend
Le plus grand
Que le plus petit des hommes.
Le vieil Nocher importun
Vn chacun
Charge en sa nacelle courbe,
Et sans honneur à la fois
Met les Rois
Pesle-mesle auec la tourbe.
Mais or' ie reuiens à toy
Fils de Roy,
Petit neueu de mon maistre,
De Charles, en qui les Dieux
Tout leur mieux
Pour chef-d'œuure firent naistre.
Comme vn bel Astre luisant
Conduisant
Au ciel sa voye cognue,
Se cacha sous l'Ocean
Demy an
Auec Thetis la chenue:
Puis ayant laué son chef
Derechef
Remonstre sa face claire,
Et plus beau qu'auparauant
S'esleuant
Sur nostre Orizon esclaire:
Ainsi ton oncle en mourant,
Demourant
Sous la terre quelque année,

Derechef est retourné
En toy né
Sous meilleure destinée.
Il s'est voilé de ton corps,
Saillant hors
De la fosse tenebreuse,
Pour viure en toy doublement
Longuement,
D'vne vie plus heureuse.
Car le Destin qui tout peut,
Ne te veut
Comme à luy trencher la vie,
Ains que voir par tes vertus
Abbatus
Sous toy les Rois de l'Asie.
Dieu qui voit tout de là-haut
Ce qu'il faut
Aux personnes iournalieres,
A party ce Monde espars
En trois pars,
Pour toy seul & pour tes freres.
Ton premier aisné François
Sous ses lois
Regira l'Europe sienne:
D'Afriq' sera couronné
Ton puisné,
Toy de la terre Asienne.
Car quand l'âge homme parfait
T'aura fait,
(Comme Iason fist en Grece)
Tu tri'ras les plus vaillans
Bataillans

De la Françoise ieunesse:
Puis mettant la voile au vent,
Ensuiuant
De Brenne l'antique trace,
Tu iras (couurant les eaux
De vaisseaux)
En l'Asie prendre place.
Là dés le premier abort
Sur le port
A cent Rois tu seras teste,
Et captifs dessous tes bras
Tu prendras
Leurs terres pour ta conqueste.
Ceux qui sont sous le resueil
Du Soleil,
Ceux qui habitent Niphate,
Ceux qui vont d'vn bœuf suant
Remuant
Les gras riuages d'Euphrate:
Ceux qui boiuent dans le sein
Du Iourdain
De l'eau tant de fois courbée,
Et tout ce peuple odorant
Demeurant
Aux sablons de la Sabée:
Ceux qui ont en bataillant
L'arc vaillant,
Quand ils sont tournez derriere
Et ceux qui toutes saisons
Leurs maisons
Roulent sur vne ciuiere:
Ceux qui d'vn acier mordant

Et trepignant au milieu,
Ce fol Dieu
Forcenoit apres sa feste.
Mais toy Prince mieux instruit,
En qui luit
Des vertus l'antique reste,
Chrestien, leur feras sçauoir
Le deuoir
D'vne autre loy plus celeste.
Brisant les Idoles feins
De tes mains,
De leurs Dieux tu seras maistre,
Et ruant leurs temples bas,
Tu feras
La Loy de IESVS *renaistre.*
Puis estant de tout costé
Redouté
Pour ta fortune prospere,
Iras au bout du Leuant
Esleuant
Cent Colosses à ton pere.



A MONSEIGNEVR LE Duc d'Alençon.

ODE V.



Oy qui chantes l'honneur des Rois
Polymnie ma douce Muse,
Ce dernier labeur de mes dois
Dessus ton Luth ne me refuse.
I'ay souuenance que tes mains
Ieune garson me couronnerent,
Quand i'eu masché les Lauriers saints
Que tes compagnes me donnerent.
Mais or' par le commandement
Du Roy, ta Lyre i'abandonne,
Pour entonner plus hautement
L'airain enroué de Bellonne:
Toutesfois ains que de tenter
L'instrument de telle guerriere,
Encourage moy de chanter
Pour Adieu ceste Ode derniere:
Et que i'aille en tes bois penser
Aux honneurs du fils de mon maistre,
Pour ses louanges commencer
Dés le premier iour de son estre.
La nuict que ce Prince nouueau
De nos Dieux augmenta la trope,
On vit autour de son berceau

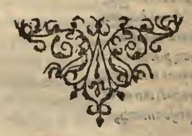
Se battre l'Afrique & l'Europe.
L'Afrique auoit le poil retors
A la Moresque crespelée,
Les léures grosses aux deux bords,
Les yeux noirs, la face halée.
Son habit sembloit s'allonger
Depuis les Colonnes d'Espaigne
Iusqu'au bord du fleuue estranger
Qui de ses eaux l'Egypte baigne.
En son habit estoient grauez
Maint serpent, maint lion sauuage,
Maint trac de sablons esleuez
Autour de son bouillant riuage.
L'Europe auoit les cheueux blonds,
Son teint sembloit aux fleurs décloses,
Les yeux verds, & deux vermeillons
Couronnoient ses léures de Roses.
Sur sa robe furent portrais
Maints ports, maints fleuues, maintes isles,
Et de ses plis sourdoient espais
Les murs d'vn milion de villes.
De tels vestemens triomphans
Ces terres furent accoustrées
La nuict qu'elles tiroient l'enfant
Par force deuers leurs contrées.
L'Europe le vouloit auoir,
Disant qu'il estoit nay chez elle,
Et que sien estoit par deuoir
Comme à sa mere naturelle.
L'Afrique en courroux respondoit
Qu'il estoit sien par destinée,
Et que ia du ciel l'attendoit

Pour son Prince dés mainte année.
Ainsi l'vne à soy l'attiroit
Sur le berceau demy-couchée,
Et l'autre apres le retiroit
Contre sa compagne faschée.
Mais la pauure Europe à la fin
Baissant le front melancholique,
Par force fist voye au Destin,
Et quitta l'enfant à l'Afrique.
L'Afrique adonc luy presenta
Le laict de sa noire tetine,
Et pleine d'Apollon, chanta
Sur luy ceste chanson diuine:
Enfant heureusement bien-né
(Race du Iupiter de France)
En qui tout le Ciel a donné
Toutes vertus en abondance,
Crois, crois, & d'vne maiesté
Monstre toy le fils de ton pere,
Et porte au front la chasteté
Qui reluit au front de ta mere.
Si tost que l'âge produisant
Les fleurs de la ieunesse tendre,
T'aura fait l'esprit suffisant
Pour les douces lettres apprendre:
Les trois Graces te meneront
Au bal des Muses Pegasides,
Et toute nuict t'abreuueront
De leurs ondes Aganippides.
Mais quād l'ardeur t'eschaufera
Le sang bouillāt dās les entrailles,
Et que la gloire te fera

Conceuoir le soin des batailles:
Nul plus que toy sera sçauant
A tourner les bandes en fuite,
Et nul soldat courra dauant,
Les pas ailez de ta poursuite:
Soit que de pres il voye au poing
Ta large espée foudroyante,
Ou soit qu'il aduise de loing
Les plis de ta pique ondoyante:
Soit qu'il se vante d'opposer
Contre ta lance sa cuirasse,
Ou soit qu'il se fie d'oser
Attendre les coups de ta masse.
Lors toy sus vn cheual monté
Regissant son esprit farouche,
Prou-fendras de chaque costé
Le plus espais de l'escarmouche:
Soit que tu le pousses au cours
Laschant la resne vagabonde,
Ou soit qu'en l'air de mille tours
Tu le tournes à bride ronde.
Ainsi porté par le milieu
Des bandes d'horreur les plus pleines,
Tu sembleras à quelque Dieu
Qui prend soin des guerres humaines:
Et mariant à tes beaux faits
Fortune & Vertu ta compagne,
Veinqueur en-ionchera espais
De corps morts toute la campagne.
Comme on voit l'orgueil d'vn torrent
Bouillonnant d'vne trace neuue
Parmy les plaines en courant

Rauager tout cela qu'il treuue:
Ainsi ta main renuersera
Sur la terre de sang trempée,
Tout l'effort qui s'opposera
Deuant le fil de ton espée.
Le faucheur à grand tour de bras
Du matin iusqu'à la serée,
De rang ne fait tomber à bas
Tant d'herbes cheutes sur la prée:
Ne le scieur ne va taillant
Tant de moissons lors que nous sommes
En Esté, que toy bataillant
Tailleras de cheuaux & d'hommes.
Accablez sous tes coups trenchans
Par morceaux seront en carnage
Ceux d'Erebe, & tous ceux des champs
Des Nomades & de Carthage:
Et ceux qui ne coupent le fruit
Des vignes meures deuenues,
Et qui iamais n'oyent le bruit
Des bœufs qui trainent les charrues.
Et ceux qui gardent le verger
Des Hesperides despouillées,
Et ceux qui du sang estranger
Habitent les riues souillées:
Ceux qui tiennent le mont Atlas,
Et ma plaine Maurusienne,
Et mon lac qui nomma Pallas
De son onde Tritonienne:
Et ce peuple Thebain venu
Aux Amycleannes Cyrenes,
Et ceux où le belier cornu

Prophetise sur mes arenes.
Bref, tous mes habitans seront
Veincus ou morts dessous ta destre,
Et tremblans te confesseront
A coups de masse pour leur maistre.
BATTVS, qui tant de mers passa
Quand sa voix luy fut racoustrée,
Ne me pleut tant lors qu'il laissa
Pour moy sa natiue contrée:
Ny Hannibal de qui la main
Esbranlant ses haches guerrieres,
En-ioncha du peuple Romain
Tant de champs & tant de riuieres,
Ne me fut point si cher que toy,
(Bien qu'il fut mon fils de naissance)
Que toy adopté pour mon Roy
Du Ciel par fatale ordonnance.
Ainsi disant, elle ferma
La parole aux futures choses,
Et d'vne main noire sema
Sur le berceau dix mille Roses.
Puis comme vne voix qui se pleint,
Au soir dedans vn Antre ouye,
Ou de nuict comme vn songe feint,
Parmy l'air s'est esuanouye.





A MES DAMES, FILLES du Roy Henry deuxiesme.

ODE VI.



A nourrice Calliope,
Qui du Luth Musicien
Dessus la iumelle crope
D'Helicon guides la crope
Du sainct chœur Parnasien:
Et vous ses Sœurs qui recrues
D'auoir trop mené le bal,
Toute nuict vous baignez nues
Dessous les riues herbues
De la fontaine au cheual:
Puis tressans dans quelque prée
Vos cheueux delicieux,
Chantez d'vne voix sacrée
Vne chanson qui recrée
Et les hommes & les Dieux:
Laissez vos Antres sauuages,
(Doux seiour de vos esbas)
Vos forests, & vos riuages,
Vos roches, & vos bocages,
Et venez suiure mes pas.
Vous sçauez pucelles cheres,
Que libre onques ie n'appris
De vous faire mercenaires,
Ny chetiues prisonnieres,

Vous vendant pour quelque pris:
Mais sans estre marchandées,
Vous sçauez que librement
Ie vous ay tousiours guidées
Aux maisons recommandées
Pour leurs vertus seulement.
Comme ores Nymphes tres-belles
Ie vous meine auecques moy
En ces maisons immortelles,
Pour celebrer trois pucelles
Comme vous filles de Roy:
Qui dessous leur mere croissent
Ainsi que trois arbrisseaux,
Et ja grandes apparoissent
Comme trois beaux Liz qui naissent
A la frescheur des ruisseaux,
Quand quelque future espouse
Aimant leur chef nouuelet
Soir & matin les arrouse,
Et à ces nopces propouse
De s'en faire vn chapelet.
Mais de quel vers plein de grace
Vous iray-ie decorant?
Chanteray-ie vostre race,
Ou l'honneur de vostre face
D'vn teint brun se colorant?
Diuin est vostre lignage,
Et le brun que vous voyez
Rougir en vostre visage,
En rien ne vous endommage
Que trois Graces ne soyez.
Les Charites sont brunettes,

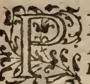
Bruns les Muses ont les yeux,
Toutefois belles & nettes
Reluisent comme planettes
Parmy la troupe des Dieux.
Mais que sert d'estre les filles
D'vn grand Roy, si vous tenez
Les Muses comme inutiles,
Et leurs sciences gentiles
Dés le berceau n'apprenez?
Ne craignez pour mieux reuiure,
D'assembler d'egal compas
Les aiguilles & le liure,
Et de doublement ensuiure
Les deux mestiers de Pallas.
» Peu de temps la beauté dure,
» Et le sang qui des Rois sort,
» Si de l'esprit on n'a cure:
» Autant vaut quelque peinture
» Qui n'est viue qu'en son mort.
» Ces richesses orgueilleuses,
» Ces gros diamans luisans,
» Ces robes voluptueuses,
» Ces dorures somptueuses
» Periront auec les ans.
» Mais le sçauoir de la Muse
» Plus que la richesse est fort:
» Car iamais rouillé ne s'vse,
» Et maugré les ans refuse
» De donner place à la mort.
Si tost que serez apprises
A la danse des neuf Sœurs,
Et que vous aurez comprises

Les doctrines plus exquises
A former vos ieunes mœurs:
Tout aussi tost la Déesse
Qui trompette les renoms,
De sa bouche parleresse
Par tout espandra sans cesse
Les louanges de vos noms.
L'ors s'vn Roy pour sa defence
A vos freres repoussez
De sa terre auec sa lance:
Refroidissant la vaillance
De ses peuples courroussez,
Au bruit de la renommée
Espris de vostre sçauoir
Aura son ame enflamée,
Et en quittant son armée,
Pour mary vous viendra voir.
Voyla comment en deux sortes
Tous Rois seront combatus,
Soit qu'ils sentent les mains fortes
De nos Françoises cohortes,
Soit qu'ils aiment vos vertus.
Là donq Princesses deuines,
Race ancienne des Dieux,
Ne souffrez que vos poitrines
Des vertus soient orfelines:
C'est le vray chemin des Cieux.
Par tel chemin Polyxene
D'vn beau renom a iouy:
Par tel mestier la Romaine
De chasteté toute pleine
Vit encores aujourd'huy:

Qui de sa trenchante espée
Sa vie aux ombres ietta,
Et par soy-mesme frapée,
Ayant la honte trompée,
Vn beau renom s'acheta.

A LA ROYNE DE Nauarre.

ODE VII.



Allas est souuent d'Homere
Dite fille d'vn bon pere,
Et vous la Pallas d'ici
Par moy serez dite ainsi.
Homere ainsi l'a nommée,
Pour estre fille estimée
Du Dieu que les siecles vieux
Nommerent pere des Dieux:
Et moy ie vous nomme telle,
Fille d'vn Roy qu'on appelle
Ici bas en tous endrois
Le bon pere des François.
Pallas & vous, ce me semble,
Auez vos mestiers ensemble.
Elle tousiours s'amusoit
Aux vers qu'elle composoit:
Souuent vostre esprit s'amuse
Aux saints labeurs de la Muse,

Qu'en

Qui en despit du tombeau
Rendra vostre nom plus beau.
Elle addonnoit son courage
A faire maint bel ouurage
Dessur la toile, & encor
A ioindre la soye à l'or:
Vous d'vn pareil exercice,
Mariez par artifice
Dessur la toile en maint trait
L'or & la soye en portrait.
Vne seule differance
Vous separe: car la lance,
Les guerres & les combats
Estoient ses plus doux esbats:
Mais vous aimant la concorde,
Chasserez toute discorde,
Et le plus beau de vos faits
Ce sera d'aimer la paix,
Et par nouueau mariage
De Mars appaiser la rage,
S'il vouloit vne autre fois
Pousser en armes nos Rois.

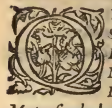


A LA FONTAINE Bellerie.

ODE VIII.

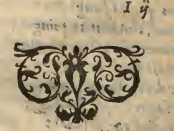

Scoute moy Fontaine viue,
En qui i'ay rebeu si souuent
Couché tout plat dessus ta riuė
Oisif à la fraischeur du vent:
Quand l'Esté mesnager moissonne
Le sein de Cerés déuestu,
Et l'aire par compas resonne
Gemissant sous le blé batu:
Ainsi tousiours puisses-tu estre
En religion à tous ceux
Qui te boiront, ou feront paistre
Tes verds riuages à leurs beufs.
Ainsi tousiours la Lune claire
Voye à mi-nuict au fond d'vn val
Les Nymphes pres de ton repaire
A mille bonds mener le bal,
Comme ie desire Fonteine,
De plus ne songer boire en toy
L'Esté, lors que la fiéure ameine
La mort despite contre moy.

ODE IX.



Ve les formes de toutes choses
Soient comme dit Platon encloses
En nostre ame, & que le sçauoir
N'est sinon se ramenteuoir,
Ie ne le croy, bien que sa gloire
Me persuade de le croire.
Car de iour & de nuict depuis
Que studieux du Grec ie suis,
Homere deuenu ie fusse,
Si souuenir ici me peusse
D'auoir son Roumant entendu,
Ains que mon esprit descendu
Et mon corps fussent ioints ensemble.
Mais c'est abus l'esprit resemble
Au tableau tout neuf où nul trait
N'est par le peintre encor portrait,
Et qui retient l'ancre premiere,
Lambin d'Horace la lumiere
Qui par tes vers pleins de douceurs
As ramené les Muses Sœurs.

I ij



ODE X.

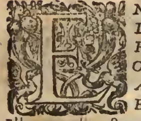

Terre, ô Mer, ô Ciel espars
Ie suis en feu de toutes pars:
Dedans & dehors mes entrailles
Vne ardente chaleur me poind
Plus fort qu'vn mareschal ne ioint
Le fer tout rouge en ses tenailles.
La chemise qui escorcha
Hercul' si tost qu'il la toucha,
N'egale point la flame mienne,
Ny de Vesuue tout le chaud,
Ny tout le feu que rote en hault
La fournaise Sicilienne.
Le iour les soucis presidans
Condamnent ma coulpe au dedans,
Et la genne apres on me donne:
La peur sans intermission
Sergent de leur commission
Me poind, me pique, & m'eguillonne.
La nuict les fantômes volans
Claquetans à becs gromelans
En siflant mon ame espouuantent,
Et les Furies qui ont soing
Venger le mal, tiennent au poing
Les Couleuures qui me tourmentent.
Il me semble que ie te voy
Murmurer des charmes sur moy,
Tant que d'effroy le poil me dresse:
Et que mon chef tu vas lauant

D'vne eau bourbeuſe bien auant
Puiſée au fleuue de triſteſſe.
Que veux-tu plus ? dy, que veux-tu?
Ne m'as-tu pas aſſez batu?
Veux-tu qu'en ceſt âge ie meure?
Me veux-tu bruſler, foudroyer,
Et tellement me poudroyer
Qu'vn ſeul oſſet ne me demeure?
Ie ſuis appreſté ſi tu veux,
De te ſacrifier cent bœufs
A fin de deſenfler ton ire:
Ou ſi tu veux auec les Dieux
Ie t'enuoyray là haut aux Cieux
Par le ſon menteur de ma Lyre.
Les freres d'Helene faſchez
Pour les Iambes delaſchez
Contre leur ſœur par Steſichore,
A la fin luy ont pardonné,
Et pleins de pitié redonné
L'vſage de la veuë encore.
Tu peux helas (Deniſe) auſsi
Rompre la teſte à mon ſouci,
Te flechiſſant par ma priere:
Rechante tes vers, & les traits
De ma face en cire portraits
Iette au vent trois fois par derriere.
L'ardeur du courroux que lon ſent
Au premier âge adoleſcent,
Me fiſt trop nicement t'eſcrire:
Maintenant humble & repentant,
D'œil non feint ie vay lamentant
La iuſte fureur de ton ire.



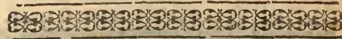
SVR LA NAISSANCE DE FRANÇOIS, DAVPHIN DE France, fils du Roy Henry II.

ODE XI.



N quel bois le plus separé
Du populaire, & en quel Antre
Prens-tu plaisir de me guider,
O Muse ma douce folie:
A fin qu'ardent de ta fureur,
Et du tout hors de moy ie chante
L'honneur de ce Royal enfant
Qui doit commander à la France?
Ie cri'ray des vers non sonnez
Du Grec ny du Latin Poëte,
Plus hautement que sur le mont
Le Prestre Thracien n'entonne
Le Cor à Bacchus dedié,
Ayant la poitrine remplie
D'vne trop vineuse fureur.
Il me semble desia que i'erre
Seul par les Antres, & qu'au fond
D'vne solitaire vallée
Ie chante les diuins honneurs
Du grãd-pere & du pere ensemble.
Tandis Muse sur son berceau

Seme le Liz, seme la Rose,
Seme la Palme & le Laurier,
L'hõneur des veinqueurs és batailles.
Ie preuoy qu'il vous aimera,
Et employra la mesme dextre
Dont guerrier il aura veincu
L'Espagnol & l'Anglois superbe,
A polir des vers qui feront
Voler son nom par-sus la terre,
Imitateur du grand Cesar
Vaillant & sçauant tout ensemble,
Qui le iour vestoit le harnois,
Et en robbe escriuoit ses gestes.



ODE XII.

Ieune beauté mais trop outrecuidée
Des presens de Venus,
Quand tu verras ta peau toute ridée
Et tes cheueux chenus,
Contre le temps & contre toy rebelle
Diras en te tançant,
Que ne pensoy-ie alors que i'estoy belle
Ce que ie vay pensant?
Ou bien pourquoy à mon desir pareille
Ne suis-ie maintenant?
» La beauté semble à la Rose vermeille
» Qui meurt incontinent.
Voila les vers tragiques & la plainte
Qu'au Ciel tu enuoyras,

Tout aussi tost que ta face dépainte
Par le temps tu voirras.
Tu sçais combien ardamment ie t'adore
Indocile à pitié,
Et tu me fuis & tu ne veux encore
Te ioindre à ta moitié.
O de Paphos & de Cypre regente
Déesse aux noirs sourcis!
Plustost encor que le temps sois vengente
Mes desdaignez soucis,
Et du brandon dont les cœurs tu enflames
Des jumens tout autour,
Brusle-la moy à fin que de ses flames
Ie me rie à mon tour.

ODE XIII.



Ouuentesfois nous auons faute
Soit de biens soit de faueur haute,
Selon que l'Astre nous conduit:
Mais tousiours tandis que nous sommes
Ou morts ou mis au rang des hommes,
Nous auons besoin de bon bruit.
Car la louange emmiellée
Au sucre des Muses meslée
Nous perce l'oreille en riant,
Louange qui riche ne cede
A l'or que Pactole possede,
Ny aux perles de l'Orient.

» *La vertu qui n'a cognoissance*
» *Combiẽ la Muse a de puissance,*
» *Languit en tenebreux seiour,*
» *Et en vain elle est souspirante*
» *Que sa clarté n'est apparante*
» *Pour se mõstrer aux rais du iour.*

Mais ma plume qui coniecture
Par son vol sa gloire future
Se vante de n'endurer pas
Que la tienne au sepulchre meure,
Ny qu'orpheline elle demeure,
Errante sans honneur là bas.

Ie banderay mon arc qui iette
Contre ta race sa sagette,
Pour viser tout droit en ce lieu
Qui se resiouit de ta gloire,
Et où le grand fleuue de Loire
Se mesle auec vn plus grand Dieu.

Et bien que ta Muse soit telle,
Que de soy se rende immortelle,
Desdaigner pourtant tu ne dois
L'honneur que la mienne te donne,
Ny ceste Lyre qui te sonne
Ce que luy commandent mes dois.

Iadis Pindare sur la sienne
Accorda la gloire ancienne
Des Athletes, Princes & Rois:
Ie veux entonner ta louange,
Et l'enuoyer de Loire à Gange,
Si tant loin peut aller ma vois.

Car il semble que nostre Lyre
Ta race seule vueille eslire

Pour la pousser dedans les Cieux:
Macrin a sacré la memoire
De l'onde, & s'honore la gloire
Du neueu qui s'honore mieux.
France sous Henry fleurit, comme
Sous Auguste fleurissoit Romme:
Elle n'est plus mere seulement
D'hommes qui animent le cuiure,
Ny de peintres qui en font viure
Deux ensemble eternellement:
Mais grosse de sçauoir enfante
Des fils dont elle est trionfante,
Qui son nom rendent honoré:
L'vn chantre d'Amour la decore,
L'autre de Mars & l'autre encore
De Phebus au beau crin doré.
Entre lesquels le ciel ordonne
Que le premier rang on te donne,
Du Bellay, qui monstres tes vers
Entez dans le tronc d'vne Oliue,
Oliue dont la fueille viue
Se rend egale aux Lauriers vers.

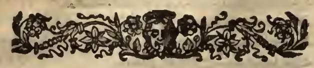


ODE XIIII.



On ame, il est temps que tu rendes
Aux bõs Dieux les iustes offrandes
Dont tu as obligé tes vœux:
Sus, qu'on dresse vn autel de terre,
Auec toy payer ie le veux,
Et qu'on le pare de Lierre
Et de Veruéne aux froids cheueux.
Les Dieux n'ont remis en arriere
L'humble souspir de ma priere,
Et Pluton qui n'auoit appris
Se flechir pour dueil qu'homme meine,
N'a pas mis le mien à mespris,
Rappellant la Parque inhumaine
Qui ia du Bellay tenoit pris.
Mortes sont les fiéures cruelles
Qui rongeoyent ses cheres moüelles:
Son œil est maintenant pareil
Aux fleurs que trop les pluyes baignent
Enuieuses de leur vermeil,
Qui plus gaillardes se repignent
Aux rayons du nouueau Soleil.
Sus Mégret, qu'on chante qu'on sonne
C'est heur que la santé luy donne,
Qu'on chasse ennuis, soucis & pleurs,
Qu'on seme la place de Roses,
D'Oeillets, de Lis, de toutes fleurs
En ce beau mois d'Auril écloses,

Riche de cent mille couleurs:
Lequel s'égaye & se recrée
De te voir sain, & luy agrée
Le iour que tu fais dessous luy:
Son cours qui sembloit apparoistre
Malade comme toy d'ennuy,
Tous deux sains, auez fait cognoistre
Vos belles clairtez aiourd'huy.
» Mais quoy? si faut-il bien qu'on meure:
» Rien çà bas ferme ne demeure:
» Le Roy François vit bien la nuit.
Donc tandis qu'on ne te menace,
Et la mort boiteuse te suit,
Il faut que ta docte main face
Vn œuure digne de ton bruit.



A FRANCOIS DE LA Brosse Charrolois.

ODE XV.



Vis que d'ordre à son rang l'orage est reuenu,
Si que le Ciel voilé tout triste est deuenu,
Et la vefue forest branle son chef tout nu
Sous le vent qui l'estonne:
C'est, la Brosse, aiourd'huy (ce me semble) raison,

Qui ne veut offenser la loy de la saison,
Prendre à gré les plaisirs que tousiours la maison
En temps pluuieux donne.
Mais si i'augure bien, quand ie voy pendre en bas
Les nuaux auallez, mardy ne seras pas
Si mouillé qu'auiourd'huy, nous prendrons le repas
Tel iour nous deux ensemble.
Tandis chasse de toy tout le mordant souci,
Chasse moy le procez, chasse l'amour aussi:
Ce garçon furieux aux plus sages d'ici
Mille douleurs assemble.
Du soin de l'aduenir ton cœur ne soit espeint,
Ains content du present ne te tourmente point
Des mondaines faueurs qui ne dureront point
Sans culbuter à terre.
Plus tost que les buissons, les Pins audacieux,
Et le front des rochers qui menace les Cieux,
Plus tost que les cailloux abbaissez à nos yeux,
Sont frappez du tonnerre.
Vien saoul: car tu n'auras le festin ancien,
Que prodigue donna l'orgueil Egyptien
Au Romain qui vouloit tout l'Empire estre sien:
Ie hay tant de viandes.
Tu ne boiras aussi de ce Nectar diuin
Qui rend Anjou fameux: car volontiers le vin
Qui a senti l'humeur du terroir Angeuin,
Suit les bouches friandes.

ODE XVI.


E iour pousse la nuit,
Et la nuit sombre
Pousse le iour qui luit
D'vne obscure ombre.

L'Autonne suit l'Esté,
Et l'aspre rage
Des vents n'a point esté
Apres l'orage.

Mais la fiéure d'amours
Qui me tourmente,
Demeure en moy tousiours,
Et ne s'alente.

Ce n'estoit pas moy, Dieu,
Qu'il falloit poindre,
Ta fleche en autre lieu
Se deuoit ioindre.

Poursuy les paresseux
Et les amuse,
Et non pas moy, ne ceux
Qu'aime la Muse.

Helas, deliure moy
De ceste dure,
Qui plus rit quand d'esmoy
Voit que i'endure.

Redonne la clairté
A mes tenebres,
Remets en liberté
Mes iours funebres.

Amour soy le support
De ma pensée,
Et guide à meilleur port
Ma nef cassée.
Tant plus ie suis criant
Plus me reboute,
Plus ie la suis priant
Et moins m'escoute.
Ne ma palle couleur
D'amour blesmie
N'a esmeu à douleur
Mon ennemie:
Ne sonner à son huis
De ma guiterre,
Ny pour elle les nuis
Dormir à terre.
Plus cruel n'est l'effort
De l'eau mutine,
Qu'elle lors que plus fort
Le vent s'obstine.
Ell' s'arme en sa beauté,
Et si ne pense
Voir de sa cruauté
La recompense.
Monstre toy le veinqueur,
Et d'elle enflame
Pour exemple le cœur
De telle flame,
Qui Biblis escoula
Trop indiscrete,
Et ferme brula
La Royne en Crete.

COMPLAINTE DE GLAVque à Scylle Nymphe.

ODE XVII.

LEs douces fleurs d'Hymette aux Abeilles
agréent,
Et les eaux de l'Esté les alterez recréent:
Mais ma peine obstinée
Se soulage en chantant sur ce bord foiblement
Les maux ausquels Amour a miserablement
Soumis ma destinée.
Hé Scyee Scylle,las! ceste dolente riue,
Voire son flot piteux qui grommelant arriue
Des ondeuses campaignes,
Me plaint & me lamente, & ces rochers oyans
Mon dueil continuel de moy sont larmoyans:
Seule tu me desdaignes.
Ce iour fut mon malheur, quand les Dieux marins
eurent
Enuie sus mon aise, & lors qu'ils me cognurent
De leur grande mer digne.
Las! heureux si iamais ie n'eusse desdaigné
L'art premier où i'estois par mon pere enseigné,
Ny mes rets ny ma ligne!
Car la flâme d'Amour,qui m'espoinçonne & lime,
Me vint ardre au milieu(qui l'eust creu!)de l'abîme
De leur mer fluctueuse:
Et bien en autre forme adonc ie me changeay,

Que ie ne fus mué alors que ie mangeay
L'herbe trop vertueuse.
Pourtãt si i'ay la teste en longs cheueux difforme,
Et le corps monstrueux d'vne nouuelle forme
Citoyenne des ondes:
Tel honneur de nature en moy n'est à blasmer,
La mere Tethys m'aime,& m'aiment de la mer
Les Nymphes vagabondes.
Circe tant seulement ne m'aime: mais encore
Toute ardante me suyt,& pourneant m'adore
De folle amour esprise.
Ainsi mon cœur que mille affectent, vne l'a:
Vne seule en iouyst, & en lieu de cela
Me hait & me desprise.
Bien que Nymphe tu sois, ah cruelle! si est-ce
Qu'indigne ie ne suis de toy demy-Déesse:
Vn Dieu te fait requeste.
Tethys pour effacer cela que i'eu d'humain,
Et d'homme au temps suiet, m'a versé de sa main
Cent fleuues sur la teste.
Mais las! dequoy me sert ceste faueur que d'estre
Immortel,& d'aller compagnon à la destre
Du grand Prince Neptune,
Quand Scylle me desdaigne estant franc du trespas,
Et cil à qui par mort permis ne luy est pas
De changer sa fortune?

ODE XVIII.



D'Où vient cela (Pisseleu) que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne voit en ce Mõde où nous sõmes
Vn seul qui n'ait vn diuers iugement?
L'vn esloigné des foudres de la guerre
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre
Pour de Cerés les presens y semer:
L'autre au contraire, ardant aime les armes,
Si qu'en sa peau ne sçauroit seiourner
Sans brauement attaquer les allarmes,
Et tout sanglant au logis retourner.
Qui le Palais de langue mise en vente
Fait esclater deuant vn President,
Et qui piqué d'auarice suiuante
Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.
L'vn de l'Amour adore l'inconstance,
L'autre plus sain ne met l'esprit, sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine vn perdurable nom:
L'vn suit la Cour & les faueurs ensemble,
Si que sa teste au Ciel semble toucher:
L'autre les fuit, & est mort ce luy semble,
S'il voit le Roy de son toict approcher.
Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'vn sommeil le trauail adoucit,
Ou resueillé, auec la pleine tasse
Des iours d'Esté la langueur accourcit.

Qui deuant l'aube accourt triste à la porte
Du Conseiller, & là faisant maint tour
Le sac au poing attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon-iour.
Ici cestuy de la sage Nature
Les faits diuers remasché en y pensant,
Et cestuy-là par la lineature
Des mains predit le malheur menaçant.
L'vn allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine: & combien
Que l'innoqué Mercure ne responde,
Sousle en deux mois le meilleur de son bien.
L'vn graue en bronze & dans le marbre à force
Veut le naïf de Nature imiter:
Des corps errans l'Astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.
Mais tels estats les piliers de la vie
Ne m'ont point pleu, & me suis tellement
Esloigné d'eux, que ie n'eus onc enuie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.
L'honneur sans plus du verd Laurier m'agrée,
Par luy ie hay le vulgaire odieux:
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des Dieux.
La belle m'aime & par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, & quand ie veux sonner,
De m'accorder ses flutes ne refuse,
Ne de m'apprendre à bien les entonner.
Dés mon enfance en l'eau de ses fonteines
Pour Prestre sien me plongea de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athenes,
Et du sçauoir de l'antique Romain.

ODE XIX.

N'Estre trop resiouy de chose qui arriue,
Ny trop despit aussi,
Rend l'homme heureux, & fait encor
qu'il viue
Sans peur ne sans souci.
Comme le temps vont les choses mondaines
Suiuant son mouuement:
Il est soudain & les saisons soudaines
Se changent promtement.
Dessus le Nil iadis fut la science,
Puis en Grece elle alla:
Rome depuis en eut l'experience,
Paris maintenant l'a.
„ Villes & forts & Royaumes perissent
„ Par le temps tout expres,
„ Pour donner place aux nouueaux qui fleurissent
„ Qui remourront apres.
N'aguere estoient dessus la seche arene
Les poissons à l'enuers,
Puis tout soudain l'orgueilleux cours de Sene
Les a de flots couuers.
La mer ne flotte où elle souloit estre,
Et aux lieux vuides d'eaux
(Miracle estrange!) on la voit soudain naistre
Hospital de bateaux.
Telles loix fit Dame Nature guide,
Lors que par-sur le dos

Pyrrhe ſema dedans le Monde vuide
De ſa mere les os:
A celle fin que nul homme n'eſpere
S'oſer dire immortel,
Voyant le Temps qui eſt ſon propre pere,
N'auoir rien moins de tel.
Arme toy donc de la Philoſophie
Contre tant d'accidens,
Et courageux d'elle te fortifie
L'eſtomac au dedans,
N'ayant effroy de choſe qui ſuruienne
Au deuant de tes yeux,
Soit que le Ciel les abyſmes deuienne,
Et l'abyſme les Cieux.



LA DEFLORATION de Lede.

ODE XX.



Mour dont le traict veinqueur
Fait en mon ſang ſa retraite,
M'a ſi bien eſcrit au cœur
Le nom de ma Caſſandrete,
Que le tombeau mange-chair,
Logis de la pourriture,
Ne pourra point arracher
De mon cœur ſa pourtraiture.

Mon Luth qui aux bons oyans
Souloit raconter mes peines,
Las! de mes yeux larmoyans
Ne tarist point les fonteines:
Et le Soleil ne peut voir,
Soit quand le iour il apporte,
Ou quand il le cache au soir,
Vne autre douleur plus forte.

Mais vostre cœur obstiné,
Et moins perdurable encore
Que l'Ocean mutiné
Qui baigne la riue More,
Ne prend mon seruice à gré,
Ains a d'immoler enuie
Le mien à luy consacré
Dés premiers ans de ma vie.

Iupiter espoinçonné
De telle poignante rage,
A le Ciel abandonné
Lié d'amoureux seruage:
Car l'œil qui son cœur estraint,
Comme estraints ores nous sommes,
Ce grand Seigneur a contraint
De tenter l'amour des hommes.

Luy porté de son desir,
Naissant d'vne flame esprise,
Se laissa d'Amour saisir,
Comme vne despouille prise:
Puis il a bras, teste & flanc,
Et sa poitrine cachée
Sous vn plumage plus blanc
Que le laict sur la jonchée.

En son col mit vn carcan
Taillé d'artifice, où l'œuure
Du laborieux Vulcan
Admirable se descœuure.
D'or en estoient les cerceaux
Piolez d'esmail ensemble:
A l'Arc qui verse les eaux
Ce bel ouurage resemble.
L'or sur la plume reluit
D'vne semblable lumiere,
Que le clair œil de la nuit
Dessus la neige premiere:
Il fend le chemin des Cieux
D'vn long branle de ses ailes,
Et d'vn voguer spacieux
Tire ses rames nouuelles.
Cõme l'Aigle fond d'enhaut,
Ouurant l'espais de la nuë,
Sur l'aspic qui leche au chaud
Sa ieunesse reuenuë:
Ainsi le Cygne voloit
Contre-bas tant qu'il arriue
Dessus l'estang où souloit
Iouër Lede sur la riue.
Quand le Ciel eut allumé
Le beau iour par les cãpagnes,
Elle au bord accoustumé
Mena iouër ses compagnes:
Et studieuse des fleurs
En sa main vn panier porte
Peint de diuerses couleurs,
Et d'histoire en mainte sorte.

Seconde pause.

Du haut du panier s'ouuroit
A longues tresses dorées
Vne Aurore qui couuroit
Le Ciel de fleurs colorées:
Ses cheueux vaguoient errans
Souflez du vent des narines
Des prochains cheuaux tirans
Le Soleil des eaux marines.

Ainsi qu'au Ciel fait son tour
Par sa voye courbe & torte,
Il tourne tout à l'entour
De l'anse en semblable sorte:
Les nerfs s'enflent aux cheuux,
Et leur puissance indontée
Se roidist sous les trauaux
De la penible montée.

La mer est peinte plus bas,
L'eau ride si bien sur elle,
Qu'vn pescheur ne m'roit pas
Qu'elle ne fust naturelle:
Ce Soleil tombant au soir
Dedans l'onde voisine entre,
A chef bas se laissant cheoir
Iusqu'au fond de ce grand ventre.

Sur le sourci d'vn rocher
Vn pasteur le loup regarde,
Qui se haste d'approcher
Du couard peuple qu'il garde:
Mais de cela ne luy chaut,
Tant vn limas luy agrée,
Qui lentement monte au haut

D'vn Liz au bas de la prée.
Vn Satyre tout follet
De sa main larronne tire
La panetiere & le laict
D'vn autre follet Satyre:
L'vn court apres tout ireux,
L'autre defend sa despouille,
Le laict se verse sur eux
Qui sein & menton leur souille.
Deux beliers qui se hurtoient
Le haut de leurs testes dures,
Portraits aux deux bords estoient
Pour la fin de ses peintures.
Tel panier en ses mains mist
Lede qui sa troupe excelle,
Le iour qu'vn oiseau la fist
Femme en lieu d'vne pucelle.
L'vne arrache d'vn doy blanc
Du beau Narcisse les larmes,
Et la lettre teinte au sang
Du Grec marry pour les armes:
De crainte l'Oeillet vermeil
Pallist entre ces pillardes,
Et la fleur que toy Soleil
Des Cieux encor tu regardes.
A l'enui sont ja cueillis
Les verds thresors de la plaine,
Les Coquerets & les Lis,
La Rose & la Marjolaine:
Quand la Vierge dit ainsi,
De son Destin ignorante:
De tant de fleurs que voicy

Laiſſon la proye odorante.
Allon troupeau bien-heureux
Que i'aime d'amour naïue,
Ouyr l'oiſeau douloureux
Qui ſe plaint ſur noſtre riue.
Lors elle en haſtant le pas
Court par l'herbe d'vn pied vîte:
Sa troupe ne la ſuit pas,
Tant ſa carriere eſt ſubite.
Du bord luy tendit la main,
Et l'oiſeau qui treſſaut d'aiſe,
S'en approche tout humain
Et le blanc yuoire baiſe:
Ores l'adultere oiſeau
Au bord par les fleurs ſe ioue,
Et ores au haut de l'eau
Tout mignard pres d'elle noue.
Puis d'vne gaye façon
Courbe au doz l'vne & l'autre aile,
Et au bruit de ſa chanſon
Il appriuoiſe la belle:
La nicette en ſon giron
Reçoit les flames ſecrettes,
Faiſant tout à l'enuiron
Du Cygne vn lict de fleurettes.
Luy qui fut ſi gracieux,
Voyant ſon heure opportune,
Deuint plus audacieux
Prenant au poil la fortune:
De ſon col comme ondes long
Le ſein de la vierge touche,
Et ſon bec luy mit adonc

Dedans sa vermeille bouche.
Il va ses ergots dressant
Sur les bras d'elle qu'il serre,
Et de son ventre pressant
Contraint la rebelle à terre.
Sous l'oiseau se debat fort,
Le pince & le mord, si est-ce
Qu'au milieu de tel effort
Sentit rauir sa ieunesse.
Le cinabre çà & là
Couloura la vergongneuse:
A la fin elle parla
D'vne bouche desdaigneuse:
D'où es-tu trompeur volant,
D'où viens-tu, qui as l'audace
D'aller ainsi violant
Les filles de noble race?
Ie cuidoy ton cœur, helas!
Semblable à l'habit qu'il porte,
Mais (hé pauurette) tu l'as
A mon dam, d'vne autre sorte.
O Ciel qui mes cris entens,
Puissé-ie estre morte enclose
Là bas puis que mon printemps
Est despouillé de sa Rose.
Plus tost vien pour me manger
O veufue tigre affamée,
Que d'vn oisel estranger
Ie sois la femme nommée.
Les membres tombent peu forts,
Et dedans la mort voisine
es yeux ia noüoyent, alors

Que luy respondit le Cygne:
Troisiesme pause.

Vierge, dit-il, ie ne suis
Ce qu'à me voir il te semble,
Plus grande chose ie puis
Qu'vn Cygne à qui ie resemble:
Ie suis le maistre des Dieux,
Ie suis celuy qui desserre
Le tonnerre audacieux
Sur les durs flancs de la Terre.

La contraignante douleur
Du tien plus chaud qui m'allume,
M'a fait prendre la couleur
De ceste non mienne plume.
Ne te va donc obstinant
Contre l'heur de ta fortune,
Tu seras incontinant
La belle sœur de Neptune:

Et si tu pondras deux œufs
De ma semence feconde,
Ainçois deux triomphes neufs
Futurs ornemens du Monde:
L'vn, deux iumeaux esclorra,
Pollux vaillant à l'escrime,
Et son frere qui aura
Sur tous Cheualiers l'estime.

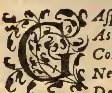
Dedans l'autre germera
La merueille au Ciel choisie,
Pour qui vn iour s'armera
L'Europe contre l'Asie.
A ces mots ell' se consent
Receuant telle auanture,

Et ia de peu à peu sent
Haute esleuer sa ceinture.



A GASPAR D'AVVERGNE.

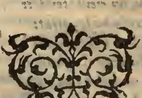
ODE XXI.



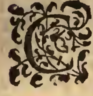
Aspar, qui du mont Pegase
As les filles de Parnase
Conduites en ta maison,
Ne sçais-tu que moy Poëte,
De mon Phebus ie souhéte
Quand ie fais vne oraison?
Les moissons ie ne quiers pas,
Que la faux arrange à bas
Sur la Beauce fructueuse,
Ny tous les cornus troupeaux
Qui sautent sur les coupeaux
De l'Auuergne montueuse:
Ny l'or sans forme qu'ameine
La mine pour nostre peine,
Ny celuy qui est formé,
Portant d'vn Roy la figure,
Ou la fiere portraiture
De quelque Empereur armé:
Ny le marbre marqueté
Cher en Afrique acheté
Pour parade d'vne sale,
Ny les cousteux Diamans,

Magnifiques ornemens
D'vne maiesté Royale:
Ny tous les champs que le fleuue
Du Loir lentement abreuue,
Ny tous les prez emmurez
Des plis de Braye argentine,
Ny tous les bois dont Gastine
Voit ses bras en-verdurez:
Ny le riche accoustrement
D'vne laine qui dément
Sa teinture naturelle
Es poisles du Gobelin,
S'yurant d'vn rouge venin
Pour se desguiser plus belle.
Que celuy dans vne coupe
Toute d'or boiue à la troupe
De son vin de Prepatour,
A qui la vigne succede,
Et pres Vandôme en possede
Cinquante arpens en vn tour.
Que celuy qui aime Mars,
S'enrolle entre les soldars,
Et face sa peau vermeille
D'vn beau sang pour son deuoir,
Et que la trompette au soir
D'vn son luy raze l'oreille.
Le marchant hardiment vire
Par la mer de sa nauire
La prouë & la poupe encor:
Ie ne suis bruslé d'enuie
Aux doux despens de ma vie
De gaigner des lingots d'or.

Tous ces biens ie ne quiers point,
Et mon courage n'est poingt
De telle gloire excessiue.
Manger ô mon compaignon
Ou la figue d'Auignon,
Ou la Prouençale oliue:
L'artichôt & la salade,
L'asperge & la pastenade,
Et les pepons Tourangeaux
Me sont herbes plus friandes
Que les Royales viandes
Qui se seruent à monceaux.
Puis qu'il faut si tost mourir,
Que me vaudroit d'acquerir
Vn bien qui ne dure guiere?
Qu'vn heritier qui viendroit
Apres mon trespas vendroit
Et en feroit bonne chère?
Tant seulement ie desire
Vne santé qui n'empire:
Ie desire vn beau seiour,
Vne raison saine & bonne,
Et vne Lyre qui sonne
Tousiours le Vin & l'Amour.



ODE XXII.



Eluy qui est mort auiourd'huy,
Est aussi bien mort que celuy
Qui mourut aux iours du Deluge:
Autant vaut aller le premier,
(Que de seiourner le dernier)
Deuant le parquet du grand Iuge.

Incontinent que l'homme est mort,
Ou iamais ou long temps il dort
Au creux d'vne tombe enfouye,
Sans plus parler ouyr ne voir:
» Hé, quel bien sçauroit-on auoir
» En perdant les yeux & l'ouye?

Or l'ame selon le bien-fait
Qu'hostesse du corps elle a fait,
Monte au Ciel, sa maison natale:
Mais le corps nourriture à vers,
Dissoult de veines & de nerfs,
N'est plus qu'vne ombre sepulcrale.

Il n'a plus esprit ny raison,
Emboiture ne liaison,
Artere, poux, ny veine tendre:
Cheueul en teste ne luy tient:
Et qui plus est ne luy souuient
D'auoir iadis aimé Cassandre.

» La mort ne desire plus rien.
Donc ce-pendant que i'ay le bien
De desirer vif ie demande

Estre tousiours sain & dispos:
Puis quand ie n'auray que les os,
La reste à Dieu ie recommande.
Homere est mort, Anacreon,
Pindare, Hesiode & Bion,
Et plus n'ont souci de s'enquerre
Du bien & du mal qu'on dit d'eux:
Ainsi apres vn siecle ou deux
Plus ne sentiray rien sous terre.
» *Mais dequoy sert le desirer*
» *Sinon pour l'homme martirer?*
» *Le desir n'est rien que martire.*
» *Content ne vit le desireux,*
» *Et l'homme mort est bien-heureux:*
» *Heureux qui plus rien ne desire!*

ODE XXIII.



Vand ie dors, ie ne sens rien,
Ie ne sens ne mal ne bien,
Ie ne sçaurois rien cognestre,
Ie ne sçay ce que ie suis,
Ce que ie fus, & ne puis
Sçauoir ce que ie dois estre.
I'ay perdu le souuenir
Du passé de l'aduenir:
Ie ne suis que vaine masse
De bronze en homme graué,
Ou quelque terme esleué
Pour parade en vne place.
Toutesfois ie suis viuant,

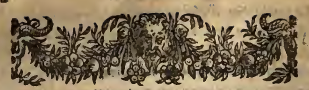
Repoussant mes flancs de vent,
Et si pers toute memoire:
Voyez donc que ie feray
Quand mort ie reposeray
Au fond de la tombe noire.

ODE XXIIII.


Ais d'où vient cela mon Odet?
Si de fortune par la rue
Quelque Courtisan ie salue
Ou de la voix, ou du bonnet,
Ou d'vn clin d'œil tant seulement,
De la teste ou d'vn autre geste,
Soudain par serment il proteste
Qu'il est à mon commandement:
Soit qu'il me treuue chez le Roy,
Soit que i'en sorte ou qu'il y vienne,
Il met sa main dedans la mienne,
Et iure qu'il est tout à moy:
Mais quand vn affaire de soin
Me presse à luy faire requeste,
Tout soudain il tourne la teste,
Et deuient sourd à mon besoin:
Et si ie veux ou l'aborder,
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon Courtisan passe vne porte,
Et ne daigne me regarder:
Et plus ie ne luy suis cognu,
Ny mes vers ny ma Poësie,
Non plus qu'vn estranger d'Asie,

Ou quelqu'vn d'Afrique venu:
Mais vous Prelat officieux,
Mon appuy mon Odet, que i'aime
Mille fois plus ny que moy-mesme,
Ny que mon cœur ny que mes yeux,
Vous ne me faites pas ainsi:
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous ie m'addresse,
Et soudain en auez souci.
Vous auez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospere,
M'aimant tout ainsi qu'vn bõ pere
Et non comme vn rude Seigneur,
Sãs me promettre à tous les coups
Ces monts ces mers d'or ondoyantes:
Telles bourdes trop impudantes
Sont, Odet, indignes de vous.
La raison (Prelat) ie l'entens:
C'est que vous estes veritable,
Et non Courtisan variable,
Qui sert aux faueurs & au temps.

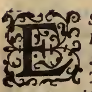
Fin du troisiesme liure.



LE QVATRIESME LIVRE DES ODES.

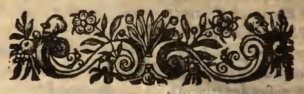
AV ROY HENRY II.

ODE I.



Scoute Prince des François,
Iamais ie ne confesserois
Qu'vn Roy peust surmonter la France,
Tant que ton grand Montmorency,
Et ton grand Duc de Guyse aussi
Te seruiront de leur vaillance.
Et tant que viuant ie seray,
Iamais ie ne confesseray
Qu'en France la Muse perisse,
Tant qu'elle aura pour souuerain
Vn Charles Cardinal Lorrain
Qui la defende & la cherisse.
Sus donq filles de Iupiter,
C'est à ce coup qu'il faut chanter,
Ou iamais d'vne haute véne:
Ie veux enyuré de vos eaux,
Chanter deux Achilles nouueaux,
Et vn autre nouueau Mecéne.
Les forts Guysiens que i'ay veu

Vaillans comme Mars, m'ont pourueu
D'vn argument digne d'Homere,
Et mon Odet lequel me fait
De sa faueur Vâte parfait
Pour chanter l'honneur de son frere.



EPITHALAME DE TRES-illustre Prince Anthoine de Bourbon, & de Ianne Royne de Nauarre.

ODE II.



Vand Anthoine espousa
Ianne, diuine race,
Que le Ciel composa
Plus belle qu'vne Grace,
Les Princesses de France
Ceintes de Lauriers vers
Toutes d'vne cadance
Luy chanterent ces vers:
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Prince plein de bon-heur,
L'arrest du Ciel commande
Qu'on te donne l'honneur
De nostre belle bande:

D'autant qu'vne Déesse
La passe en maiesté,
D'autant elle Princesse
Nous surpasse en beauté.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Plus qu'à nulle autre aussi
Parfaite est son attente,
Ioincte à ce Prince icy
Qui nostre âge contente.
Comme l'anneau decore
Le Diamant de chois,
Ainsi sa gloire honore
Les Princes & les Rois.
O Hymen, Hymenée
Hymen, ô Hymenée.
Il n'eust pas mieux trouvé
Que toy vierge excellante,
Voire eust-il esprouvé
La course d'Atalante,
Ne la Grecque amoureuse
N'eust pas voulu changer
Telle alliance heureuse
Au Pasteur estranger:
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Le Ciel fera beaucoup
Pour tout le Monde ensemble,
Si tu conçois vn coup
Vn fils qui te resemble,
Où l'honneur de ta face
Soit peint, & de tes yeux,

Et ta celeste grace
Qui tenteroit les Dieux.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Cessez flambeaux là haut
Vos clartez coustumieres,
Ce soir, mais ce iour, vaut
Cinq cens de vos lumieres:
Les saints Amours qui dardent
Icy leur feu qui luit,
Plus que les Astres ardent
L'espesseur de la nuit.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Maint soir iadis fut bien
Du lict des Dieux coulpable,
Mais nul d'vn si grand bien
Ne fut oncques capable:
Et si tu peux bien croire
Heureux Soir, desormais
Que tu seras la gloire
Des soirs pour tout iamais.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Nymphes de vos couleurs
Ornez leur couche sainte
Des plus vermeilles fleurs
Dont la terre soit peinte:
Que menu lon y iette
e precieux butin
Cue le marchant achete
Bien loin sous le Matin.

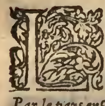
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Et vous diuin troupeau,
Qui les eaux de Pegase
Tenez, & le coupeau
Du cheuelu Parnase,
Venez diuine race,
Offrir vos Lauriers vers,
Et prenant nostre place
Chantez vos meilleurs vers.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Le doux soin qui nous tient,
Nous guide par les plaines
Que le Loir entretient
De verdeur tousiours pleines:
Là nous ne verrons prée
Sans leur faire vn autel,
N'eau qui ne soit sacrée
A leur nom immortel.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Consommez peu à peu
Vos nopces ordonnées,
Sans esteindre le feu
De vos amours bien-nées:
La chaste Cyprienne
Ayant son demy-ceint,
Auec les Graces vienne
Compagne à l'œuure saint.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Afin que le nœud blanc
De foy loyale assemble
De Nauarre le sang
Et de Bourbon ensemble,
Plus estroit que ne serre
La vigne les ormeaux,
Ou l'importun lierre
Les appuyans rameaux.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Adieu Prince adieu Soir,
Adieu pucelle encore,
Nous vous reuiendrons voir
Demain auec l'Aurore,
Pour prier Hymenée
De vouloir prendre à gré
Nostre Chanson sonnée
Sur vostre lict sacré.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.



AV PAIS DE VANDOMOIS.

ODE III.


'Ardeur qui Pythagore
Mena l'Egypte voir,
Pareille ardeur encore
D'apprendre & de ſçauoir,
Me tient : à fin que i'erre
Par le pays enclos
De deux mers, & qui ſerre
De Saturne les os.
Terre adieu qui premiere
En tes bras m'as receu,
Quand la belle lumiere
Du Monde i'apperceu:
En toy Braye qui roules
En tes eaux fortement,
Et toy mon Loir qui coules
Vn peu plus lentement.
Adieu fameux riuages
De bel eſmail couuers,
Et vous Antres ſauuages
Delices de mes vers:
Et vous riches campagnes,
Où preſque enfant ie vy
Les neuf Muſes compagnes
M'enſeigner à l'enuy.

Ie voirray le grand Mince,
Le Mince tant cognu,
Et des fleuues le Prince
Eridan le cornu:
Et les roches hautaines
Que donta l'African
Par les forces soudaines
Du soufre & de Vulcan.
De la Serene antique
Ie voirray le tombeau,
Et la course erratique
D'Arethuse dont l'eau
Fuyant les bras d'Alphée
Se desrobe à nos yeux,
Et Etne le trophée
Des victoires aux Dieux.
Ie voirray ceste ville
Dont iadis le grand-heur
Rendit à soy seruile
Du Monde la grandeur:
Et celle qui entr'ouure
Les flots à l'enuiron,
Et riche se descouure
Dans l'humide giron.
Plus les beaux vers d'Horace
Ne me seront plaisans,
Ne la Thebaine grace
Nourrice de mes ans:
Car ains que tu reuiennes
Petite Lyre, il faut
Que trompe tu deuiennes
Pour resonner plus haut.

Soit que tu te hazardes
D'oser chanter l'honneur
Des victoires Picardes
Que gaigna mon Seigneur,
Ou soit qu'à la memoire
Par vn vers assez bon
Tu consacres la gloire
Des Princes de Bourbon.
» *Heureux celuy ie nomme*
» *De prudence pourueu,*
» *Qui les mœurs de maint homme*
» *En mainte terre a veu:*
Et dont la sage addresse
Et le conseil exquis
Du fin souldart de Grece
Le nom luy ont acquis.
Celuy la grand' peinture
Du Ciel n'ignore pas,
Ne tout ce que Nature
Fait là haut & çà bas:
De Mars la fiere face
Ne luy fist onq effroy,
Ne l'horrible menace
D'vn Senat ou d'vn Roy.
Son asseuré courage
Basty sur la vertu,
De nul humain orage
Ne fut onq abatu:
Son teint n'est iamais blesme
D'vn peché dissolu:
Tout Seigneur de soy-mesme,
Tout sien, & resolu.

DE L'ELECTION DE son sepulchre.

ODE IIII.


Ntres & vous fontaines
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas:
Et vous forests, & ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous riues & bois
Oyez ma vois.
Quand le Ciel & mon heure
Iugeront que ie meure,
Rauy du beau seiour
Du commun iour,
Ie defen qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bastir plus beau:
Mais bien ie veux qu'vn arbre
M'ombrage en lieu d'vn marbre,
Arbre qui soit couuert
Tousiours de vert.
De moy puisse la Terre
Engendrer vn Lierre,
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour:

Et la vigne tortiſſe
Mon ſepulcre embelliſſe,
Faiſant de toutes pars
Vn ombre eſpars.
Là viendront chaque année
A ma feſte ordonnée
Auecques leurs toreaux
Les paſtoureaux:
Puis ayans fait l'office
Du deuot ſacrifice,
Parlans à l'Iſle ainſi
Diront ceci:
Que tu es renommée
D'eſtre tombeau nommée
D'vn, de qui l'Vniuers
Chante les vers!
Qui onques en ſa vie
Ne fut bruſlé d'enuie
D'acquerir les honneurs
Des grands Seigneurs!
Ny n'enſeigna l'vſage
De l'amoureux breuuage,
Ny l'art des anciens
Magiciens!
Mais bien à nos campagnes
Fiſt voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux ſons
De ſes chanſons.
Car il fiſt à ſa Lyre
Si bons accords eſlire,
Qu'il orna de ſes chants
Nous & nos champs.

La douce Manne tombe
A iamais sur sa tumbe,
Et l'humeur que produit
En May la nuit.
Tout à l'entour l'emmure
L'herbe & l'eau qui murmure,
L'vn tousiours verdoyant,
L'autre ondoyant.
Et nous ayans memoire
De sa fameuse gloire,
Luy ferons comme à Pan
Honneur chaque an.
Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'vn agnelet
Auec du laict
Dessur moy qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux esprits
Ont leur pourpris.
La gresle ne la neige
N'ont tels lieux pour leur siege,
Ne la foudre oncque là
Ne deuala:
Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
Le beau Printemps.
Le soin qui sollicite
Les Rois, ne les incite
Leurs voisins ruïner
Pour dominer:

Ainsi comme freres viuent,
Et morts encore suiuent
Les mestiers qu'ils auoient
Quand ils viuoient.
Là là i'oiray d'Alcée
La Lyre courroucée,
Et Sapphon qui sur tous
Sonne plus dous.
Combien ceux qui entendent
Les chansons qu'ils respandent,
Se doiuent resiouïr
De les ouïr!
Quand la peine receuë
Du rocher est deceuë,
Et quand le vieil Tantal'
N'endure mal?
» La seule Lyre douce
» L'ennuy des cœurs repousse,
» Et va l'esprit flatant
» De l'escoutant.



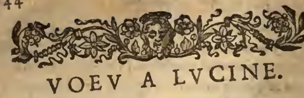


ODE V.

MOn Daurat, nos ans coulent
Comme les eaux qui roulent
D'vn cours sempiternel:
La Mort pour sa sequelle
Nous ameine auec elle
Vn exil eternel.
Nulle humaine priere
Ne repousse en arriere
Le bateau de Charon,
Quand l'ame nue arriue
Vagabonde en la riue
De Styx & d'Acheron.
» Toutes choses mondaines
» Qui vestent nerfs & veines,
» La mort egale prend,
» Soient pauures ou soient Princes:
» Dessus toutes Prouinces
» Sa main large s'estend.
La ieunesse tres-forte
Du grand Achille est morte,
Et Thersite odieux
Aux Grecs est mort encores:
Et Minos qui est ores
Le conseiller des Dieux.
» Iupiter ne demande
» Que des bœufs pour offrande:
» Mais son frere Pluton

„ Nous demande nous hommes,
„ Qui la victime sommes
„ De son Enfer glouton.
Celuy dont le Pau baigne
Le tombeau, nous enseigne
N'esperer rien de haut,
Ny celuy que Pegase
(Qui fit sourcer Parnase)
Culbuta d'vn grand saut.
„ Làs ! on ne peut cognoistre
„ Le Destin qui doit naistre,
„ Et l'homme en vain poursuit
„ Coniecturer la chose,
„ Que Dieu sage tient close
„ Sous vne obscure nuit.
Ie pensois que la trope
Que guide Calliope,
(Troupe mon seul confort)
Soustiendroit ma querelle,
Et qu'indonté par elle
Ie donteroy la mort:
Mais vne fiéure grosse
Creuse desia ma fosse
Pour me banir là bas,
Et sa flame cruelle
Se paist de ma moüelle,
Miserable repas.
Que peu s'en faut ma vie
Que tu ne m'es rauie
Close sous le tombeau!
Et que mort ie ne voye
Où Mercure conuoye

Le debile troupeau!
Qu'à bon droit Promethée
Pour sa fraude inuentée
Souffre vn tourment cruel!
Qu'vn Aigle sur la roche
Luy ronge d'vn bec croche
Son cœur perpetuel!
Depuis qu'il eut robée
La flame prohibée
Pour les Dieux despiter,
Les bandes incogneues
De fiéures sont venues
Nostre terre habiter:
Et la Mort despiteuse
Au-parauant boiteuse
Fut legere d'aller.
D'aîles mal-ordonnées
Aux hommes non données
Dedale coupa l'air.
La maudite Pandore
Fut forgée, & encore
Astrée s'en-vola,
Et la tasse feconde
Peupla le pauure Monde
De tant de maux qu'il a.
Ah! le meschant courage
Des hommes de nostre âge
N'endure par ses faits,
Que Iupiter estuye
Sa foudre qui s'ennuye
De voir tant de mesfaits.



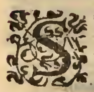
VOEV A LVCINE.

ODE VI.

O Déesse puissante
De pouuoir secourir
La vierge languissante
Desia preste à mourir,
Quand la douleur amere
D'vn enfant la rend mere:
Si douce & secourable
Heureusement tu veux
D'oreille fauorable
Ouyr mes humbles vœux,
I'esleueray d'yuoire
Vne image à ta gloire:
Et moy la teste ornée
De beaux Liz fleurissans,
Iray trois fois l'année
La parfumer d'encens,
Accordant sur ma Lyre
L'honneur de ton Osire:
Ainsi tousiours t'honore
Le Nil impetueux,
Qui Neptune colore
Par sept huis fluctueux:
Ainsi tousiours ta pompe
Danse au bruit de la trompe.
Toy Déesse Lucine

Requise par trois fois
De la vierge en gesine
Tu escoutes la vois,
Et desserres la porte
Au doux fruit qu'elle porte.
Tu as de la Nature
La clef dedans tes mains,
Tu donnes l'ouuerture
De la vie aux humains,
Et des siecles auares
Les fautes tu repares.

VOEV AV SOMME.
ODE VII.



Omme, le repos du Monde,
Si d'vn pauot teint en l'onde
Du grand fleuue obliuieux
Tu veux arrouser mes yeux,
Tellement que ie reçoiue
Ton doux present qui deçoiue
Le long seiour de la nuit,
Qui trop lente pour moy fuit:
Ie te vouë vne peinture,
Où toy-mesme & ta nature
Qui fuyt la clarté du iour,
Seront portraits à l'entour,
Tous les songes & les formes
Où la nuict tu te transformes
Pour nos esprits contenter,

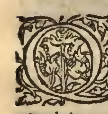
Ou pour les espouuanter.
A grand tort Homere nomme
Frere de la Mort le Somme
Qui charme tous nos ennuis
Et la paresse des nuis,
Voire que Nature estime
Comme son fils legitime.
Le soin qui les Rois espoint,
L'esprit ne me ronge point:
Toutefois la tarde Aurore
Me voit au matin encore
Parmy le lict trauailler,
Et depuis le soir veiller.
Vien donque Somme, & distile
En mes yeux ton onde vtile,
Et tu auras en pur don
Vn beau tableau pour guerdon.

ODE VIII.

MAis que me vaut d'entretenir
Si cherement vn souuenir
Qui hoste de mon cœur le ronge,
Et tousiours me fait deuenir
Resueur comme vn homme qui songe?
Ce n'est pas moy c'est toy mon cœur,
Qui pour allonger ma langueur,
Desloyal enuers moy te portes,
Et pour faire vn penser veinqueur,
De nuict tu luy ouures mes portes.
Tu ne te sçaurois excuser

Que tu ne viennes m'abuser,
Et qu'à tort ne me sois contraire,
Qui veux mon party refuser
Pour soustenir mon aduersaire.
Mais en qui me doy-ie fier?
Quand chetif ie me voy lier
De mes gens qui me viênent prendre,
Pour estre chetif prisonnier
De ceux qui me deuroient defendre!
Ce penser n'eust logé chez moy
S'il n'eust eu trafique auec toy,
Sors cœur de ta place ancienne:
Puis que tu m'as rompu ta foy,
Ie te veux rompre aussi la mienne.
Sors donq, si tu ne veux perir
De telle mort qu'on fait mourir
Le soudart qui rompt sa foy vaine
Pour aller traistre secourir
L'ennemy de son Capitaine.

ODE IX.



Vand ie suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'vn remors & d'vn souci,
Aux rochers ie me plains ainsi,
Aux bois, aux Antres, & aux ondes.
Rochers bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Iamais ny d'estat ny de forme:

Mais tousiours ma ieunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De ieune en vieillard me transforme.
Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyuer vos cheueux mouuans,
L'an d'apres qui se renouuelle,
Renouuelle aussi vostre chef:
Mais le mien ne peut de rechef
R'auoir sa perruque nouuelle.
Antres, ie me suis veu chez vous
Auoir iadis verds les genous,
Le corps habile & la main bonne:
Mais ores i'ay le corps plus dur,
Et les genous que n'est le mur
Qui froidement vous enuironne.
Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez & ramenez
Vos flots d'vn cours qui ne seiourne:
Et moy sans faire long seiour
Ie m'en vais de nuict & de iour,
Au lieu d'où plus on ne retourne.
Si est-ce que ie ne voudrois
Auoir esté rocher ou bois,
Pour auoir la peau plus espesse,
Et veincre le temps emplumé:
Car ainsi dur ie n'eusse aimé
Toy qui m'as fait vieillir, Maistresse.

LE RAVISSEMENT DE Cephale, diuisé en trois pauſes.

ODE X.



L'Hyuer lors que la nuict lente
Fait au Ciel ſi long ſeiour,
Vne Nymphe vigilante
S'eſueilla deuant le iour:
Puis par les Antres humides
Où les Thons ronflent enclos,
Hucha les ſœurs Nereides
Qui dormoiët au bruit des flots.
Sus reſueillez vous pucelles,
Le ſommeil n'a iamais pris
Les yeux curieux de celles
Qui ont vn œuure entrepris.
Ceſte parole mordante
Leur front ſi honteux a fait,
Que ia chacune eſt ardante
Que l'ouurage ſoit parfait.
D'vne ſoye non commune,
Et d'vn or en Cypre eſleu,
Elles brodoient à Neptune
Le Tiſſu d'vn manteau bleu,
Pour mener Thetis la belle
Où les Dieux ſont ia venus,

Et où son mary l'appelle
Aux doux presens de Venus.
Au vif traite y fut la Terre
En boule arrondie au tour,
Auec la Mer qui la serre
De ses bras tout à l'entour:
Au milieu d'elle vn orage
Mouuoit ses flots d'ire pleins:
Palles du futur naufrage
Les mariniers estoient peints.
Desarmé est leur Nauire
Du haut iusqu'au fondement,
Cà & là le vent la vire
Serue à son commandement:
Le Ciel foudroye & les flames
Tombent d'vn vol escarté,
Et les longs esclats des rames
Vont lechant de leur clarté.
Neptune y fut peint luy-mesme
Brodé d'or qui du danger
Sauuant le marinier blesme,
Les vagues faisoit ranger:
Les troupes de la mer grande
Toute entour noyent son corps,
Palemon, Glauque, & la bande
Des Tritons aux cornets tors.
Luy, les brides abandonne
A son char, si qu'en glissant
Sur la mer ses loix il donne
Au flot luy obeyssant:
Et se iouant dessus l'onde
Se monstre seul gouuerneur

Et Roy de l'humide Monde
Qui s'encline à son honneue
Elles cessoyent de portrair
De verd, de rouge, & vermeil,
L'arc qui s'enflame au cötraire
Des sagettes du Soleil,
Quand Naïs de sa parole
Fait ainsi resonner l'air:
De sa voix doucette & molle
Le sucre sembloit couler.

Seconde pause.

Resueillez-vous, belle Aurore,
Froide au lict vous sommeillez,
Et vous resueillant encore
Le beau matin resueillez:
Ainsi le dolent Cephale
Vous soit amiable & dous,
Et laissant sa femme palle
Daigne aller auecque vous.
Le fils de Venus, compagnes,
Ce cruel Archer qui peut
L'air, la mer, & les campagnes
Gesner d'amour quand il veut,
D'vne ruse deceptiue
Nostre Aurore en-amoura,
Si bien que d'elle captiue
Ses trophées honora.
Elle qui a de coustume
D'allumer le iour, voulant
L'allumer elle s'allume
D'vn flambeau plus violant:
Passant les portes décloses

Du Ciel elle alloit deuant
Cà & là versant des Roses
Au sein du Soleil leuant.
Son teint de nacre & d'yuoire
Le matin embellissoit
Et du comble de sa gloire
L'Orient se remplissoit:
Mais Amour qui tout essaye,
N'endura qu'vn si beau teint
Ne sentist la douce playe
Dont les hommes il atteint.
Contre la belle s'efforce,
Et les yeux luy abaissant
Luy fist voir du Ciel par force
Vn image trespassant.
Elle vit dans vn bocage
Cephale parmy les fleurs,
Faire vn large marescage
De la pluye de ses pleurs.
O Ciel, disoit-il, ô Parque,
Auancez mon iour dernier,
Et m'enuoyez en la barque
De l'auare nautonnier:
Ie n'ay plus de viure enuie,
Ce Monde m'est odieux:
Puis que i'ay tué ma vie,
A quoy me gardent les Dieux?
O jauelot execrable,
Tu m'es tesmoin auiourd'huy
Qu'on ne voit rien de durable
En ce Monde que l'ennuy.
Ainsi disant il se pâme

Sur le corps qui trespassoit,
Et les reliques de l'ame
De ses léures amassoit.
L'Aurore au dueil de sa plainte
Malade perd sa couleur,
Et toute se sent estrainte
Au cœur de mesme douleur:
Par vne nouuelle porte
En elle le dard veinqueur
Entra d'vne telle sorte,
Qu'il se fist Roy de son cœur.
Ses moüelles sont ja pleines
D'vn appetit desreiglé,
Et nourrit au fond des veines
Vn feu d'amour aueuglé:
Ia le Ciel elle desprise,
Et plus d'aimer n'a souci
De Tithon la barbe grise,
L'Orient, ny elle aussi.
Cephale qui luy retourne
En l'ame pour l'offenser,
Au plus haut sommet seiourne
De son malade penser,
Et dedans l'ame bleßée
La fiéure luy entretient
Ores chaude ores glacée,
Selon que l'accez la tient.
En vain elle dißimule
Ne sentir le mal qui croist,
Sa flame qui son cœur brule
Claire au visage appareist:
Au pourpre que honte allume

Par rayons dedans son teint,
On voit qu'outre sa coustume
Son cœur d'amour est atteint:
Si tost par la nuict venuë
Les Cieux ne sont obscurcis,
Qu'elle couche à terre nuë
Sans abaisser les sourcis:
Car l'amour qui l'éguillonne,
Ne souffre que le dormir
En proye à ses yeux se donne:
Elle ne fait que gemir.
Et bien que de loin absente
De l'absent Cephale soit
Comme s'elle estoit presente,
En son esprit l'apperçoit:
Ores prompte en ceci pense,
Et ores pense en cela:
Sa trop constante inconstance
Ondoye deçà & là.
Mais quand le paresseux voile
De la nuict quitte les Cieux,
Et que nulle & nulle estoile
Plus ne se monstre à nos yeux,
Elle fuit escheuelée
Portant bas le front & l'œil,
Et par bois & par valée
Lasche la bride à son dueil.
Amour, qui causa la peine
De telle ardante amitié,
La voyant d'ennuy si pleine
En eut luy-mesme pitié,
Et guidant la foible Aurore,

La meine où Cephale estoit,
Qui sa femme morte encore
A longs souspirs regrettoit.
L'eshontée maladie
La vierge tant pressa là,
Qu'à la fin toute hardie
A Cephale ainsi parla:
Pourquoy pers-tu de ton âge
Le printemps à lamenter
Vne froide & morte image
Qui ne te peut contenter?
Elle à la Mort fut suiette,
Non pas moy le sang des Dieux,
Non pas moy Nymphe qui iette
Les premiers rayons des Cieux:
Reçoy moy donques Cephale,
Et ta basse qualité
D'vn estroit lien égale
A mon immortalité.
Luy desdaignant sa priere
Fuit la suppliante vois,
Et tout despit en arriere
S'escarta dedans les bois:
Elle comme amour la porte,
Vole apres & çà & là,
Le presse & ja sa main forte
Dedans ses cheueux elle a:
Puis comme vn Aigle qui serre
Vn Liéure en ses pieds donté,
En luy faisant perdre terre,
Par force au Ciel l'a monté,
Où auecques luy encores

Est maintenant à seiour,
Et bien peu se soucie ores
De nous allumer le iour.

Tierce pause.

Ainsi l'vne de la bande
Mettoit fin à son parler,
Quand le Dieu marin demande
Sa robe pour s'en-aller:
D'elle richement s'habille,
S'agençant de mains & d'yeux,
Pour mener en-poinct sa fille
Au festin de tous les Dieux:

Où Themis la grand' Prestresse
Pleine d'vn esprit ardant,
La tirant hors de la presse
Luy dist en la regardant:
Bien qu'Inon soit ta compagne,
Reçoy pourtant doucement
Ton mary, & ne desdagne
Son mortel embrassement.

Ains que soit la Lune entiere
Dix fois, tu dois enfanter
Vn qui donnera matiere
Aux Poëtes de chanter.
Le Monde pour vn tel homme
N'est pas assez spacieux,
Ses vertus reluiront comme
Les estoiles par les Cieux.

Il passera de vistesse
Les lions, & nul soudart
Ne trompera la rudesse
De son homicide dard:

Prompt à suiure comme foudre,
Sa main au sang souillera
De Telephe, & sur la poudre
Mille Rois despouillera.
Et si fera voir encore,
Tant ses coups seront pesans,
Au noir enfant de l'Aurore
Les Enfers deuant ses ans:
Et apres auoir de Troye
Le fort rampart abatu,
Ilion sera la proye
Des Grecs & de sa vertu.

ODE XI.

MA douce iouuance est passée,
Ma premiere force est cassée,
I'ay la dent noire & le chef blanc,
Mes nerfs sont dissous & mes veines,
Tant i'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'vne eau rousse en lieu de sang.
Adieu ma Lyre, adieu fillettes
Iadis mes douces amourettes,
Adieu ie sens venir ma fin:
Nul passetemps de ma ieunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict & le vin.
I'ay la teste toute estourdie
De trop d'ans & de maladie,
De tous costez le soin me mord:
Et soit que i'aille ou que ie tarde,

Touſiours apres moy ie regarde
Si ie verray venir la Mort:
Qui doit ce me ſemble à toute heure
Me mener là bas où demeure
Ie ne ſçay quel Pluton qui tient
Ouuert à tous venans vn Antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où iamais on ne reuient.

ODE XII.

Pourquoy chetif laboureur
As-tu peur d'vn Empereur,
Qui doit bien toſt, legere ombre,
Des morts accroiſtre le nombre?
„ Ne ſçais-tu qu'à tout chacun
„ Le port d'Enfer eſt commun,
„ Et qu'vne ame Imperiale
„ Auſſi toſt là bas deuale
„ Dans le bateau de Charon,
„ Que l'ame d'vn bucheron?
Courage coupeur de terre!
Ces grands foudres de la guerre
Non plus que toy n'iront pas
Armez d'vn plaſtron là bas
Comme ils alloient aux batailles:
Autant leur vaudrõt leurs mailles,
Leurs lances & leur eſtoc,
Comme à toy vaudra ton ſoc.
Le bon iuge Rhadamante
Aſſeuré ne s'eſpouuante

Non plus de voir vn harnois
Là bas qu'vn leuier de bois,
Ou voir vne souquenie
Qu'vne robbe bien garnie,
Ou qu'vn riche accoustrement
D'vn Roy mort pompeusement.

ODELETTE XIII.

LEs espics sont à Cerés,
Aux Dieux bouquins les forés,
A Chlore l'herbe nouuelle,
A Phebus le verd Laurier,
A Minerue l'Oliuer,
Et le beau Pin à Cybelle:
Aux Zephyres le doux bruit,
A Pomone le doux fruit,
L'onde aux Nymphes est sacrée,
A Flore les belles fleurs:
Mais les soucis & les pleurs
Sont sacrez à Cytherée.



ODE XIIII.

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'vne ruche, où les auettes
Font leurs petites logettes.
Comme il les alloit cueillant,
Vne auette sommeillant
Dans le fond d'vne fleurette,
Luy piqua la main douillette.
Si tost que piqué se vit,
Ah! ie suis perdu (ce dit)
Et s'en-courant vers sa mere
Luy monstra sa playe amere:
Ma mere, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait vne esgratignure!
Alors Venus se sou-rit
Et en le baisant le prit,
Puis sa main luy a souflée
Pour guarir sa playe enflée.
Qui t'a, dy moy, faux garçon
Blessé de telle façon?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes?
Nenny, c'est vn serpenteau,
Qui vole au Printemps nouueau
Auecque deux ailerettes
Çà & là sus les fleurettes.

Ah ! vrayment ie le cognois
(Dit Venus) les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette.
Si doncques vn animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halesne espoinçonne
La main de quelque personne,
Combien fais-tu de douleur
Au prix de luy, dans le cœur
De celuy en qui tu iettes
Tes venimeuses sagettes?

ODE XV.

CHaste troupe Pierienne,
Qui de l'onde Hippocrenienne
Tenez les riues, & le mont
D'Heme, & les verdoyans bocages
De Pinde, & les Antres sauuages
Du sainct Parnasse au double front:
Vous de l'eau poissonneuse fille,
Qui dans le creux d'vne coquille
Vinstes à Cypre, & qui Gnidon
Gouuernez, & Paphe & Cythere,
Venus la fiere-douce mere
De ce bon enfant Cupidon:
Vous Graces d'vne escharpe ceintes,
Qui dessous les montaignes saintes
De Colche, ou dans le fond du val

Soit d'Amathonte ou soit d'Erie,
Toute nuict sur l'herbe fleurie
En vn rond demenez le bal:
Et vous Dryades & vous Fées
Qui de ionc simplement coifées
Nagez par le crystal des eaux,
Fendant des fleuues les entorses,
Et qui naissez sous les escorces,
Ames vertes des arbrisseaux:
Ornez ce liure de Lierre,
Et bien loin au Ciel de la Terre,
S'il vous plaist enleuez ma vois:
Et faites que tousiours ma Lyre
D'âge en âge s'entende bruire
Du More iusques à l'Anglois.

ODE XVI.



N'Agueres chanter ie voulois
Comme Francus au bord Gaulois
Auec sa troupe vint descendre,
Mais mon Luth pincé de mon doy
Ne vouloit en despit de moy
Que chanter Amour & Cassandre.
Ie pensois (d'autant que tousiours
I'auois dit sur luy mes amours)
Que ses cordes par long vsage
Chantoient d'Amour, & qu'il falloit
En mettre d'autres s'on vouloit
Luy apprendre vn autre langage.
Dés la mesme heure il n'y eut fust

Ny archet qui changé ne fust,
Ny cheuilles ny chanterelles:
Mais apres qu'il fut remonté,
Plus fort que deuant a chanté
D'autres amours toutes nouuelles.
Or adieu donc Prince Francus,
Ta gloire sous tes murs veincus
Se cachera tousiours pressée,
Si à ton neueu nostre Roy
Tu ne dis qu'en l'honneur de toy
Il face ma Lyre crossée.

ODE XVII.

De neuf à dix syllabes.

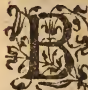
BRune Vesper, lumiere dorée,
De la belle Royne Cytherée,
Vesper, dont la belle clairté luit
Autant sur les Astres de la nuit
Que reluit par dessus toy la Lune:
O claire image de la nuit brune,
En lieu du beau Croissant tout ce soir
Donne lumiere & te laisse choir
Bien tard dedans la marine source.
Ie ne veux larron oster la bourse
A quelque amant, ou comme vn meschant
Voleur déualiser vn marchand:
Ie veux aller outre la riuiere
Voir m'amie: mais sans ta lumiere
Ie ne puis mon voyage acheuer.

De bonne heure vueilles te leuer,
Et de ta belle nuitale flame
Esclaire au feu d'amour qui m'enflame.

ODE XVIII.

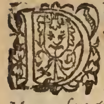
Dieu vous gard messagers fidelles
Du Printemps vistes Arondelles,
Huppes, Cocus, Rossignolets,
Tourtres & vous oiseaux sauuages
Qui de cent sortes de ramages
Animez les bois verdelets.
Dieu vous gard belles Paquerettes,
Belles Roses, belles fleurettes,
Et vous boutons iadis cognus
Du sang d'Aiax & de Narcisse:
Et vous Thym, Anis & Melisse,
Vous soyez les bien reuenus.
Dieu vous gard troupe diaprée
Des papillons, qui par la prée
Les douces herbes suçotez:
Et vous nouuel essain d'abeilles,
Qui les fleurs iaunes & vermeilles
De vostre bouche baisotez:
Cent mille fois ie re-salue
Vostre belle & douce venue.
O que i'aime ceste saison
Et ce doux caquet des riuages,
Au prix des vents & des orages
Qui m'enfermoient en la maison!

ODE XIX.



El Aubepin fleuriſſant,
Verdiſſant
Le long de ce beau riuage,
Tu es veſtu iuſqu'au bas
Des longs bras
D'vne lambrunche ſauuage.
Deux camps de rouge fourmis
Se ſont mis
En garniſon ſous ta ſouche:
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les auettes ont leur couche.
Le chantre Roßignolet
Nouuelet,
Courtiſant ſa bien-aimée,
Pour ſes amours alleger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.
Sur ta cime il fait ſon ny
Tout vny
De mouſſe & de fine ſoye,
Où ſes petits eſclorront,
Qui ſeront
De mes mains la douce proye.
Or vy gentil Aubepin,
Vy ſans fin,
Vy ſans que iamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puiſſent ruer par terre.

ODE XX.

*V grand Turc ie n'ay ſouci,*
Ny du grand Tartare auſsi:
L'or ne maiſtriſe ma vie,
Aux Rois ie ne porte enuie:
Ie n'ay ſouci que d'aimer
Moy-meſme & me parfumer
D'odeurs, & qu'vne couronne
De fleurs le chef m'enuironne.
Ie ſuis mon Belleau, celuy
Qui veux viure ce iourd'huy,
L'homme ne ſçauroit cogneſtre
Si vn lendemain doit eſtre.
Vulcan en faueur de moy,
Ie te pri' deſpeſche toy
De me tourner vne taſſe,
Qui de profondeur ſurpaſſe
Celle du vieillard Neſtor:
Ie ne veux qu'elle ſoit d'or,
Sans plus fay la moy de Cheſne,
Ou de Lierre ou de Freſne.
Ne m'engraue point dedans
Ces grands panaches pendans,
Plaſtrons, morions ny armes:
Qu'ay-ie ſouci des allarmes,
Des aſſaux & des combas?
Auſsi ne m'y graue pas
Ny le Soleil ny la Lune,
Ny le iour ny la nuict brune,

Ny les Astres ny les Ours:
Ie n'ay souci de leurs cours,
Encor'moins de leur charrete,
D'Orion ny de Boëte.
Mais pein moy ie te suppli,
D'vne treille le repli
Non encore vendangée:
Peins vne vigne chargée
De grapes & de raisins,
Peins-y des fouleurs de vins,
Le nez & la rouge trongne
D'vn Silene & d'vn yurongne.

ODE XXI.



Tousiours ne tempeste enragée
Contre ses bords la mer Egée,
Et tousiours l'orage cruel
Des vents cõme vn foudre ne gronde
Elochant la voûte du Monde
D'vn soufflement continuel.
Tousiours l'Hiuer de neiges blanches
Des Pins n'enfarine les branches,
Et du haut Apennin tousiours
La gresle le dos ne martelle,
Et tousiours la glace eternelle
Des fleuues ne bride le cours.
» *Rien sous le Ciel ferme ne dure:*
Telles loix la sage Nature
Arresta dans ce Monde alors
Que Pyrrhe espandoit sus la terre

Nos ayeux conceus d'vne pierre
S'amollissante en noueaux corps.
Maintenant vne triste pluye
D'vn air larmoyant nous ennuye,
Maintenant les Astres iumeaux
D'émail en-fleurissent les plaines,
Maintenant l'Esté boit les veines
D'Ide gazouillante en ruisseaux.
Nous aussi, Melin, qui ne sommes
Immortels,mais fragiles hommes,
Suiuant cest ordre il ne faut pas
Que nostre ire soit immortelle,
Balançant sagement contre elle
La raison par iuste compas.
N'as-tu point veu lisant Homere,
Lors que plus l'ardante colere
Achille enfloit contre son Roy,
Que Pallas la sage guerriere
Luy happant les cheueux derriere
Tout gromuelant l'arresta coy?
Ia sa dague il auoit tirée
Pour tuer l'heritier d'Atrée,
Tant le courroux l'aiguillonnoit,
Sans elle qui en son nauire
L'enuoya digerer son ire
Dont tout le fiel luy bouillonnoit.
Combien de fois ce Peleïde
Refusa les presens d'Atride
Pour appointer ? combien encor
De prisonnieres Lesbiennes
Et de citez Myceniennes,
Et combien de cheuaux & d'or?

Tandis Hector armoit la rage,
L'horreur & le Troyen orage
Contre les Grecs, & d'vne part
D'vn grand caillou froissa leur porte,
De l'autre part d'vne main forte
Darda la flame en leur rampart.
De quelque costé qu'il se tourne,
Bellone autour de luy seiourne,
Faisant couler Xanthe tout roux
Du sang des Grecs, qui par la plaine
Enduroient innocens la peine
De ce dommageable courroux.
O Monde heureux si Promethée
D'argile en ses doigts retâtée
Le cœur ne nous auoit formé,
Le trempant en l'eau Stygienne,
Et en la rage Libyenne
D'vn cruel lion affamé!
Iamais la belle vierge Astrée
N'eust detesté nostre contrée,
Et les foudres tombez du Ciel
N'eussent accablé les montagnes:
Tousiours fussent par les campagnes
Glissez les doux ruisseaux de miel.
Le cheual au milieu des guerres
N'eust point ronflé, ny les tonnerres
Des canons n'eussent point tonné,
Ny sur les bornes des prouinces
Le camp armé de deux grans Princes
N'eust point le pasteur estonné.
On n'eust point emmuré les villes
Pour crainte des guerres ciuiles,

Ny des estrange. regions,
Ny le contre de Pharsalie
N'eust hurté tant d'os d'Italie,
Ny tant de vuides morions.
L'ire suiet des Tragedies
Fait les voix en plaintes hardies
Des Rois accablez du danger:
Et fait les execrables meres
Presenter les fils à leurs peres
Sur la table pour les manger.
Las! ce monstre ce monstre d'Ire
Contre toy me força d'escrire,
Et m'eslança tout irrité,
Quand d'vn vers enfiellé d'Iambes
Ie vomissois les aigres flambes
De mon courage despité:
Pource Mellin, qu'on me fist croire
Qu'en fraudant le prix de ma gloire
Tu auois caquetté de moy,
Et que d'vne longue risée
Mon œuure par toy mesprisée,
Ne seruit que de farce au Roy.
Mais ores ores que tu nies
En tant d'honnestes compaignies
N'auoir mesdit de mon labeur,
Et que ta bouche le confesse
En presence de nous, ie laisse
Ce despit qui m'ardoit le cœur:
Chatouillé vraymẽt d'vn grãd aise
De voir morte du tout la braise
Qui me consumoit, & de voir
Creuer ceux qui par vne enuie

Troublant le repos de ma vie,
Souloient nos fureurs esmouuoir.
Dressant à nostre amitié neuue
Vn autel, i'atteste le fleuue
Qui des pariures n'a pitié,
Que ny l'oubly ny le temps mesme
Ny la rancœur ny la mort blesme
Ne desnou'ront nostre amitié.
Car d'vne amour dissimulée
Ma foy ne sera point voilée,
(D'vn masque impudent artizan)
Croyant seurement que tu n'vses
Vers tes amis des doubles ruses
Dont se desguise vn Courtizan.
Ne pense donc que le temps brise
L'accord de nostre foy promise,
Bien qu'vn courroux l'aye parfait.
» Souuent vne mauuaise cause
» Contraire à sa nature, cause
» Secrettement vn bon effait.
Les Lis naissent d'herbes puantes,
Les Roses d'espineuses plantes,
Et neantmoins la France peint
De l'vn son blason, & encore
De l'autre la vermeille Aurore
Emprunte le fard de son teint.
Bien que l'vn des fils d'Iocaste
La nuict sous le portail d'Adraste
Et Tydée, enflez de courrous,
D'vne main horriblement dure,
Pour vn petit de couuerture
Se fussent martelez de coups:

Toutefois apres tels allarmes
Amis iurez prindrent les armes,
Et l'vn pour l'autre s'employa,
Quand pres de Thebes le Prophete
Vif englouti dans sa charrette
Tout armé Pluton effroya.

ODE XXII.



'Auoy les yeux & le cœur
Malade d'vne langueur
L'vne à l'autre differente:
Tousiours vne fiéure ardante
Le pauure cœur me brusloit,
Et tousiours l'œil distilloit
Vne pluye catarreuse,
Qui s'escoulant dangereuse
Tout le cerueau m'espuisoit,
Lors mon cœur aux yeux disoit:

Le cœur.

C'est bien raison que sans cesse
Vne pluye vangeresse
Laue le mal qu'auez fait:
Car par vous entra le trait
Qui m'a la fiéure causée.
Lors mes yeux pleins de rosée,
En distillant mon souci
Au cœur respondoient ainsi:

Les yeux.

Mais c'est vous qui fustes cause
Du premier mal qui nous cause,

A vous l'ardante chaleur,
Et à nous l'humide pleur.
Il est bien vray que nous fusmes
Auteurs du mal, qui receusmes
Le trait qui nous a blessé.
Mais il fut si tost passé,
*Qu'à peine tiré le visme*s
Que ia dans nous le sentismes.
Vous deuiez comme plus fort,
Contre son premier effort
Faire vn peu de resistance:
Mais vous prinstes accointance
Tout soudain auecques luy
Pour nous donner tout l'ennuy.
O la belle emprise vaine!
Puis que vous souffrez la peine
Aussi bien que nous d'auoir
Voulu seuls nous deceuoir.
» *La chose est bien raisonnable,*
» *Que le trompeur miserable*
» *Reçoiue le mal sur luy*
» *Qu'il machinoit contre autruy,*
» *Et que pour sa fraude il meure.*
Ainsi mes yeux à toute heure,
Et mon cœur contre mes yeux
Querelloient sed tieux:
Quand vous ma douce Maistresse,
Ayant soin de ma destresse
Et de mon tourment nouueau,
Me fistes present d'vne eau
Si bonne qu'elle a rendue
Ma veuë à demy perdue.

Reste plus à secourir
Le cœur qui s'en va mourir,
S'il ne vous plaist qu'on luy face
Comme aux yeux vn peu de grace.
Or pour esteindre le chaud
Qui le consomme, il ne faut
Sinon qu'vne fois ie touche
De la mienne vostre bouche,
A fin que le doux baiser
Aille du tout appaiser
Par le vent de son haleine
La flame trop inhumaine,
Que de ses ailes Amour
M'esuente tout à l'entour,
Depuis l'heure que la fleche
De vos yeux luy fist la breche
Si auant, qu'il ne pourroit
En guarir s'il ne mouroit,
Ou si vostre douce haleine
Ne le tiroit hors de peine.

ODE XXIII.



Es Muses lierent vn iour
De chaisnes de Roses Amour,
Et pour le garder le donnerent
Aux Graces & à la Beauté,
Qui voyans sa desloyauté
Sus Parnasse l'emprisonnerent.
Si tost que Venus l'entendit,
Son beau ceston elle rendit

A Vulcan, pour la deliurance
De son enfant, & tout soudain
Ayant l'argent dedans la main,
Fist aux Muses la reuerence.
Muses Déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant se les apporte,
Deliurez mon fils prisonnier:
Mais les Muses l'ont fait lier
D'vne chaisne encore plus forte.
Courage doncques amoureux,
Vous ne serez plus langoureux,
Amour est au bout de ses ruses:
Plus n'oseroit ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

ODE XXIIII.

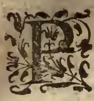
POurtant si i'ay le chef plus blanc
Que n'est d'vn Lis la fleur esclose,
Et toy le visage plus franc
Que n'est le bouton d'vne Rose:
Pour cela mocquer il ne faut
Ma teste de neige couuerte:
Si i'ay la teste blanche en haut,
L'autre partie est assez verte.
Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire vne couronne
Ou quelque beau bouquet, d'vn Lis
Tousiours la Rose on enuironne?

ODE XXV.



A terre les eaux va boiuant,
L'arbre la boit par sa racine,
La mer salée boit le vent,
Et le Soleil boit la marine.
Le Soleil est beu de la Lune,
Tout boit soit en haut ou en bas:
Suiuant ceste reigle commune
Pourquoy donc ne boirons-nous pas?

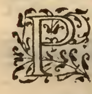
ODE XXVI.



Lusieurs de leurs corps desnuez
Se sont veus en diuerse terre
Miraculeusement muez,
L'vn en serpent & l'autre en pierre,
L'vn en fleur, l'autre en arbrisseau,
L'vn en loup, l'autre en colombelle:
L'vn se vit changer en ruisseau,
Et l'autre deuint arondelle.
Mais ie voudrois estre miroir
Afin que tousiours tu me visses:
Chemise ie voudrois me voir,
Afin que souuent tu me prisses.
Volontiers eau ie deuiendrois,
Afin que ton corps ie lauasse:
Estre du parfum ie voudrois,

A fin que ie te parfumasse.
Ie voudrois estre le riban
Qui serre ta belle poitrine:
Ie voudrois estre le carquan
Qui orne ta gorge yuoirine.
Ie voudrois estre tout autour
Le coral qui tes léures touche,
Afin de baiser nuict & iour
Tes belles léures & ta bouche.

ODE XXVII.



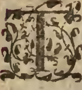
Ourquoy comme vne ieune poutre
De trauers guignes-tu vers moy?
Pourquoy, farouche, fuis-tu outre
Quand ie veux approcher de toy?
Tu ne veux souffrir qu'on te touche:
Et ne veux souffrir que la main
D'vn escuyer ouurant ta bouche
T'apriuoise dessous le frein:
Puis te voltant à toute bride,
Ton corps addresseroit au cours:
Et te piquant seroit ton guide
Par la carriere des amours.
Mais bondissant tu ne fais ores
Que suiure des prez la fraicheur,
Pource que tu n'as point encores
Trouué quelque bon Cheuaucheur.

ODE XXVIII.



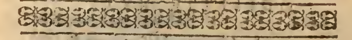
A! si l'or pouuoit allonger
D'vn quart d'heure la vie aux hõmes,
De soin on deuroit se ronger
Pour l'entasser à grandes sommes:
A fin qu'il peust seruir de prix
Et de rançon à nostre vie,
Et que la Mort en l'ayant pris,
Remist au corps l'ame rauie.
Mais puis qu'on ne la peut tarder
Pour don ny pour or qu'on luy offre,
Que me seruiroit de garder
Vn tresor moisi dans mon coffre?
Il vaut mieux, Iamin, s'addonner
A fueilleter tousiours vn liure,
Qui plustost que l'or peut donner
Maugré la Mort vn second viure.

ODE XXIX.



Tu me fais mourir de me dire
Qu'il ne faut sinon qu'vne Lyre
Pour m'amuser, & que tousiours
Ie ne veux chanter que d'amours:
Tu dis vray ie te le confesse:
Mais il ne plaist à la Deesse,
Qui mesle vn plaisir d'vn souci,
Que ie viue autrement qu'ainsi.
Car quand Amour vn coup enflame

De son feu quelque gentille ame,
Impoßible est de l'oublier,
Ny de ses réts se deslier.
Mais toy Pasquier, en qui Minerue
A tant mis de biens en reserue,
Qui as l'esprit ardent & vif,
Et nay pour n'estre point oisif,
Eleue au ciel par ton histoire
De nos Rois les faits & la gloire,
Et pren sous ta diserte voix
La charge des honneurs François;
Et desormais viure me laisse
Sans gloire au sein de ma maistresse,
Et parmy ses ris & ses jeux
Laisse grisonner mes cheueux.

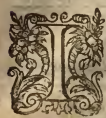


ODE XXX.

CEluy qui n'aime est malheureux,
Et malheureux est l'amoureux:
Mais la misere la plus grande,
C'est quand l'amant (apres auoir
Fidelement fait son deuoir)
Ne reçoit le bien qu'il demande.
La race en amours ne sert rien,
Ne beauté, grace ne maintien:
Sans honneur la Muse gist morte:
Les amoureuses du iourd'huy
En se vendant aiment celuy
Qui le plus d'argent leur apporte.

Puisse mourir meschantement
Qui l'Or trouua premierement:
Par luy le frere n'est pas frere,
Par luy le pere n'est pas seur,
Par luy la sœur n'est pas la sœur,
Et la mere n'est pas la mere.
Par luy la guerre & le discord,
Par luy les glaiues & la Mort,
Par luy viennent mille tristesses:
Et qui pis est nous receuons
La Mort par luy, nous qui viuons
Amoureux d'auares Maistresses.

ODELETTE XXXI.



Anne, en te baisant tu me dis
Que i'ay le chef à demy gris,
Et tousiours me baisant tu veux
De l'ongle oster mes blancs cheueux,
Comme si vn poil blanc ou noir
Sur le baiser auoit pouuoir.
Mais Ianne tu te trompes fort:
Vn cheueul blanc est assez fort
Pour te baiser, pourueu que point
Tu ne vueilles de l'autre poinct.

ODE XXXII.

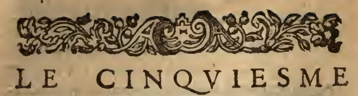
Verson ces Roses en ce vin,
En ce bon vin verson ces Roses,
Et boiuon l'vn à l'autre, à fin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boiuant quelque fin.
La belle Rose du Printemps,
Aubert, admoneste les hommes
Passer ioyeusement le temps,
Et pendant que ieunes nous sommes,
Esbatre la fleur de nos ans.
Tout ainsi qu'elle defleurit
Fanie en vne matinée,
Ainsi nostre âge se flestrit,
Las! & en moins d'vne iournée
Le Printemps d'vn homme perit.
Ne veis-tu pas hier Brinon
Parlant & faisant bonne chere,
Qui las! auiourd'huy n'est sinon
Qu'vn peu de poudre en vne biere,
Qui de luy n'a rien que le nom?
Nul ne desrobe son trespas,
Caron serre tout en sa nasse,
Rois & pauures tombent là bas:
Mais ce-pendant le temps se passe
Rose, & ie ne te chante pas.
La Rose est l'honneur d'vn pourpris,
La Rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le pris:

C'est pour cela que ie l'appelle
La violette de Cypris.
La Rose est le bouquet d'Amour,
La Rose est le ieu des Charités,
La Rose blanchit tout au tour
Au matin de perles petites
Qu'elle emprunte du poinct du iour.
La Rose est le parfum des Dieux,
La Rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de Roses nouuelles,
Que d'vn Or tant soit precieux.
Est-il rien sans elle de beau?
La Rose embellit toutes choses,
Venus de Roses a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de Roses,
Et le front le Soleil nouueau.
Les Nymphes de Rose ont le sein,
Les coudes, les flancs & les hanches:
Hebé de Roses a la main,
Et les Charites tant soient blanches,
Ont le front de Roses tout plein.
Que le mien en soit couronné,
Ce m'est vn Laurier de victoire:
Sus, appellon le deux-fois-né,
Le bon pere & le faison boire,
De cent Roses enuironné.
Bacchus espris de la beauté
Des Roses aux fueilles vermeilles,
Sans elles n'a iamais esté,
Quand en chemise sous les treilles
Il boit au plus chaud de l'Esté.

ODE XXXIII.

Belleau, s'il est permis aux hommes d'inuenter
Cela que les plus vieux n'ont pas osé chanter,
Ie drois hardiment que l'Amour n'a point d'ailes:
S'il en auoit au dos, s'esbranlant dessus elles
De mon cœur quelquefois se pourroit absenter.
Il n'a point d'arc aussi, & le feint-on ruer
Des fleches à grand tort : il a voulu muer
Son arc en harquebuze, on le sent à l'espreuue:
Car pour le coup d'vn trait si grand feu ne se treuue
Autour du cœur naurè, qu'il le puisse tuer.
Donques ou ie me trompe, ou l'Amour n'est archer,
Il est harquebuzier & qui voudra chercher
Cõme il tire, aille veoir les beaux yeux de Cassãdre:
Tout soudain dedans l'ame il luy fera comprendre
Si d'vn plomb ou d'vn trait les cœurs il viẽt toucher.
Il fait de ses beaux yeux son plombet enflamé,
Sa poudre de sa grace, & en ce poinct armé
Se iette à la conqueste à l'entour de sa bouche:
Dans ses cheueux frisez il dresse l'escarmouche,
Et du sein d'elle il fait son rampart enfermé.

Fin du quatriesme liure.



LE CINQVIESME LIVRE DES ODES.

AV ROY HENRY II. Sur ses Ordonnances faites l'an M. D. L.

ODE I.



E ! quelles louanges egales
A ton merite souuerain
Te rendroient tes Gaules loyales,
Fust par memorables Annales,
Ou par viues lettres d'airain,
O Prince le plus redoutable
De tous les Princes ordonnez
Pour regir les Sceptres donnez
A nostre partie habitable?
N'est-ce pas toy qui nous rapportes
La paix, & qui de toutes pars
As verrouillé de tes mains fortes
Le temple beant par cent portes
Où forcenoit l'horrible Mars?
Par toy iusqu'aux Indes se rue
La nauire franche de peur,
Par toy d'vn paisible labeur
Le bœuf fume sous la charrue.

Par toy l'Abondance ayant pleine
Sa Corne grosse de tout fruict,
Enrichist la Françoise plaine:
Par toy le meschant craint la peine,
Le voleur, la croix qui le suyt:
Par toy par l'exploict de ta destre
France reuoit ses estendars,
Iadis trahis par nos soudars,
Toy n'estant point encor leur maistre.
Mais ores que tu l'es, qui est-ce
Qui pallira craignant l'Anglois,
Ou l'Espagnole hardiesse,
La Flandre, ou la blonde ieunesse
Du Rhin indocile à nos lois?
Puis que ton ordonnance sainte,
Qui droitement nous veut guider,
Par la iustice a sceu brider
Les tiens d'vne iuste contrainte,
Tes pietons, ta gendarmerie
Qui violoient au-parauant
Les saints droits de l'hostelerie,
Riblant les biens par pillerie
Comme vn blé moissonné du vent:
Si bien que tes terres suiettes
N'enduroient moins d'affliction,
Que la rebelle nation
Où les feux ennemis tu iettes.
Or' ta loy qui bruit en tonnerre,
Les effroye plus estonnez
Que lors qu'vn camp Anglois les serre,
Ou lors qu'au milieu de la guerre
Cesar les presse enuironnez:

Si qu'humble tu fais apparoiſtre
Vne ſi grande legion,
Comme gens de religion
Qui vont muets dedans vn cloiſtre.
Le velours trop commun en France
Sous toy reprend ſon vieil honneur,
Tellement que ta remonſtrance
Nous a fait voir la differance
Du valet & de ſon Seigneur,
Et du muguet chargé de ſoye
Qui à tes Princes s'egaloit,
Et riche en draps de ſoye alloit
Faiſant flamber toute la voye.
Les Tuſques mains ingenieuſes
Ia de trop velouter s'vſoient
Pour nos femmes delicieuſes,
Qui en robes trop precieuſes
Du rang des Nobles abuſoient:
Mais or' la laine meſpriſée
Reprend ſon premier ornement,
Tant vaut le graue enſeignement
De ta parole authoriſée.
Ceux qui par vn auare outrage
Eſpoints d'vne meſchanceté
Pincetoient ore le viſage,
Ore le nez, ore l'image
De ta commune Majeſté,
Maintenant oyans ta defenſe
Tiennent leurs mains ſans plus congner,
Et ton argent ſans le rongner,
Tremblans de t'auoir fait offenſe:
Non eſpris d'vne peur ſi grande

De sentir tous nuds vn feu chaud,
D'estre bouillis ou d'vne amande,
Que de ta loy qui leur commande
De recognoistre leur defaut.
O Prince, les sainctes polices
Et les grands faits que tu conçois,
Te feront nommer des François
L'Hercule qui purge les vices!
Ton œil vigilant qui contemple
Tes vassaux en diuers costez,
A contemplé de Dieu le temple,
Que nos Banquiers par faux exemple
Combloient de larrons eshontez:
Et doctes en chiquaneries
N'enduroient en vn seul cartier
Qu'vn Benefice fust entier,
Troublé de mille tromperies.
Mais or' bulles & signatures,
Et dattes leuez par auant,
Mandats, faux titres, escritures,
Deprauez par leurs impostures,
Seront certains doresnauant:
Si bien que le Moine & le Prestre
Possedans en paix leur maison,
Feront pour toy mainte oraison,
Et pour les loix que tu fais naistre:
Lesquelles l'odieuse Espagne
Ne pourra violer, ny ceux
Que la Tamise Angloise baigne,
Ny les nourrissons d'Allemaigne
A la guerre non paresseux,
Ny l'Italie coniurée

A briser leur diuinité
Tant aura ton auctorité
Plus que leurs armes de durée.
Et nous ayans de toy memoire,
Comme les Grecs de leur Castor
Ou d'Hercule, ferons ta gloire
Par nos vers plus claire & notoire
Que la leur ne s'apparoist or.
A iour de feste, à iour ouurable
Suans à l'œuure ou reposez
Nous serons tousiours disposez
A chanter ton nom venerable.
Auec la Lyre dependuë
T'inuoquerons comme immortel
Dessus sa corde bien tendue,
Et d'vne liqueur respanduë
Sacrifi'rons à ton Autel:
Eternizans d'vn veu prospere
Nous, nos femmes, & nos enfans,
Quatre nouueaux Dieux trionfans,
Toy, ton fils, ton frere & ton pere.



A MADAME

A MADAME MARGVERITE, qui depuis a esté Ducheſſe de Saüoye.

ODE II.

Vierge, dont la vertu redore
Cet heureux ſiecle qui t'adore,
Non pour eſtre fille de Roy,
Pour eſtre Ducheſſe, ou pour eſtre
Si proche en ſang du Roy mõ maiſtre,
Qu'il n'a point d'autre ſœur que toy:
Mais bien pour eſtre ſeule en Frãce
Et la colonne & l'eſperance
Des Muſes la race des Dieux,
Que ta ſainte grandeur embraſſe,
Suiuant le naïf de ta race,
Qui d'Aſtres a peuplé les Cieux.
Les Muſes d'vne ſage enuie
Tu ſuis pour guides de ta vie,
Et non les vers tant ſeulement:
Mais tu adioins à leur ſcience
Leur innocente conſcience,
Et leurs beaux dons egalement.
Que ſert à la Princeſſe d'eſtre
A toutes ſciences adeſtre,
Et mille fois Platon reuoir,
Si par l'eſtude tout ſus l'heure

Sa vie n'eſt faite meilleure,
Mariant les mœurs au ſçauoir?
Les mœurs au ſçauoir tu maries,
Et le ſçauoir aux mœurs tu lies,
Aſſemblez d'vn nœud Gordien,
T'eſgarant loin du populaire,
Et de ſon bruit qui ne peut plaire
Aux filles de l'Olympien.
Les riches maiſons ſomptueuſes,
Et les Citez preſomptueuſes
Par l'orgueil d'vn mur s'eſleuant,
Où les Rois tant de bien deſpenſent,
Ne ſont les lieux où elles dancent,
Le Cynthien ſonnant deuant:
Mais ſur les riues reculées,
Ou deſſous l'abry des vallées,
Ou deſſous les tertres boſſus,
Ou entre les foreſts ſauuages,
Ou par le ſecret des riuages,
Ou dans les Antres bien mouſſus.
Point ou peu ne hantent la table
Des Dieux d'Homere, delectable,
Pour les vins verſez de la main
Du Troyen, fuyans les viandes
Delicieuſement friandes
Qui ne font qu'irriter la faim.
Quand quelqu'vn de Pallas deuiſe,
Les Muſes appreuuent l'empriſe
De filer, de tiſtre, d'ourdir,
D'impoſer nouueaux noms aux villes,
Et ſous les polices ciuiles
Ne laiſſer les loix engourdir.

Mais d'aller horrible à la guerre,
De pousser les citez par terre,
Et vierge hanter les combas,
Coiffer d'vn morion sa teste,
Et l'ombrager d'vne grand' creste,
Les Muses ne l'appreuuent pas.
Aussi vaut-il mieux que la gloire
Des femmes viue en la memoire
Par autres trauaux plus duisans
Que par ceux-là des Amazones:
Auquel iugement tu t'addonnes
Dés le premier fil de tes ans.
Car bien que ta Royale vie
Soit de delices assouuie,
Pourtant Vierge, si fraudes-tu
Les haims qui la ieunesse apastent,
Et iamais ta bouche ne gastent,
Rebouchez contre ta vertu.
Ta raison tousiours attrempée
Ne veut souffrir estre trompée
Par leur mignard affolement,
Ny ta prudence non commune,
Que nulle chance de fortune
Ne peut esbranler nullement.
Aussi ces maisons tant prisées
D'vn Or esmaillé lambrissées,
Fontaine-bleau, Chambour, ne sont
Les seiours où tant tu t'amuses,
Que parmy les Antres des Muses,
Compagne des vers qu'elles font:
Estimant trop meilleur de viure
Coye & tranquille, que de suiure

Cet orgueil par toy reietté:
Et loin du populaire escrire
Ie ne sçay quoy qui puisse dire
Que quelquefois tu as esté.

O des Princesses la lumiere,
De quelle louange premiere,
Commenceray-ie à te vanter,
Et de mille dont tu abondes,
Quelles dernieres ou secondes
Clorront la fin de mon chanter?

Diray-ie que tes yeux enchantent
Les plus constans qui se presentent
Deuant ta face, & vistement
De ta voix douce & nompareille
Leur tires l'ame par l'oreille
D'vn vertueux enchantement?

Diray-ie si quelqu'vn souhéte
De se feindre nouueau Poëte,
Il ne doit sinon esprouuer
Quelle est ta vertu, sans qu'il songe
Dessus Parnasse, ou qu'il se plonge
En Permesse pour s'abreuuer?

Diray-ie comme tu rabaisses
La pompe des autres Princesses,
Te balançant d'vn iuste pois,
Entre lesquelles ta prudence
Flamboye en pareille euidence
Que ton frere par-sus les Rois?

Diray-ie que les ans qui tournent
De pas qui iamais ne seiournent,
N'ont rien veu de semblable encor
A la grandeur de ton courage,

Ny ne verront, bien que nostre âge
Change son fer au premier or?
C'est toy Princesse, qui animes
Nos vers & les fais magnanimes
Pour les esleuer iusqu'aux Cieux,
Et qui fais nos chants poëtiques
Egaler les vers des antiques
Par vn oser ingenieux.
C'est toy qui portes sus tes ailes
Le sainct honneur des neuf Pucelles
Obeyssantes à ta loy:
C'est toy seule qui ne desdaignes
De les auouër pour compaignes
Filles d'vn grand Dieu comme toy.
N'est-ce pas toy docte Princesse,
Ainçois ô mortelle Déesse,
Qui me donnas cœur de chanter?
Et qui m'ouuris la fantasie
De trouuer quelque Poësie
Qui peust tes graces contenter?
Mais que feray-ie à ce vulgaire
A qui iamais ie n'ay sceu plaire,
Ny ne plais ny plaire ne veux?
Porteray-ie la bouche close
Sans plus mediter quelque chose
Qui puisse estonner nos neueux?
L'vn crie que trop ie me vante,
L'autre que le vers que ie chante
N'est point bien ioint ne maçonné:
L'vn prend horreur de mon audace,
Et dit que sur la Grecque trace
Mon œuure n'est point façonné.

Ie dements leur langue au contraire,
Comme l'ayant bien ſceu portraire
Deſſus le moule des plus vieux,
Et comme cil qui ne s'eſgare
Des vers repliez de Pindare,
Incogneus de mes enuieux.
L'eſtable du grand Roy d'Elide
Nette par les trauaux d'Alcide,
Fondra pres les champs Eleans
D'Olympe les iouſtes illuſtres,
Qui retournoient par chacuns Luſtres
Anoblir les bords Piſeans.
Là s'amoncelloit la ieuneſſe
Des plus belliqueurs de la Grece
Studieuſe à rauir l'honneur
De l'eſtrange fueille honorée,
Que de la terre Hyperborée
Apporta le Thebain veneur.
Ceux qui ſuans en la carriere
Laiſſoient leurs compagnons derriere,
Et ceux qui de gands em-plombez
Meurtriſſoient la chair empoullée,
Et ceux qui par la lutte huillée,
Contre-tenoient les bras courbez:
Ceux qui à leurs fleches ſoudaines
Commandoient d'eſtre plus certaines,
Et ceux qui en roüant tournoient
Vn grand caillou d'horrible maſſe,
Outre-paſſant le long eſpace
Du but où les coups ſe bornoient:
Ceux qui en chariot ou en ſelle
Deuant la Grece vniuerſelle

Par douze fois razoient le tour
De la course douze fois torte,
Et d'vne rouë entiere & forte
S'achetoient vn braue retour:
Veinqueurs, de ceste fueille heureuse
Laçoient leur perruque poudreuse,
Et craignans perdre les labeurs
Pour qui leurs vertus trauaillerent,
Auec la victoire esueillerent
Le mestier des premiers harpeurs:
Lesquels au soir par l'assemblée,
Quand l'œil de la Lune doublée
Ardoit le voile obscur des Cieux,
Auec les flutes doux-souflantes
Et les trompettes esclatantes
Celebroient les victorieux.
Archiloc premier osa dire
D'vn simple refrain sur sa Lyre
Les honneurs d'Hercule en deux vers,
Vers qui long temps chantez seruirent
A tous les veinqueurs qui rauirent
L'oliue par combats diuers.
Apres comme vne eau desbordée,
Ou comme la foudre guindée
Sur la nue au moiš le plus chaut,
S'esclatta ceste voix Dircée,
Qui par l'air s'est si hault poussée,
Que nulle n'a bondy plus haut.
Elle par les terres lointaines
Respandit les poudreuses peines
De ceux qu'Olympe veit suer
Pour l'honneur, le prix de la gloire,

Ressuscitez par la memoire
Que trois mille ans n'ont sceu tuer.
Aussi nul chant ne s'accompare
Au chant courageux de Pindare,
Que la honte ne coloroit
D'entre-mesler ses propres gloires
Auec les fameuses victoires
Des Cheualiers qu'il honoroit:
Et tout ensemble les sceut vendre
Au marchant conuoiteux d'en prendre,
Plus cherement qu'on n'achetoit
Vne statue feinte en eiure,
Qu'vn veinqueur pour deux fois reuiure
Au plus haut d'Olympe mettoit.
Tant la Grece estoit studieuse
De sa Muse laborieuse,
Et tant son art eut de bon-heur,
Que ses paroles honorées
Escrites en lettres dorées
Aux temples pendoient en honneur.
Auec Hieron Roy de Sicile
Trafiqua maint vers difficile,
Où des broquars iniurieux
De Bacchilide son contraire
Fut moqué, comme chez ton frere
M'ont moqué ceux des enuieux.
Ne son chant, ne la cognoissance
Des Muses n'eurent la puissance
De tromper l'enuie qui suit
Non pas vne obscure personne,
Mais la cognuë qui foisonne
Par ses vertus en fameux bruit.

Que pleust à Dieu qu'à sa hautesse
Fust egale ma petitesse,
Et mes vers à ses chants nerueux:
Par ta sainte grandeur ie iure
Que i'entonneroy ceste iniure
Aux oreilles de nos neueux.
Mais quoy Madame, ie n'ay faute
Sinon d'auoir ta faueur haute,
Sinon d'estre auoüé de toy,
Sinon qu'on te pensei Minerue,
Et que ma Muse se reserue
Pour chanter la sœur de mon Roy.
Couuert de ta main, leur mesdire
Grondant ne m'oseroit rien dire.
Qui (bons Dieux!) oseroit penser,
Tant fust la langue audacieuse
Et la nature vicieuse,
De vouloir les tiens offenser?
Là donc Madame pren la charge
De m'enuelopper sous ta targe,
Que de Gyge les bras archers
Ne perceroient tant elle est forte,
Ny ceux de Bryare qui porte
Pour fleches le haut des rochers.
Lors me voyant en asseurance,
Ie publi'ray parmy la France
Le loz de ta diuinité,
Tes vertus, bontez & doctrine.
Les vrais boucliers de ta poitrine
Sacrée à la virginité:
Afin qu'apres ma voix fidelle,
La mere au soir à la chandelle

Pirouëtant les fuseaux pleins,
Conte tes vertus precieuses
A ses filles non ocieuses,
Pour trõper le temps & leurs mains.
Peut estre aussi alors que l'âge
Aura tout brouillé ton lignage,
Le peuple qui lira mes vers,
Estonné d'vne gloire telle,
Ne te dira femme mortelle,
Mais sœur de Pallas aux yeux vers:
Et te fera des edifices
Tous enfumez de sacrifices,
Si bien que le siecle auenir
Ne cognoistra que Marguerite,
Immortalisant ton merite
D'vn pardurable souuenir.

ODE III.



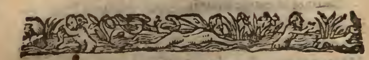
Vand les filles d'Achelois,
Les trois belles chantereßes,
Qui des hommes par leurs vois
Estoient les enchantereßes,
Virent iaunir la toison,
Et les soldars de Iason
Ramer la barque Argienne
Sur la mer Sicilienne:
Elles d'ordre flanc à flanc,
Oisiues au front des ondes,
D'vn peigne d'yuoire blanc
Frisotoient leurs treßes blondes:

Et mignotant de leurs yeux
Les attraits delicieux,
Aguignoient la nef passante
D'vne œillade languissante.
Puis souspirerent vn chant
De leurs gorges nompareilles,
Par douce force allechant
Les plus gaillardes oreilles:
Afin que le son pipeur
Fraudast le premier labeur
Des Cheualiers de la Grece
Pipez de telle caresse.
Ia ces demi-Dieux estoient
Prests de tomber en seruage,
Et ia charmez se iettoient
Dans la prison du riuage
Sans Orphée qui soudain
Prenant le Luth en la main,
Opposé vers elles, ioue
Loin des autres sur la proue:
Afin que le contre-son
De sa repoussante Lyre
Perdist au vent la Chanson
Premier qu'entrer au nauire:
Et qu'il tirast des dangers
Ces demy-Dieux estrangers,
Qui deuoient par la Libye
Porter leur mere affoiblie.
Mais si ce harpeur fameux
Oyoit le chant des Serenes
Qui sonne aux bords escumeux
Des Albionnes arenes,

Son Luth Payen il fendroit,
Et disciple se rendroit
Dessous leur chanson Chrestienne,
Dont la voix passe la sienne.
Car luy enflé de vains mots
Deuisoit à l'auenture
Ou des membres du Chaos,
Ou du sein de la Nature:
Mais ces vierges chantent mieux
Le vray manouurier des Cieux,
Et sa demeure eternelle,
Et ceux qui viuent en elle.
» *Las! ce qu'on voit de mondain,*
» *Iamais ferme ne se fonde,*
» *Ains fuit & refuit soudain*
» *Comme le branle d'vne onde,*
» *Qui ne cesse de rouler,*
» *De s'auancer & couler,*
» *Tant que rampant il arriue*
» *D'vn grand heurt contre la riue.*
La science au-parauant
Si long temps Orientale,
Peu à peu marchant auant
S'apparoist Occidentale:
Et sans iamais se borner
N'a point cessé de tourner,
Tant qu'elle soit paruenuë
A l'autre riue incognuë.
Là de son graue sourcy
Vint afoler le courage
De ces trois vierges icy,
Les trois seules de nostre âge:

Et si bien les sceut tenter,
Qu'ores on les oit chanter
Maint vers iumeau, qui surmonte
Les nostres rouges de honte.
Par vous, vierges de renom,
Vrais peintres de la Memoire,
Des autres vierges le nom
Sera clair en vostre gloire:
Et puis que le Ciel benin
Au doux sexe feminin
Fait naistre chose si rare
D'vn lieu iadis tant barbare,
Denizot se vante heuré
D'auoir oublié sa terre,
Et passager demeuré
Trois ans en vostre Angleterre,
Et d'auoir cognu vos yeux,
Où les Amours gracieux
Doucement leurs fleches dardent
Contre ceux qui vous regardent:
Voire & d'auoir quelquefois
Tant leué sa petitesse,
Que sous l'outil de sa vois
Rabota vostre ieunesse,
Vous ouurant les beaux secrets
Des vieux Latins & des Grecs,
Dont l'honneur se renouuelle
Par vostre Muse nouuelle.
Iô, puis que les espris
D'Angleterre & de la France
Bandez d'vne ligue ont pris
Le fer contre l'ignorance:

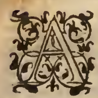
Et que nos Rois se sont faits
D'ennemis, amis parfaits,
Tuans la guerre cruelle
Par vne paix mutuelle.
Aduienne qu'vne de vous
Noüant la mer passagere,
Se ioigne à quelqu'vn de nous
Par vne nopce estrangere:
Lors vos escrits auancez
Se voirront recompensez
D'vne Chanson mieux sonnée,
Qui cri'ra vostre Hymenée.



Traduction des vers Latins de Iean d'Aurat.

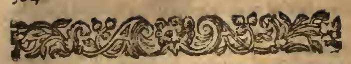
Sur le trespas de la Royne de Nauarre.

ODE IIII.



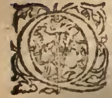
Insi que le rauy Prophete
Dans vne flambante charrette
Haut esleuer en l'air s'est veu,
D'vn bras allumé par le vuide
Guidant l'estincelante bride
De ses cheuaux aux pieds de feu,
Quand du vieillard la cheute robe,
Qui du sein bruslant se desrobe,
Coula dans les bras attendans
Du ieune Prophete, & glissante
Par la vague fut rougissante

Loin derriere en replis ardans:
Comme on voit une estoile esmeuë
Qui tombe ou qui tomber est veuë
Du Ciel sous une claire nuit,
Attrainant derriere sa fuitte
Par le vuide, une longue suite
De sillons de feu qui la suit:
Ainsi Marguerite faschée
De sa robe humaine entachée
Du premier vice naturel,
Ruant bas de prompte alegresse,
Et sa sommeillante paresse,
Et son gros fardeau corporel,
Hauiaine au Ciel est arriuée
Sur quatre rouës esleuée,
Foy, Esperance, Charité,
Et Patience dure & forte,
Qui courageusement supporte
Toute maligne aduersité.
D'un tel chariot soustenue,
Faite Déesse elle est venue
En la troupe du Roy des Rois,
Que maintenant elle contemple,
Royne d'un monde bien plus ample
Que n'estoit pas son Nauarrois.



HYNNE TRIOMPHAL d'elle-mesme.

ODE V.



Vi renforcera ma vois?
Et qui fera que ie vole
Iusqu'au Ciel à ceste fois
Sur l'aile de ma parole?
Or' mieux que deuant il faut
Auoir l'estomac plus chaud
De l'ardeur qui ia m'enflame
D'vne plus ardente flame:
Ores il faut que le frain
De Pegase qui me guide,
Estant maistre de la bride
Fende l'air d'vn plus grand train.
Assez Pindare a chanté
Les jeux d'Hercule & sa gloire,
Et son Oliuier planté
Pour refraichir la memoire
D'auoir iustement du Roy
Puny la pariure foy,
Qui par folle hardiesse,
En démentant sa promesse,
Monstra qu'vn foible assaillant
En vain fait brauer sa force,
Quand plein d'outrages, s'efforce
D'assaillir le plus vaillant:

Mais moy hastant de mes vers
La vagabonde carriere
I'annonce par l'Vniuers
L'honneur de ceste guerriere,
Laquelle apprise aux combas,
Ses cheueux n'ombragea pas
D'vne si fresle couronne
Que celle que Pise donne:
Mais bien les enuironna
De sa despouille dontée,
Lors que par soy surmontée
Soy-mesme se couronna.

Là donque mon cher soucy,
Sus Muse, qu'on s'esuertue
De sonner bien haut icy
Comme elle s'est combatue:
Chante-moy les bataillans,
Les forts & les moins vaillans:
Et pourquoy s'est animée
Vne si estrange armée,
Et quel camp de rage espris
Vint irriter Marguerite,
Qui par le diuin merite
Se fist maistresse du pris.

La Chair tentant le moyen
D'asseruir l'Esprit son maistre,
Comme vn mutin citoyen
Qui traistre à son Roy veut estre,
Fut celle, de qui l'erreur
Mist aux champs si grãde horreur
De gens en armes horribles,
Qui de menaces terribles

Tansoient les murs, & les forts
De l'Esprit qui les defie,
Tant son Dieu le fortifie
Pour mieux forcer les plus forts.
Là fut le Monde emplumé
De grands crestes ondoyantes,
Là fut l'Orgueil enflamé
D'esclairs d'armes flamboyantes:
Là l'escadron des Plaisirs,
Là les bandes des Desirs,
Là les bourreaux de la vie
La Conuoitise & l'Enuie,
Male-bouche & la Rancœur,
De la Gloire somptueuse
Et l'Ire presomptueuse
Qui ne peut brider son cœur.
Là dessous les estendars
De la Chair seditieuse
Flotoient d'ordre ses soldars
D'vne vague audacieuse:
Mais par-sus tous s'esleuoit
Vne lance qu'elle auoit
D'Impatience ferrée,
Sur la queux d'Ire acerée,
Que droite lon voit flamer
Par la poincte, en mesme sorte
Que flambe le feu, qui porte
Vn prodige sus la mer.
La maille qu'elle vestoit
Fut de Paresse estoffée:
En lieu d'vn armet estoit
D'vne Vanité coifée,

Où chanceloit attaché
Le vieil timbre de Peché.
Ainsi l'horrible guerriere
Pressoit ses bandes derriere,
Et les poussoit en auant,
Ondoyans de rang comme ondes,
Ou comme les forests blondes
Des espics souflez du vent.
Elle adonc qui regardoit
Ses mains, colere de rage,
Pleine d'vn feu qui l'ardoit,
Se redoubloit le courage:
Par vous (disoit-ell') mes mains,
Tant de haineux inhumains
Ce iourd'huy mordront la terre:
Par vous l'honneur de la guerre
Ia se dit mien, & par vous
Mart elant plus dru que foudre,
Ie mettray l'Esprit en poudre,
Accablé sous moy de coups.
Sus soldars, il est saison
Qu'or' vn chacun se souuienne
De soy & de sa maison.
Là-donc, de peur qu'il n'auienne
Que nous sentions du veinqueur
La loy par faute de cœur,
Courage, Enfans, la victoire
Enrichira nostre gloire:
Autant qu'eux n'aurons-nous pas
De bras, de iambes & d'armes,
Pour repousser leurs alarmes
Par l'effort de nos combas?

Si coüards vous estes pris,
Rien que la mort ne vous reste:
Ne craignez donc les peris
D'vn butin tant manifeste:
Et bien s'ils sont plus que nous,
Le gain en sera plus dous,
Et les louanges plus grandes
D'auoir meurtry plus de bandes.
De tels mots la Chair flatoit
Les cœurs bouillans de sa bande,
Et d'vne alleure plus grande
A la guerre les hâtoit.
Ia l'Esprit d'vne autre part
Impatient qu'on l'assaille,
Auoit franchy son rampart
Pour deuancer la bataille.
Luy de Raison accoustré,
Horrible à voir s'est monstré
Parmy les troupes menues
Comme vn foudre entre les nuës:
Et marchant à pas contez,
Arrangeoit sous sa conduite
Vne longue & longue suite
De Cheualiers indontez.
L'Amour diuin fut vestu
Du harnois de Resistance,
Tout engraué de Vertu,
Et redoré de Constance:
Là l'ardante Charité,
Là la simple Verité
De pres son maistre accompagne
Auec sa forte compagne

Qui suit les pas de son Roy:
Là l'antique Preud'hommie,
Là la Crainte d'infamie,
Là l'Esperance & la Foy.
Là tenoit rang la Pitié
De son guide la plus proche,
Là s'auançoit l'Amitié
Que chacun doit à son proche:
Là les Contemplations
Auecques les Paßions
Que l'ame fidele endure
Pour corriger la Chair dure,
A la bataille arriuoient
File à file d'vne tire,
Et mordans leurs léures d'ire,
D'vn grand branle se suiuoient.
L'Esprit ore se tournant
Haste son camp magnanime:
Ores vn peu seiournant,
De tels aiguillons l'anime:
Amis, tentez le labeur,
Et ne pallissez de peur
Qu'vne si lasche canaille
Face entreprise qui vaille,
Qui ja tremble seulement
De voir sans plus vostre face,
Tant nostre premiere audace
L'espouuante horriblement.
Ces mots finis, dans leur fort
D'vn saut de course s'eslance,
Abatant le Monde mort
Au premier heurt de sa lance:

Du bond en terre donné
Ses armeures ont sonné.
Apres l'Orgueil il renuerse,
Qui trepignant des pieds, verse
Vn lac rouge de son flanc,
Vomissant ja froid & blesme
Du creux de la playe mesme
L'ame, le fer & le sang.
Mortes apres il rua
Contre terre les Delices:
Les Voluptez il tua
Du coup qu'il tua les Vices.
Tant de neige ne chet pas,
Quand l'air l'esparpille à bas
Pour enfariner la plaine,
Comme la terre estoit pleine
De soldars menus greslez,
Renuersez sous tel orage,
Par vn estrange meslage
L'vn sus l'autre ammoncelez.
L'Humilité s'attacha
Contre la Gloire mondaine,
Et sa lance luy cacha
Droit en ceste part, où l'aine
Se ioint auecque le flanc:
Le Peché de crainte blanc
N'attendit la Repentance,
Ains euitant sa puissance
Vint, où Grace l'enserra
Dedans sa troupe hardie,
Et d'vne lance brandie
Iusques au cœur l'enferra.

Vn peu plus auant la Foy
Faisant branler son panache,
Les charnels loin deuant soy
Foudroyoit à coups de hache:
La Loy d'vn grand coup d'espieu
Profendit iusqu'au milieu
L'opiniastre Heresie,
Et la fausse Hypocrisie
En cent morceaux trançonna:
La Iustice de sa pique
Si auant le Vice pique,
Que mort le desarçonna.
D'vn autre costé la Chair
Comme vn bras d'vne montagne,
Que l'orage fait broncher
Au plus creux de la campagne,
Casse, froisse, tonne, bruit:
En ce poinct elle destruit
Les forces qu'elle rencontre:
Mais l'Esprit s'opposa contre
Son foudre trop inhumain,
Et de pres se ioignant d'elle,
Effroyablement l'appelle
Seule au combat main à main.
Toy, dit-il, apres auoir
Contre mon obeyssance
Sceu tant d'armes esmouuoir,
Fuiras-tu bien ma puissance?
Toy, qui as trahy mes Lois,
Et l'honneur que tu me dois:
Toy, citoyenne mutine,
Que la Volonté diuine

Ore conduit au danger,
Et souflant sur toy sa haine
D'vn bras violant t'attraine
Sous les miens pour la vanger!
Ia-ia la Chair pallissant
De peur s'escoule en la presse
Deuant l'ennemy puissant
Qui ia l'espaule luy presse:
Et vouloit se repentir,
Quand l'Esprit luy fist sentir
De son homicide poincte
Le coup, où la gorge est ioincte
De l'espaule au plus gros os.
Ainsi mist fin aux batailles
Elle poussant ses entrailles
D'vn long ordre de sanglos.
Alors l'Esprit glorieux
De l'heur de son entreprise,
A d'vn bras victorieux
La serue despouille prise:
Puis Marguerite en orna,
Et de Laurier entourna
Tout le beau rond de sa teste,
Luy consacrant la conqueste
De la Chair: car sa vertu
Seule en moyenna la gloire,
Et la fameuse victoire
Que l'Esprit en auoit eu.
IESVS-CHRIST à ceste fois
Esbranlant dans sa main nuë
Le grand fardeau de la Crois,
Perçoit l'Antre d'vne nuë

A l'escart, pour voir çà bas
La fin de ces deux combas:
Ayant ferme souuenance
D'vne fatale ordonnance,
Que l'Ame au Ciel monteroit
Par vne nouuelle porte,
Dont la main saintement forte
Sa chair propre donteroit.
Et lors l'Ange il appella
Qui par l'air vistement vole,
Quand il vole çà & là
Où le soufle sa parole:
Poste, dit-il, marche, fuy,
Huche les vents & les suy,
Laisse ramer tes aisselles,
Et glisse dessus tes ailes,
Tant que bas tu te sois veu
Dedans les champs qu'enuironne
La tortueuse couronne
Des monts surnommez du Feu:
Là de ta parole endors
Ceste guerriere, & le voile
De son victorieux corps
Transforme au Ciel en estoile:
En-apres laisse rouler
Son idole parmy l'air,
Afin qu'en terre elle tombe,
Et desdaignante la tumbe
Vole en France sans repos
Par la bouche de maint homme,
Sans que iamais l'an consomme
Son voler vague & dispos.

O

L'Ange adonques s'est lié,
Pour mieux haster sa carriere:
A l'vn & à l'autre pié
L'vne & l'autre talonniere,
Dont il est porté souuent
Egal aux souspirs du vent,
Soit sus la terre, ou sus l'onde,
Quand sa roideur vagabonde
L'aualle outre l'air bien loing:
Puis sa perruque diuine
Coifa d'vne capeline,
Prenant sa verge en son poing.
De celle il est désfermant
L'œil de l'homme qui sommeille:
De celle il est endormant
Les yeux de l'homme qui veille:
De celle en l'air soustenu,
Nagea tant qu'il fust venu
Se percher sus la montagne
Qui fend la France & l'Espagne:
Mont que l'orage cruel
Bat tousiours d'vne tempeste,
Tousiours en-glaçant sa teste
D'vn frimas perpetuel.
De là se laissant pancher
A corps élancé, grand' erre
Fondoit en bas pour trancher
Le vent qui raze la terre,
De çà & delà vagant,
A basses rames vogant:
Ores coup sur coup mobiles,
Ores coyes & tranquilles,

En oiseau qui vole bas,
Et l'aile au vent ne desplie
Quand pres des eaux il espie
Le hazard de ses appas.
Ainsi le pront messager
Volant d'vne aile subite
Glissa bassement leger
Iusqu'au corps de Marguerite:
D'elle les yeux il a clos,
Puis la chargeant sur le dos
(Comme fut l'Athenienne
Sur l'eschine Thracienne)
Haut dans l'air se surpendit
Loin-loin de la terre basse,
Et d'vn long chemin repasse
Par où mesme il descendit.
Lors attacha dans les Cieux
De ce corps la masse entiere:
Il luy agrandit les yeux
De rondeur & de lumiere:
Ses cheueux furent changez
En nouueaux rais allongez,
Ses deux bras & ses deux iambes
En quatre iumelles flambes:
Bref, ce fut vn Astre ardant,
Lequel de là haut encores
De son aspect benin ores
La France va regardant.
Si qu'elle auecques les feux
De l'estoile de son frere
Et des Princes ses neueux,
Bien tost oubliant sa sphere,

Viendra flamber sus l'armet
De HENRY, *droit au sommet,*
Où l'espouuantable creste
Luy flote dessur la teste
Pour le guider aux dangers,
Soit de l'onde ou de la terre,
Quand les foudres de sa guerre
Perdront les Rois estrangers.

L'Ange apres dans l'Vniuers
Chassa son errante idole,
Pour voler dessus mes vers
De l'vn iusqu'à l'autre Pole:
Il fut apres curieux
D'em-porter son ame aux Cieux
(Toute pure & toute nette
Mieux luisant que sa planete)
Iusques en ce mesme lieu
Où les ans fermes demeurent
Entre ceux qui plus ne meurent
Incorporez auec Dieu.

Là le droit chemin tenant
Tu es ô Princesse allée:
Où sous tes pieds maintenant
Tu vois la terre auallée:
Tu vois sous tes pieds saillir
Le iour pour naistre & faillir,
Tu vois la mer & ses voiles,
Tu sçais le nom des estoiles:
Le froid, le vent & le chaud
Ne te donne plus de crainte,
Toy faite nouuelle Sainte
Par les troupes de là haut.

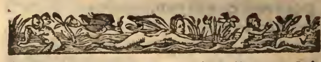
Là sous tes pieds les saisons
Eternellement cheminent,
Là tu cognois les raisons
Des Astres qui nous dominent:
Tu sçais pourquoy le Soleil
Ore palle, ore vermeil
Predit le vent & la pluye,
Et le serain qui l'essuye:
Tu sçais les deux trains de l'eau,
Ou si c'est l'air qui seiourne,
Ou si la terre qui tourne,
Nous porte comme vn bateau.

Tu sçais dequoy se refont
Les deux cornes renaissantes
Que la Lune ente à son front,
Et qui les fait décroissantes:
Tu vois ce grand animal,
Son rond & son nombre egal
Discordant en melodie.
Où tu es, la maladie
Ne defleure la santé:
On n'y voit rien qui desplaise,
Chacun y vit à son aise,
De nul ennuy tourmenté.

Mais nous pauures & chetifs
Ici n'auons cognoissance
Non-plus qu'enfans abortifs
Du lieu de nostre naissance:
Ains desireux de gesir
Dessous l'allechant plaisir
Des Serenes de la vie,
Iamais ne nous prend enuie

(Comme au Grec) de voir vn iour
La flame en l'air proumenée
Sauter sur la cheminée
De nostre antique seiour.
Si plustost ie n'ay sacré
Tes cendres à la Memoire,
Ne m'en sçaches mauuais gré,
Plus viue en sera ta gloire.
» Les arbres qui sont tardifs,
» Demeurent plus long temps vifs:
» Les fleurs tost espanouyes,
» Tost s'en-vont esuanouyes:
Et le Colosse éleué
Qui ores le Ciel mendce,
En vn mesme trait d'espace
Ne se vit point acheué.
Mais quel plus riche tombeau
Blanc de neige Parienne
Iadis t'eust dressé plus beau
Ceste veufue Carienne?
Quel rocher elabouré,
Ou quel temple redoré
Pressera la renommée
De ceste tumbe animée,
Laquelle non vne fois
Au iour de ses rais publiques
Redonra l'ame aux reliques
Du saint Astre Nauarrois?
Ie te saluë ô l'honneur
De mes Muses, & encore
L'ornement & le bon-heur
De la France qui t'honore.

Escarte loin de mon chef
Tout malheur & tout mechef:
Preserue moy d'infamie,
De toute langue ennemie
Teinte en venin odieux:
Et fay que deuant mon Prince
Desormais plus ne me pince
Le caquet des enuieux.



A PHEBVS POVR GVARIR le Roy Charles IX.

ODE VI.

SOit que tu sois fleuteur,
O Phebus, ou pasteur
Dessus les bords d'Amphryse,
Ou herbeur, entens moy,
Vien-t'en guarir mon Roy,
Qui seul te fauorise.
Apporte à ceste fois
Le Dictamon Cretois
Auecq' la Panacée,
Herbes qui font aux corps
Des hommes qui sont morts
R'entrer l'ame passée.
Vn suiet au trespas
Guarir ne le doit pas:
» Presomption est vice.

Vien doncques en ce lieu,
C'est la raison qu'vn Dieu
Vn autre Dieu guarisse.
Vn petit Prince il n'est
D'vne estroite forest,
D'vn port ou d'vne ville,
Mais d'vn païs guerrier
Des meilleurs le premier
En richesse fertile.
Deux mers, & mille ports,
Villes, citez & forts
Pleins de trafique estrange,
Mille fleuues de nom
Ne vont bruyant sinon
A leurs bords sa louange.
Vien Prince aux beaux cheueux,
Guarir son mal fiéureux,
Que sain on le remette:
Tu l'aimeras cent fois
Plus fort si tu le vois,
Que tu ne feis Admete.
Par luy tu te soustiens:
C'est le support des tiens:
Son esprit il applique
A tes mestiers diuers:
Il honore les vers,
Il cherit la Musique.
Ou ie diray, Phebus,
Que tu n'es qu'vn abus,
Et que Iunon seuere
Se vangeoit à propos
De ne donner repos

A Latone ta mere.
Ie te diray maçon,
Vn berger, vn garçon
Qui fis paistre les vaches:
Craignant d'estre enuoyé
Aux enfers foudroyé,
Qu'ici bas tu te caches:
Qu'Hyacinthe tuas,
Quand le pal luy ruas
D'art & non d'auenture:
Que tes bœufs iustement
Te furent finement
Desrobez par Mercure:
Que Mercure vaut mieux
Que toy entre les Dieux,
Pour iouër de la Lyre:
Mercenaire valet
Qui sçais vn flageolet
Seulement faire bruire.
Mais, si tu viens ici
Soulager le souci
De ses membres malades,
D'Ache couuert le chef,
Ie feray de rechef
Tes festes Carneades.
Ie diray que tu-es
Second des immortels,
Et du Ciel l'interprete,
Du Laurier inuenteur,
Prophete non menteur,
Grand châtre & grãd Poëte:
Et qu'en ieune menton

Par toy le long festin
Du soir iusqu'au matin
Couvre la table grasse.
O Santé chasse-mal,
Par toy se fait d'vn bal
La gaillarde entreprise,
Où te roulant parmi
Tu n'as point d'ennemi
Qu'vne moustache grise.
Tout ainsi que l'esclair
Du Soleil prompt & clair
Passe par la verriere,
Passe dedans son corps:
A ses membres peu forts
Rens la vigueur premiere.
Descen donc de là haut:
C'est à ce iour qu'il faut
Que sain tu nous le rendes:
La France t'en lou'ra,
Et chacun te vou'ra
Et temples & offrandes.



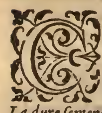


AV ROY CHARLES, LVY donnant vn Leon Hebrieu.

ODE VII.

IE vous donne pour vos estreines
L'Amour chanté par vn Hebrieu:
Les Cieux & les terres sont pleines
De la puissance de ce Dieu.
Ils sont (ce me semble) deux freres,
Nature double les a faits:
Ils ont aussi deux doubles meres,
Contraires en diuers effaits.
L'vn a le Ciel pour son Empire
Qu'il peut esbranler de la main:
L'autre en la Terre se retire,
Et vit de nostre sang humain.
L'vn pousse les ames guidées
Aux belles contemplations,
A l'intellect & aux idées,
Purgeant l'esprit de passions:
L'autre à Nature est seruiable,
Nous fait aimer & desirer,
Fait engendrer nostre semblable,
Et l'estre des hommes durer.
Il nous fait la paix & la guerre:
Mais mon grand Roy, pour choisir mieux,
Prenez l'Amour qui regne en terre,
Et laissez l'autre pour les Dieux.

ODE VIII.



Eux qui semoient par-sus leur dos
De nostre grand'-Mere les os
Dans le desert des vuides terres
Pour r'animer le genre humain,
Tousiours ne iettoient de leur main
La dure semence des pierres.
Mais bien aucunefois ruoyent
Des diamans qui se muoyent,
Changeans leur dur en al naissance
D'vn peuple rare & precieux,
Qui encore de ses ayeux
Donne auiourd'huy la cognoissance.
Ton beau rayon qui brille ici,
Monstre qu'vn diamant ainsi
Muant en toy sa forme claire,
L'estre semblable t'a donné:
Car des pierres tu n'es point né
Comme fut ce gros populaire.
Il a l'esprit dur & plombé,
Tousiours vers la terre courbé,
Iamais au beau ne dresse l'aile:
Le tien s'éleue saintement,
Balancé d'vn vol hautement
Tout autour de la chose belle.
Aussi le bruit impetueux
De ton Palais tumultueux,
Forçant ton destin ne t'amuse
Si bien que quelquefois le iour

Tu ne trauailles au seiour
De l'oiseux trauail de la Muse.
Qu'est-il rien aussi de plus dous?
A quel sucre egalerons-nous
Ta nectareuse poësie?
Seule elle passe les appas
Du doux miel, & les doux repas
De la Iouiale Ambrosie.
Les Amours n'aiment tant les pleurs,
La mousche ne suit tant les fleurs,
Ne les veinqueurs tant les couronnes,
La Haye, comme tu poursuis.
Les doctes Muses que tu suis
Comme tes plus cheres mignonnes.
Nul mieux que toy parmi les bois
Ne contrefait leur belle vois,
Et nul par les roches hautaines
Ne les va mieux accompaignant,
Ne mieux pres d'elles se baignant
Sous le crystal de leurs fontaines.
Nul mieux sous les rais de la nuit,
Quand la Lune en son plein reluit,
Sus l'herbe auec elles ne dance,
Suiuantes le pouce diuin
De ce grand Alcée Angeuin,
Qui deuant sonne la cadance.
Toy lors couronné du lien
Que donne l'arbre Dafnien,
Ore tu prens plaisir d'elire
Le premier ranc, or' le milieu,
Entre elles marchant comme vn Dieu
Qui s'égaye au son de la Lyre.

Et toutefois estant ainsi
De ces Pucelles le souci,
Tu veux bien faire vn contr'eschange
De tes vers Latins qui sont d'or,
Aux miens moindres qu'airain encor,
Indignes de telle loüange.
Car bien que nostre âge ait loüé
Le premier vers que i'ay ioüé,
Pourtant ie n'eusse pris l'audace
De te respondre, ou de tenter
Ma Lyre qui ne sçait chanter
Pour toy qu'vne chanson trop basse.
Mais ce bon pere au double chef,
Qui l'an ramene de rechef
D'vne inconstance coustumiere,
M'a commandé de la sonner
Telle qu'elle est pour estrener
La foy de nostre amour premiere.
Si i'auois les butins heureux
Que le marchand auantureux
Arrache du sein de l'Aurore,
Tu les aurois: & les sablons
Qui roulent & riches & blons
En l'eau que la Phrygie honore:
Ou si i'estois assez subtil
Pour animer par vn outil
La toile muette, ou le cuiure,
Mon art t'offriroit ces presens:
Mais ces dons-là contre les ans
Ne te sçauroient faire reuiure.
Pren dõc mes vers qui valẽt mieux,
Et les reçoy comme les Dieux

Reçoiuent par leur bonté haute
Les humbles presens des mortels,
Qui de biens chargent leurs autels,
Et toutefois ils n'en ont faute.

ODE IX.



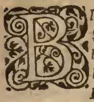
Vi par gloire ou par mauuaistié,
Ou par nonchalante paresse
Aura tranché de l'amitié
Le saint nœud qui deux ames presse:
A celuy d'vne loy expresse
Ie defens qu'en nulle saison
Ne se loge dans ma maison:
Et qu'auec moy sous le riuage
Compagnon d'vn mesme voyage,
Pollu, ne coupe le lien
Qui tient l'hosteliere nauire.
» *Car Iupiter le Philien*
» *Quelquefois auecque le pire*
» *Punit le iuste, & peu souuent*
» *On voit la vengeresse peine*
» *Souffrir cõme boiteuse & vaine,*
» *Le meschant s'eschaper deuant.*
Que sert à l'homme de piller
La riche & heureuse Arabie,
Et de ses moissons despouiller
Soit la Sicile, ou la Libye,
Ou desrober l'Inde annoblie
Des tresors de son bord gemmé,
S'il n'aime & s'il n'est point aimé?

Si tout le monde le dédaigne,
Si nul second ne l'accompaigne
Soliciteux de son ami,
Comme vn Patrocle compaignable
Suiuoit Achille, fust parmi
La nue la plus effroyable
Des Lyciens, lors qu'odieux
Contre Priam souffloit son ire,
Fust quand paisible sus la Lyre
Chantoit les hommes & les Dieux?
Le temps qui a commandement
Veinqueur des Masses sourcilleuses,
Qui deuallent leur fondement
Iusques aux ondes sommeilleuses,
Ne les menaces orgueilleuses
Des fiers Tyrans, ne sçauroit pas
Escrouler ne ruer à bas
La ferme amour que ie te porte,
Tant elle est en sa chaisne forte.
Et si auec toy librement
Ie ne puis franchir les montagnes,
Qu'Hannibal cassa durement
Haineux des Latines campagnes:
Pour-tant ne mesprise ma foy:
Car l'aspre soin qui m'encheuestre,
Seul m'alente, & m'engarde d'estre
Prompt à voler auecque toy.
Mais s'il te plaist de retenir
Ta fuite disposte & legere,
Iusqu'au temps qu'on voit reuenir
L'Aronde des fleurs messagere:
De prompte iambe voyagere

Ie te ſuiuray, fuſt pour trouuer
L'onde où Phebus vient abreuuer
Ses cheuaux ſuans de la courſe,
Ou du Nil l'incertaine ſource.
Mais ſi le deſir courageux
Te pique tant qu'il t'importune
De forcer l'hyuer outrageux,
Et la ſaiſon mal-opportune,
Marche, fuy, va legerement:
L'oiſeau Menalien Mercure,
Le Dieu qui des paſſans a cure,
Te puiſſe guider dextrement.
Ces glacez pelottons volans
Que l'orage par les monts boule,
Ne te ſoyent durs ny violans:
Et l'eau qui par rauines coule
Du ius de la neige qui roule,
Demeure coye ſans broncher
Quand tu voudras en approcher:
La froide gorge Thracienne
Et la pluyeuſe Libyenne
Serrent leurs vents audacieux:
Que rien ſur les monts ne reſonne
Fors vn Zephyre gracieux,
Imitans ton Luth quand il ſonne:
Phebus außi qui a cognu
Combien ſon Poëte te priſe,
Clair par les champs te fauoriſe,
Et ſa ſœur au beau front cornu.
Quand tu te ſeras approché
Des belles plaines d'Italie,
Vy, Lignery, pur du peché

Qui l'amitié premiere oublie:
N'endure que l'âge deslie
Le nœud que les Graces ont ioint.
O temps où lon ne souloit point
Courir à l'onde Hyperborée!
Telle saison fut bien dorée,
En laquelle on se contentoit
De voir de son toict la fumée,
Lors que la terre on ne hantoit
D'vn autre Soleil allumée:
Et les mortels heureux alors
Remplis d'innocence naïue,
Ne cognoissoient rien que la riue
Et les flancs de leurs prochains bors.
Tu me diras à ton retour
Combien de lacs & de riuieres
Et de rampars ferment le tour
Des Villes en murailles fieres?
Quelles Citez vont les premieres
En renom? & ie te diray
Les vers Troyens que i'escriray
En ma Franciade auancée,
Si le Roy meurit ma pensée.
Tandis sous le Loir ie suiuré
Vn petit Toreau que ie voüe
A ton retour qui ia seuré
Sans mere par les fleurs se ioüe,
Blanchissant d'vne note au front:
Sa marque imite de la Lune
Les feux courbez, quand l'vne & l'vne
De ses deux cornes se refont.

ODE X.



Ien que la course de Sarte
Qui ton Maine fait valoir,
En serpentant ne s'escarte
Du cours de mon petit Loir:
Et que les champs de ton estre
Que les Muses ont en soin,
Du pays qui me veit naistre,
Ne se bornent pas bien loin:
Cela pourtant n'auoit force
De m'allecher sans auoir
Premier auallé l'amorce
Qui pendoit à ton sçauoir:
Et non ta Sarte voisine,
Ny ton chant voisin au mien:
Nostre amitié n'estoit dine
D'vn si vulgaire lien.
La Vertu fist en partie
Le lien qui nous ioignit,
Et la mesme sympathie
Celle qui nous estraignit:
C'est donc l'heureuse folie
Dont le Ciel folastre en nous,
Non le pays qui nous lie
D'vn affollement si dous.
Quoy? celuy que la Nature
A dés enfance animé
De poësie & peinture,
Ne doit-il pas estre aimé?
Puis que telle fureur double,

Tel double present des Cieux
Volontiers les hommes trouble,
Qui sont les mignons des Dieux?
Mais où est l'œil qui n'admire
Tes tableaux si bien portraits,
Que la Nature se mire
Dans le parfait de leurs traits?
Où est l'oreille bouchée
De telle indocte espesseur,
Qui ne rie estant touchée
De tes vers pleins de douceur?
Cesse donc & ne souhéte
De t'enrichir plus de rien,
Toy qui es peintre & poëte,
Fuy l'autre troisiesme bien:
Car si l'ardante Musique
(En t'ornant de sa vertu)
Iointe aux deux autres te pique,
Bons Dieux que deuiendrois-tu!
Ton ame fuyant la peine
Dont tu serois agité,
S'eschapperoit toute pleine
De tant de diuinité:
Et ces trois verues nouuelles
Aux deux flancs luy bouteroient,
Pour la mieux haster, des ailes
Qui par l'air l'emporteroient.
Vrayment Dieu qui tout ordonne
Sans estre forcé d'aucun,
Le beau present qu'il te donne,
Ne donne pas à chacun:
Aussi sa sainte pensée

Designant ce Monde beau,
A sa forme commencée
Sus le dessein d'vn tableau:
Le variant en la sorte
D'vn portrait ingenieux,
Où maint beau trait se rapporte
Au contentement des yeux.
Sois donq asseuré sans craindre
Que la Mort en te pressant
Puisse ton renom estaindre
Auec le corps perissant.
Vaines setoient ses allarmes,
En vain l'arc elle band'roit,
Toy tenant au poing les armes
A t'en seruir si a-droit:
Car le pincel & la plume,
A qui les sçait bien ruer,
Ont vsurpé la coustume
De la Mort mesme tuer.
Ian Second de qui la gloire
N'ira iamais defaillant,
Eut contre elle la victoire
Par tels outils l'assaillant:
Dont la main industrieuse
**A'moit d'amours & de pleurs*
La carte laborieuse,
Et la table de couleurs.
Et duquel les Baisers ores,
Pour estre venus du Ciel,
En ses vers coulent encores
Plus doux que l'Antique miel.
Mais, ô Denizot, qui est-ce

* A'moit, c'est ce qu'on dit, escorchant le Latin, animoit. L'vn & l'autre est bont.

Qui peindra les yeux traitis
De Sinope ma Déesse,
Et ses blons cheueux tortis?
Lequel d'entre vous sera-ce,
Qui pourroit bien colorer
La maiesté de sa grace
Qui me force à l'adorer?
Et ce front dont elle abuse
Ce pauure Poëte amant,
Son ris (ains vne Meduse)
Qui tout me va transformant?
Amour qui le cœur me ronge
Pour redoubler mon esmoy,
Ceste nuict trois fois en songe
L'a faite apparoistre à moy:
Mais cruelle accoustumée
A tromper son poursuiuant,
S'enfuit comme vne fumée
Qui se perd au gré du vent.

ODE XI.



Vr tous parfums i'aime la Rose
Dessur l'espine en May déclose,
Et l'odeur de la belle fleur
Qui de sa premiere couleur
Pare la terre, quand la glace
Et l'Hyuer au Soleil font place.
Les autres boutons vermeillets,
La giroflée & les œillets,
Et le bel esmail qui varie

L'honneur gemmé d'vne prairie
En mille lustres s'esclatant,
Ensemble ne me plaisent tant
Que fait la Rose pourperette,
Et de Mars la blanche fleurette.
Que sçauroy-ie pour le doux flair
Que ie sens au moyen de l'air,
Prier pour vous deux autre chose,
Sinon que toy bouton de Rose,
Du teint de honte accompagné,
Sois tousiours en May rebaigné
De la rosée qui dous-glisse,
Et iamais Iuin ne te fanisse?
Ny à toy fleurette de Mars,
Iamais l'hyuer lors que tu pars
Hors de la terre, ne te face
Pancher morte dessus la place:
Ains tousiours maugré sa froideur
Puisses-tu de ta soefue odeur
Nous annoncer que l'an se vire
Plus doux vers nous, & que Zephyre
Apres le tour du fascheux temps
Nous ramene le beau Printemps.

ODE XII.


E veux Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des Dieux,
D'vn vers qui coule sans peine
Loüanger vne fonteine.
Sus donq Muses aux beaux yeux,

Muses

Muses mignonnes des Dieux,
D'vn vers qui coule sans peine
Loüangeon vne fonteine:
C'est à vous de me guider,
Sans vous ie ne puis m'aider,
Sans vous Brunettes, ma Lyre
Rien de bon ne sçauroit dire.
Mais Brunettes aux beaux yeux,
Brunes mignonnes des Dieux,
S'il vous plaist tendre ma Lyre,
Et m'enseigner pour redire
Les vers que dits vous m'aurez,
Lors Brunettes, vous m'oirez
A nos Françoises oreilles
Chanter vos douces merueilles.
O beau crystal murmurant,
Que le Ciel est azurant
D'vne belle couleur blue,
Où ma Dame toute nue
Laua son beau teint vermeil
Qui retenoit le Soleil,
Et sa belle tresse blonde,
Tresse aux Zephyrs vagabonde
Comme Cerés esmouuant
La sienne aux souspirs du vent:
Tresse vrayment aussi belle
Que celle d'Amour, ou celle
Qui va de crespes reflos
Frappant d'Apollon le dos.
C'est toy belle Fontenette,
Où ma douce Mignonnette
A miré ses yeux dedans,

Ainçois deux Astres ardens,
Que la gaye Cyprienne,
Erycine, Idalienne,
Sur ceux des Graces lou'roit,
Et pour siens les auou'roit,
Tant leur mignotise darde
D'Amours à qui les regarde.
C'est toy qui dix mille fois
As relaué les beaux doits
De ma douce Mignonnette
Dedans ta douce ondelette:
Doits qui en beauté veincus
Ne sont de ceux de Bacchus,
Tant leurs branchettes sont pleines
De mille rameuses veines,
Par où coule le beau sang
Dedans leur yuoire blanc:
Yuoire où sont cinq perlettes
Luisantes, claires & nettes,
Ornant les bouts finissans
De cinq boutons fleurissans.
C'est toy douce Fontelette,
Qui dans ta froide ondelette
As baigné ses deux beaux piez,
Piez de Thetis deliez:
Et son beau corps qui ressemble
Aux Lis & Roses ensemble:
Corps, qui pour l'auoir veu nue
M'a fait Acteon cornu,
Me transformant ma nature
En sauuagine figure:
Mais de ce mal ne se deut

Mon cœur puis qu'elle le veut.
C'est toy douce Fontelette,
Dont la mignarde ondelette
A cent fois baisé les brins
De ses boutons cinabrins,
De ses léures pourperées,
De ses léures nectarées
De ses Roses de qui sort
Le ris qui cause ma mort.
C'est toy qui laues sa hanche,
Sa gréue, & sa cuisse blanche,
Et son qui ne fait encor
Que se friser de fils d'or.
C'est toy, quand la porte-flame,
La Chienne du Ciel enflame
Le Monde de toutes pars,
Qui vois les membres espars
De ma Dame sur ta riue,
Lors que sur l'herbette oisiue
Le somme en ses yeux glissant
Flatte son corps languissant:
Et lors que le vent secouë
Son sein, où pris il se iouë,
Et le fait d'vn doux souffler
Rabaisser & puis r'enfler:
Elle dessus ton riuage
Ressemblant vn bel image
Fait de porphyre veineux,
S'il ne fust que ses cheueux
La descouurent sur ta riue
Estre quelque Nymphe viue:
Et que les oiseaux perchez

De leurs cols demi-panchez
En re-iargonnant l'espient,
Et de se tenir s'oublient
Sur la branche, tant l'ardeur
De ses yeux brusle leur cœur:
Et trepignans dedans l'arbre,
Font dessus son sein de marbre
Escouler dix mille fleurs,
Fleurs de dix mille couleurs,
Qui tombent comme vne nue
Dessus sa poitrine nue,
Si bien qu'on ne peut sçauoir
A la voir, & à les voir,
Laquelle ou de la fleurette,
Ou d'elle est la plus douillette.
Vrayment crystal azuré,
Crystal gayment emmuré
D'vne belle herbe fleurie,
Pour auoir fait à m'amie
Vn doux cheuet de ton bord
Quand languissante elle dort:
Ie t'asseure ondette chere,
Que iamais ainsi qu'Homere,
Noire ne t'appelleray,
Mais tousiours ie te lou'ray
Pour claire, pour argentine,
Pour nette, pour crystalline:
Et te suppli' de vouloir
Ains qu'entrer dedans le Loir
D'vne course serpentiere,
Receuoir l'humble priere
Que ie fay dessus tes flos,

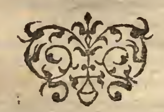
Et receuoir en ton los
Ces Lis & ces belles Roses
Que ie verse à mains déclofes
Auec du miel & du lait
Dessus ton sein ondelet,
Et ces beaux vers que i'engraue
Au bord que ton onde laue.
Viue source, desormais
Puisses-tu pour tout iamais
Plus qu'argent estre luisante,
Et que la Chienne cuisante
Iamais dedans ton vaisseau
Ne face tarir ton eau.
Tousiours les belles Naiades,
Oreades, & Dryades
S'entre-serrans par les mains,
Iointes auec les Syluains
Puissent roüer leurs carolles
Autour de tes riues molles,
Et Pan trepignant menu
De son ergot mi-cornu,
Guide le premier la danse
A la loy de la cadance.
Iamais le lascif troupeau,
L'aignelet & le chéureau
Ne broutent tes riues franches,
Ne iamais fueilles ne branches
Ne puissent troubler ton fond
Tombant d'enhaut sur ton front,
Front en qui ma Cytherée
A sa face remirée:
Ne iamais quelque Roland

Espoint d'amour violant
Ne honnisse ta belle onde,
Mais sans cesse vagabonde
Caquetant sur ton grauois
D'vne flo-flotante vois
Tousiours sa course verrée
Se ioigne à l'onde Loirée.
Mais adieu, Fontaine, adieu,
Tressaillante par ce lieu
Vous courez perpetuelle
D'vne course perennelle,
Viue sans iamais tarir:
Et ie doy bien tost mourir,
Et ie doy bien tost en cendre
Aux champs Elysez descendre,
Sans qu'il reste rien de moy
Qu'vn petit ie ne sçay quoy,
Qu'vn petit vase de pierre
Cachera dessous la terre.
Toutefois ains que mes yeux
Quittent le beau iour des Cieux,
Ie vous pri' ma Fontelette,
Ma doucelette ondelette,
Ie vous pri' n'oubliez pas
Dés le iour de mon trespas
Contre vos riues de dire,
Qu'vn Vandomois sur sa Lyre
N'a vostre nom desdaigné:
Et que sa Dame a baigné
Sa belle peau doucelette
En vostre claire ondelette.

ODE XIII.


Icolas faiſon bonne chere
Tandis qu'en auons le loiſir,
Trompon le ſoin & la miſere,
Ennemis de noſtre plaiſir.
Purgeon l'humeur qui nous enflame
D'auarice & d'ambition:
Ayon Philoſophes vne ame
Toute franche de paßion.
Chaſſon le ſoin, chaſſon la peine,
Contenton-nous de noſtre rien:
Quand noſtre ame ſera bien ſaine
Tout le corps ſe portera bien.
Vne ame de biens affamée
Obſcurciſt touſiours la raiſon:
Il ne faut qu'vn peu de fumée
Pour noircir toute la maiſon.
Faire conqueſte ſur conqueſte
De biens amaſſez ſans propos:
Ce n'eſt que nous rompre la teſte,
Et ne trouuer iamais repos.
I'ay raclé de ma fantaſie
Le monde au viſage eshonté,
Pour vacquer à la Poëſie
Quand i'en auray la volonté.
Voilà le bien que ie deſire,
Sans plus en vain me tourmenter:
Afin que mon ame n'empire
Par faute de ſe contenter.
Quand ta fiéure (dont la memoire

Me fait encores frissonner)
Ne t'auroit apprins qu'à bien boire,
Tu ne la dois abandonner.
A toutes les fois que l'enuie
Te prendra de boire, reboy:
Boy souuent, aussi bien la vie
N'est pas si longue que le doy.
C'est vn grand bien d'estre hydropique,
Et d'eaux s'enfler la ronde peau:
Des Elemens le plus antique
Et le meilleur est-ce pas l'eau?
Non seulement la maladie
Qui nous matte par ses efforts,
Ne rend nostre masse estourdie,
Eneruant les forces du corps:
Elle nous trouble la ceruelle,
Et l'esprit qui nous vient des Cieux:
Il n'y a part qui ne chancelle,
Quand les hommes deuiennent vieux.
Puis la mort vient, qui nous en-vole:
Alors vn chacun se repent
Que mieux il n'a ioué son roole:
Mais bon-temps à Dieu t'y command'.



·ODE Geniale. XIIII.



Oy Ianet, à moy tour-à-tour,
Et ne ressembles au Vautour
Qui tousiours tire la charongne.
» Tu es trompé: Vn bon yurongne
» Autant pour vne nopce vaut
» Qu'vn bő guerrier pour vn assaut.
Car ce n'est moins entre les pots
D'enhardir par vineux propos
Vn homme paresseux à boire,
Que pour gaigner vne victoire,
Rendre à la bataille hardi
Vn Capitaine acouhardi.
Boy donq, ne fay plus du songeard,
Au vin gist la plus grande part
Du jeu, d'Amour & de la danse.
» L'homme sot qui laue sa panse
» D'autre breuuage que du vin,
» Meurt tousiours de mauuaise fin,
A bon droit le Ciel a donné
A l'homme qui n'est auiné,
Tousiours quelque fortune dure:
Autrement la mordante cure,
Qui nous cuit l'ame à petit feu,
Ne s'en-va qu'apres auoir beu.
Apres le vin on n'a souci
D'Amour ny de la Cour aussi,
Ny de procés ny de leur ruse:
Que l'homme heretique s'abuse
Qui disciple du fol Penthé,

Bacchus en ses vers n'a chanté!
Boy doncques à moy tour-à-tour,
Et ne ressembles au vautour
Qui tousiours tire la charongne:
Il vaut mieux voir en peau d'yurongne
Là bas l'infernal passager,
Que de creuer de trop manger.

ODE XV.

» *NOus ne tenons en nostre main*
» *Le iour qui suyt le lendemain:*
» *La vie n'a point d'asseurance:*
» *Et pendant que nous desirons*
» *La faueur des Rois, nous mourons*
» *Au milieu de nostre esperance.*
L'homme apres son dernier trespas
Plus ne boit ne mange là bas,
Et sa grange qu'il a laissée
Pleine de blé deuant sa fin,
Et sa caue pleine de vin
Ne luy viennent plus en pensée.
Hé, quel gain apporte l'esmoy!
Va Corydon appreste moy
Vn lict de Roses espanchées:
Il me plaist pour me desfácher,
A la renuerse me coucher
Entre les pots & les jonchées.
Fay moy venir d'Aurat ici,
Fais-y venir Iodelle aussi,
Et toute la Musine troupe:

Depuis le soir iusqu'au matin
Ie veux leur donner vn festin,
Et cent fois leur pandre la coupe.
Verse donc & reuerse encor
Dedans ceste grand' coupe d'or,
Ie vais boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacreon perdu
La douce Lyre Teïenne.
A toy gentil Anacreon
Doit son plaisir le biberon,
Et Bacchus te doit ses bouteilles:
Amour son compagnon te doit
Venus & Silene qui boit
L'Esté dessous l'ombre des treilles.

ODE XVI.



On Choiseul leue tes yeux,
Ces mesmes flambeaux des Cieux,
Ce Soleil, & ceste Lune
C'estoit la mesme commune
Qui luisoit à nos ayeux.
» *Mais rien ne se perd là haut,*
» *Et le genre humain defaut*
» *Comme vne Rose pourprine,*
» *Qui languist dessus l'espine*
» *Si tost qu'elle sent le chaud.*
» *Nous ne deuons esperer*
» *De tousiours vifs demeurer,*
» *Nous, le songe d'vne vie:*

» Qui, bons Dieux! auroit enuie
» De vouloir tousiours durer?
Non,ce n'est moy qui veut or
Viure autant que fist Nestor:
Quel plaisir, quelle liesse
Reçoit l'homme en sa vieillesse,
Eust-il mille talens d'or?
L'homme vieil ne peut marcher,
N'ouyr,ne voir, ny mascher:
C'est vne idole enfumée
Au coin d'vne cheminée,
Qui ne fait plus que cracher.
Il est tousiours en courroux:
Bacchus ne luy est plus doux,
Ny de Venus l'accointance:
En lieu de mener la dance
Il tremblote des genoux.
Si quelque force ont mes vœux,
Escoutez Dieux, ie ne veux
Attendre qu'vne mort lente
Me conduise à Rhadamante
Auecques des blancs cheueux.
Ah! qu'on me feroit grand tort
De me trainer voir le bord
Ce iourd'huy du fleuue courbe,
Qui là bas reçoit la tourbe
Qui tend le bras vers le port!
» Car ie vis: & c'est grand bien
» De viure, & de viure bien,
» Faire enuers Dieu son office
» Faire à son Prince seruice,
» Et se contenter du sien.

Celuy qui vit en ce poinct,
Heureux ne connoite point
Du peuple estre nommé, Sire,
D'adioindre au sien vn Empire,
De trop d'auarice espoint.
Celuy n'a soucy quel Roy
Tyrannise sous la Loy
Ou la Perse ou la Syrie,
Ou l'Inde ou la Tartarie:
Car celuy vit sans esmoy:
Ou bien s'il a quelque soin,
C'est de s'endormir au coin
De quelque Grotte sauuage,
Ou le long d'vn beau riuage
Tout seul se perdre bien loin:
Et soit à l'aube du iour,
Ou quand la nuit fait son tour
En sa charrette endormie,
Se souuenant de s'amie,
Tousiours chanter de l'Amour.

ODE XVII.

MOn Neueu, suy la vertu:
» Le ieune homme reuestu
» De la science honorable,
» Aux peuples en chacun lieu
» Apparoist vn demi-Dieu
» Pour son sçauoir venerable.
Sois courtois sois amoureux,
Sois en guerre valeureux,

Aux petits ne fais iniures:
Mais si vn grand te fait tort,
Souhaite plus-tost la mort
Que d'vn seul poinct tu l'endures.
Iamais en nulle saison
Ne cagnarde en ta maison:
Voy les terres estrangeres,
Faisant seruice à ton Roy,
Et garde tousiours la Loy
Que souloient garder tes peres.
Ne sois menteur ne paillard,
Yurongne, ny babillard:
Fay que ta ieunesse caute
Soit vieille deuant le temps,
Si bien ces vers tu entens,
Tu ne feras iamais faute.

ODE XVIII.



Vu qu'en bref ie doy reposer
Outre l'infernale riuiere,
Hé! que me sert de composer
Autant de vers qu'a fait Homere?
Les vers ne me sauueront pas
Qu'ombre poudreuse ie ne sente
Le faix de la tombe là bas
S'elle est ou legere ou pesante.
Ie pose le cas que mes vers
De mon labeur en contr'eschange,
Cent ans ou deux par l'Vniuers
M'apportent vn peu de loüange:

Suis-ie meilleur qu'Anacreon,
Que Stesichore ou Simonide,
Ou qu'Antimache ou que Bion,
Que Philete ou que Bacchylide?
Et bien qu'ils fussent hommes Grecs,
Que leur seruit leur beau langage,
Puis que les ans venus apres
Ont mis en poudre leur ouurage?
Donque moy qui suis nay François,
Suyuant les Muses maternelles,
Hé! doy-ie esperer que ma vois
Rende mes œuures immortelles?
Non-non, il vaut mieux, Betteampré,
Son âge en trafiques despendre,
Ou deuant vn Senat pourpré
Pour de l'argent sa langue vendre,
Que de suiure l'ocieux train
De ceste pauure Calliope,
Qui tousiours fait mourir de faim
Les meilleurs chantres de sa trope.



ODE XIX.

QVand ie veux en amour prẽdre mes passe-
temps,
M'amie en se moquant laid & vieillard
me nomme:
Quoy dit-elle resueur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le ieune homme!
Tu ne fais que hanir, tu n'as plus de vigueur,

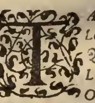
Ta couleur est d'vn mort qu'on deualle en la fosse:
Vray est quand tu me vois tu prens vn peu de cœur:
» Vn cheual genereux ne deuient iamais rosse.
Si tu le veux sçauoir, pren ce miroir & voy
Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,
Ton œil qui fait la cire espesse comme vn doy,
Et ta face qui semble vne idole enfumée.
Alors ie luy respons: Quant à moy ie ne sçay
Si i'ay l'œil chassieux si i'ay perdu courage,
Si mes cheueux sont noirs ou si blancs ie les ay,
Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage.
Mais puis que mon corps doit sous la terre moisir
Bien tost, & que Pluton victime le veut prendre,
Plus il me faut haster de rauir le plaisir,
D'autant plus que ma vie est proche de sa cendre.

ODE XX.

SI tost que tu sens arriuer
La froide saison de l'hyuer
En Octobre douce Arondelle,
Tu t'en-voles bien loin d'icy,
Puis quand l'hyuer est addoucy,
Tu retournes toute nouuelle.
Mais Amour oyseau comme toy,
Ne s'en-fuit iamais de chez moy:
Tousiours mon hoste ie le trouue:
Il se niche en mon cœur tousiours,
Et pond mille petits amours,
Qu'au fond de ma poitrine il couue.
L'vn a des ailerons au flanc,

L'autre de duuet est tout blanc,
Et l'autre dans le nic s'essore:
L'vn de la coque à demy sort,
Et l'autre en becquette le bort,
Et l'autre est dans la glere encore.
I'entens soit de iour soit de nuit,
De ces petits Amours le bruit,
Béans pour auoir la bechée,
Qui sont nourris par les plus grans,
Et grands deuenus, tous les ans
Font vne nouuelle nichée.
Quel remede auroy-ie, Brinon,
Encontre tant d'Amours, sinon
(Puis que d'eux ie me desespere)
Pour soudain guarir ma langueur,
D'vne dague m'ouurant le cœur,
Tuer les petits & la mere?

ODE XXI.



LA seule vertu reprend
Le vieil Ascrean qui ment,
Quand il dit que la Iustice,
La Pitié, le sainct Amour
Ont quitté ce bas seiour,
Abhorrant nostre malice.
Car icy bas i'apperçoy
Toutes ces vertus en toy:
I'en ay fait la seure espreuue,
Il n'y a foy n'amitié,
Honneur, bonté ny pitié,

Qui dedans toy ne se treuue.
Qui dira donq, Charbonnier,
Que ce vieil siecle dernier
Où Dieu l'ame t'a donnée,
Soit de fer, puis qu'auiourd'huy
Par toy lon reuoit en luy
La saison d'or retournée?

ODE XXII.

LA belle Venus vn iour
M'amena son fils Amour,
Et l'amenant me vint dire:
Escoute mon cher Ronsard,
Enseigne à mon enfant l'art
De bien iouër de la Lyre.
Incontinent ie le pris,
Et soigneux ie luy appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllene:
Comme Minerue inuenta
Le haut-bois, qu'elle ietta
Dedans l'eau toute marrie:
Comme Pan le chalumeau,
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.
Ainsi pauure que i'estois,
Tout mon art ie recordois
A cet enfant pour l'apprendre:

Mais luy comme vn faux garson,
Se moquoit de ma chanson,
Et ne la vouloit entendre.
Pauure sot, ce me dist-il,
Tu te penses bien subtil!
Mais tu as la teste fole
D'oser t'egaler à moy,
Qui ieune en sçay plus que toy,
Ny que ceux de ton escole.
Et alors il me sou-rit,
Et en me flatant m'apprit
Tous les œuures de sa mere,
Et comme pour trop aimer
Il auoit fait transformer
En cent figures son pere.
Il me dist tous ses attraits,
Tous ses ieux, & de quels traits
Il blesse les fantasies
Et des hommes & des Dieux,
Tous ses tourmens gracieux,
Et toutes ses ialousies.
Et me les disant, alors
I'oubliay tous les accors
De ma Lyre desdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce Dieu
M'auoit par-cœur enseignée.

ODE XXIII.



Ardy qui premier le Sapin
Vit és montagnes, & le Pin
Inutiles sur leur racine,
Et qui les tranchant en maint tronc,
Les laissa seicher de leur long
Dessus le bord de la marine:
Puis secs des rayons de l'Esté,
Le scia d'vn fer bien denté,
Les transformant en vne hune,
En mast, en tillac, en carreaux,
Et les enuoya sur les eaux
Seruir de charrette à Neptune.
Tethys qui tousiours auoit eu
D'auirons le doz non batu,
Sentit des playes incognuës:
Et maugré les vents furieux
Argon d'vn art laborieux
Sillonna les vagues chenues.
Sous la conduite de Tiphys
L'entreprise (ô Iason) tu fis
D'acquerir la laine dorée,
Auec quarante Cheualiers
En force & vertu les premiers
De toute la Grece honorée.
Les Tritons qui s'esbahissoient
De voir ta Nauire, poussoient
Hors de la mer leurs testes blondes,
Et les Phorcydes d'vn long tour
En carolant tout à l'entour

Conduisoient ta nef sus les ondes.
Orphé dessus la prouë estoit,
Qui des doigts son Luth pincetoit,
Et respondoit à la nauire,
Laissant des aiguillons ardans
Aux cœurs de ces preux, accordans
L'auiron au son de la Lyre.
Or si Iason a tant receu
De gloire pour auoir deceu
Vne ieune enfante amoureuse,
Pour auoir d'vn Dragon veillant
Charmé le regard sommeillant
Par vne chanson monstrueuse:
Et pour n'auoir passé sinon
Qu'vn fleuue de petit renom,
Qu'vne mer qui va de Thessale
Iusqu'aux riuages Medeans,
A merité des anciens
Vn honneur qui les Dieux egale:
Combien Belon, au pris de luy
Doit auoir en France auiourd'huy
D'honneur, de faueur & de gloire,
Qui a veu ce grand Vniuers
Et de longueur & de trauers,
Et la gent blanche & la gent noire?
Qui de pres a veu le Soleil
Aux Indes faire son resueil
Quand de son char il prend les brides,
Et l'a veu de pres sommeiller
Dessous l'Occident & bailler,
Son char en garde aux Nereides?
Qui luy a veu faire son tour

En Egypte au plus haut du iour,
Puis l'a reueu dessous la terre
Aux Antipodes esclairer,
Quand nous voyons sa Sœur errer
Dedans le Ciel qui nous enserre?
Qui a pratiqué mille ports,
Mille peuples, villes & bords,
Separez de diuerses bornes,
Mille fleuues bons au ramer,
Qui bruyant roulent en la mer,
Fendant le chemin de leurs cornes?
Qui a descrit mille façons
D'oiseaux, de serpens, de poissons,
Nouueaux à nostre cognoissance:
Puis ayant garenty son chef
Des dangers, a logé sa nef
Dedans le beau port de la France?
Il est abordé dans le port
Du docte Bourdin, son support,
Qui comme vn sçauant Ptolomée
A de tous costez amassez
Les liures des siecles passez
Empanez de la renommée:
Qui garde en son cœur l'equité,
L'innocence & la verité,
Ennemy capital du vice,
Aimé des peuples & de Dieu,
Et qui du Palais au milieu
Paroist l'image de Iustice:
Qui doit sur tout auoir le pris,
Comme aux trois langues bien appris:
Qui seul fait cas des doctes hommes,

Qui par son sçauoir honoré
A presque tout seul redoré
Cest âge de fer où nous sommes.
Belon sa faueur t'a montré
Si tost que tu l'as rencontré,
Que tu eusses suiuy peut-estre
Non vne fois mais mille fois
Les Cours des Papes & des Rois,
Sans t'accointer d'vn si bon maistre.

ODELETTE XXIIII.



E-pendant que ce beau mois dure,
Mignonne, allon sur la verdure,
Ne laisson perdre en vain le temps:
L'âge glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le Printemps.
Donq ce-pendant que nostre vie
Et le Temps d'aimer nous conuie,
Aimon, moissonnon nos desirs,
Passon l'Amour de veine en veine:
Incontinent la Mort prochaine
Viendra desrober nos plaisirs.



COLOM.

Croy moy : pour certain il m'enuoye
De Vandomois, & parmy l'air
Iusques icy m'a fait voler
Auec ces vers qu'au bec apporte:
Et m'a dit, si ie fais en sorte
Que i'amollisse ta fierté,
Qu'il me donnera liberté.
Or pour cela ie ne veux estre
Ny libre ne changer de maistre:
Car que me vaudroit le changer?
A fin d'aller aprés manger
Comme au-parauant aux bocages,
Des glands & des graines sauuages?
Quand il m'esinie de sa main
Tousiours à la table du pain,
Et me fait boire dans son verre?
Apres auoir beu ie desserre
Toutes mes ailes, & luy fais
Sur la teste vn ombrage frais:
Puis ie m'endors dessus sa Lyre.
Or luy qui iour & nuict souspire
Pour ton amour, à tous les coups
Entre-esueille mon somme dous
De mille baisers qu'il me donne
En me disant, douce Mignonne,
Las! ie t'aime : car ie te voy
Viure en seruage comme moy.
Vray est que tu pourrois bien viure
De ma cage franche & deliure,
Si tu voulois voler aux bois:
Où moy fuitif ie ne pourrois,

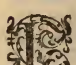
Viure franc de ma seruitude,
Quand nostre jobere trop rude
M'auroit remis en liberté.
Mais adieu c'est trop caqueté.
Tu m'as rendue plus iazarde
Qu'vne Corneille babillarde:
Trop longuement icy i'attens,
Baille moy responce il est temps.

ODE XXVI.

EN vous donnant ce portrait mien,
Dame, ie ne vous donne rien:
Car tout le bien qui estoit nostre,
Amour dés le iour le fist vostre,
Que ie receu dedans le cœur
Vostre nom & vostre rigueur:
Puis la chose est bien raisonnable,
Que la peinture ressemblable
Au corps, qui languist en soucy
Pour vostre amour, soit vostre aussi.
Mais voyez comme elle me semble
Pensiue, triste & palle ensemble,
Portraite de mesme couleur
Qu'Amour a portrait son seigneur!
Que pleust à Dieu que la Nature
M'eust fait au cœur vne ouuerture,
Afin que vous eussiez pouuoir
De me cognoistre & de me voir!
Làs! ce n'est rien de voir, Maistresse,
La face qui est tromperesse,

Et le front bien souuent moqueur:
C'est le tout que de voir le cœur.
Vous voirrez du mien la constance,
La foy, l'amour, l'obeyssance:
Et les voyant, peut estre aussi
Qu'auriez de luy quelque merci,
Et des angoisses qu'il endure:
Voire quand vous seriez plus dure
Que les Rochers Caucaseans,
Ou les naufrages Ægeans,
Qui sourds n'entendent les prieres
Des pauures barques marinieres.

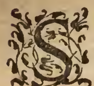
ODE XXVII.



E boiteux mary de Venus
Le maistre des Cyclopes nus
R'allumoit vn iour les flameches
De sa forge, à fin d'eschauffer
Vne grande masse de fer
Pour en faire à l'Amour des fleches.
Venus les trampoit dans du miel,
Amour les trampoit dans du fiel,
Quand Mars retourné des alarmes,
En se moquant, les mesprisoit,
Et branlant sa hache disoit,
Voicy bien de plus fortes armes.
Tu t'en ris donq, luy dist Amour,
Vrayment tu sentiras vn iour
Combien leur poincture est amere,
Quand d'elles blessé dans le cœur,

(Toy qui fais tant du belliqueur)
Languiras au sein de ma mere.

ODE XXVIII.

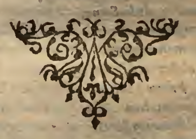


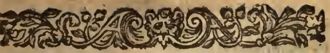
I'auois vn riche thresor,
Ou des vaisseaux engrauez d'or,
Tableaux ou medailles de cuiure,
Ou ces ioyaux qui font passer
Tant de mers pour les amasser,
Où le iour se laisse reuiure,
Ie t'en ferois vn beau present:
Mais quoy? cela ne t'est plaisant,
Aux richesses tu ne t'amuses
Qui ne font que nous estonner:
C'est pourquoy ie te veux donner
Le bien que m'ont donné les Muses.
Ie sçay que tu contes assez
Des biens l'vn sur l'autre amassez
Qui perissent comme fumée,
Ou comme vn songe qui s'enfuit
Du cerueau, si tost que la nuit
Au second somme est consumeé.
L'vn au matin s'enfle en son bien,
Qui au Soleil couchant n'a rien
Par disfaueur ou par disgrace,
Ou par vn changement commun,
Ou par l'enuie de quelcun
Qui rauit ce que l'autre amasse.
Mais les beaux vers ne changent pas
Qui durent contre le trespas,

Et en deuançant les années
Hautains de gloire & de bon-heur,
Des hommes emportent l'honneur.
Dessur leurs courses empanées.
Dy moy, Verdun, qui penses-tu
Qui ait deterré la vertu
D'Hector, d'Achille, d'Alexandre,
Enuoyé Bacchus dans les Cieux,
Et Hercule au nombre des Dieux,
Et de Iunon l'a fait le gendre?
Sinon le vers bien accomply,
Qui tirant leurs noms de l'oubly,
Plongez au plus profond de l'onde
De Styx, les a remis au iour,
Les relogeant au grand seiour
Par deux fois de nostre beau Monde?
Mort est l'honneur de tant de Rois
Espagnols, Germains & François,
D'vn Tõbeau pressant leur memoire:
» Les grands Rois & les Empereurs
» Ne different aux laboureurs,
» Si quelcun ne chante leur gloire.
Quant à moy, ie ne veux souffrir
Que ton beau nom se vienne offrir
A la mort, sans que ie le vange,
Pour n'estre iamais finissant,
Mais d'âge en âge verdissant
Surmonter la mort & le change.
Ie veux maugré les ans obscurs,
Que tu sois des peuples futurs
Cognu sur tous ceux de nostre âge,
Pour auoir conceu volontiers

Des neuf Pucelles les mestiers,
Qui t'ont enflamé le courage:
Non pas au gain ny au vil prix,
Mais pour estre des mieux appris
Entre les hommes qui s'assemblent
Sur Parnasse au double sourci:
C'est pourquoy tu aimes aussi
Les bons esprits qui te ressemblent.
Or pour le plaisir quant à moy,
Verdun, que i'ay receu de toy,
Tu n'auras rien de ton Poëte
Sinon ces vers que ie t'ay faits,
Et auec ces vers les souhaits
Que pour bon-heur ie te souhaite.
Dieu vueille benir ta maison
De beaux enfans naiz à foison
De ta femme belle & pudique:
La concorde habite en ton lit,
Et bien loin de toy soit le bruit
De toute noise domestique.
Sois gaillard, dispost & ioyeux,
Ny conuoiteux ny soucieux
Des choses qui nous rongent l'ame:
Fuy toutes sortes de douleurs,
Et ne pren soucy des malheurs
Qui sont predits par Nostredame.
Ne romps ton tranquille repos
Pour Papaux ny pour Huguenos
Ny amy d'eux ny aduersaire,
Croyant que Dieu pere tresdous
(Qui n'est partial comme nous)
Sçait ce qui nous est necessaire.

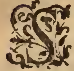
N'ayes soucy du lendemain,
Mais serrant le temps en la main,
Vy ioyeusement la iournée
Et le iour auquel tu seras:
Et que sçais-tu si tu verras
L'autre lumiere retournée?
Couche toy à l'ombre d'vn bois
Ou pres d'vn riuage, où la vois
D'vne fontaine iazeresse
Murmure: & tandis que tes ans
Sont encore verds & plaisans,
Par le ieu trompe la vieillesse.
Tout incontinent nous mourrons,
Et bien loin banis nous irons
Au creux d'vne tesniere obscure,
Où plus de rien ne nous souuient,
Et d'où iamais on ne reuient:
Car ainsi l'a voulu Nature.





MAGIE, OV DELIVRANCE d'Amour.

ODE XXIX.



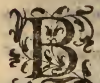
Ans auoir lien qui m'estraigne,
Sans cordons, ceintures ny nouds,
Et sans iartiere à mes genous
Ie vien dessus ceste montaigne:
A fin qu'autant soit relasché
Mon cœur d'amoureuses tortures,
Comme de nœuds & de ceintures
Mon corps est franc & détaché.
Venez tost aërins gendarmes:
Daimons volez à mon secours,
Ie quitte Apostat des amours,
La soulde, le camp & les armes.
Vents qui meuuez l'air vostre amy,
Enfans engendrez de la Seine,
En l'Ocean noyez ma peine:
Noyez amour mon ennemy.
Va-t'en habiter tes Cytheres,
Ton Paphos, Prince Idalien:
Icy pour rompre ton lien
Ie n'ay besoin de tes mysteres.
Anterot, preste moy la main,
Enfonce tes fleches diuerses:
Il faut que pour moy tu renuerses
Ce boute-feu du genre humain.

Ie te pry grand Dieu ne m'oublie:
Sus Page, verse à mon costé
Le sac que tu as apporté,
Pour me guarir de ma folie.
Brule ce soufre & cet encens:
Comme en l'air ie voy consommée
Leur vapeur, se puisse en fumée
Consommer le mal que ie sens.
Verse moy l'eau de cette esguiere:
Et comme à bas tu la respans,
Qu'ainsi coule en ceste riuiere
L'amour duquel ie me repans.
Ne tourne plus ce deuideau:
Comme soudain son cours s'arreste,
Ainsi la fureur de ma teste
Ne tourne plus en mon cerueau.
Laisse dans ce Geniéure prendre
Vn feu s'enfumant peu à peu:
Amour! ie ne veux plus de feu,
Ie ne veux plus que de la cendre.
Vien viste enlasse moy le flanc
Non de Thym, ny de Marjolaine,
Mais biẽ d'Armoise & de Veruaine,
Pour mieux me refraichir le sang.
Verse du sel en ceste place:
Comme il est infertile, ainsi
L'engeance du cruel soucy
Ne coaue en mon cœur plus de race.
Romps dauant moy tous ses presens,
Cheueux, gands, chifres, escriture,
Romps ses lettres & sa peinture,
Et souffle les morceaux aux vens.

Vien donq ouure moy ceste cage,
Et laiſſe viure en libertez
Ces pauures oiſeaux arreſtez
Ainſi que i'eſtois en ſeruage.
Paſſereaux volez à plaiſir,
De ma cage ie vous deliure,
Comme deſormais ie veux viure
Au gré de mon premier deſir.
Vole ma douce Tourterelle,
Le vray ſymbole d'amitié,
Ie ne veux plus d'vne moictié
Me feindre vne plainte nouuelle.
Pigeon, comme tout à l'entour
Ton corps emplumé ie deſplume,
Puiſſé-ie en ce feu que i'allume,
Déplumer les ailes d'Amour.
Ie veux à la façon antique
Baſtir vn temple de Cyprés,
Où d'Amour ie rompray les traicts
Deſſus l'autel Anterotique.
Viuant il ne faut plus mourir,
Il faut du cœur s'oſter la playe:
Dix luſtres veulent que i'eſſaye
Le remede de me guarir.
Adieu Amour adieu tes flames,
Adieu ta douceur, ta rigueur,
Et bref adieu toutes les Dames
Qui m'ont iadis brulé le cœur.
Adieu le mont Valerien,
Montagne par Venus nommée,
Quand Francus conduit ſon armée
Deſſus le bord Pariſien.

Les vers Sapphiques ne sont, ny ne furẽt, ny ne seront iamais agreables, s'ils ne sont chantez de voix viue, ou pour le moins accordez aux instruments, qui sont la vie & l'ame de la Poësie. Car Sapphon chantant ses vers ou accommodez à son Cystre, ou à quelque Rebec estant toute rabuffee, à cheueux mal-agencez & negligez, auec vn contour d'yeux languissants & putaciers, leur donnoit plus de grace, que toutes les trompettes, fifres & tabourins n'en donnoient aux vers masles & hardis d'Alcee, son citoyen, & contemporain, faisant la guerre aux Tyrans.

ODE SAPPHIQVE. XXX.



Elle dont les yeux doucemẽt m'ont tué
Par vn doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,
Et m'ont en vn roc insensible mué
En mon poil grison:
Que i'estois heureux en ma ieune saison
Auant qu'auoir beu l'amoureuse poison!
Bien loin de souspirs, de pleurs & de prison
Libre ie viuoy.
Sans seruir autruy, tout seul ie me seruoy:
Engagé n'auois ny mon cœur ny ma foy:
De ma volonté i'estois Seigneur & Roy.
O fascheux Amour!

Pourquoy dans mon cœur as-tu fait ton seiour?
Ie languis la nuict, ie souspire le iour,
Le sang tout gelé se ramasse à l'entour
De mon cœur transi.
Mon traistre penser me nourrist de souci:
L'esprit y consent & la raison aussi.
Long temps en tel mal viure ne puis transi,
La mort vaudroit mieux.
Devallon là bas à ce bord Stygieux:
D'amour ny du iour ie ne veux plus iouyr:
Pour ne voir plus rien ie veux perdre les yeux
Comme i'ay l'ouyr.

ODE SAPPHIQVE. XXXI.



On âge & mon sang ne sont
plus en vigueur;
Les ardëts pensers ne m'eschauf
fent le cœur,
Plus mon chef grison ne se veut
enfermer
Sous le ioug d'aimer.
En mon ieune Auril d'Amour ie fu soudart,
Et vaillant guerrier portay son estendart:
Ores à l'autel de Venus ie l'appens,
Et forcé me rens.
Plus ne veux ouyr ces mots delicieux,
Ma vie, mon sang, ma chere ame, mes yeux:
C'est pour les Amans à qui le sang tressaut
Autour du cœur chaut.

Ie veux d'autre feu ma poitrine eschauffer,
Cognoistre Nature & bien philosopher,
Du Monde sçauoir & des Astres le cours,
Retours & destours.
Donq Sonets adieu, adieu douces Chansons,
Adieu dance, adieu de la Lyre les sons,
Adieu traits d'Amour, volez en autre part
Qu'au cœur de Ronsard.
Ie veux estre à moy, non plus seruir autruy:
Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy:
Il faut essayer, sans plus me tourmenter,
De me contenter.
L'oiseau prisonnier tant soit-il bien traité,
Sa cage rompant cherche sa liberté:
Les liens de l'esprit sont tousiours plus forts
Que ceux-là du corps.
Vostre affection m'a seruy de bon-heur:
D'estre aimé de vous ce m'est vn grand honneur:
Tant que l'air vital en moy se respandra,
Il m'en souuiendra.
Plus ne veut mon âge à l'amour consentir,
Repris de Nature & d'vn tard repentir:
Combatre contre elle & luy estre odieux,
C'est forcer les Dieux.



A SA MVSE.

ODE XXXII.



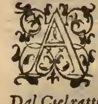
Lus dur que fer i'ay basty cet ouurage,
Que l'An qui roule immortel en ses pas,
Que l'eau, le vent, ou le brulant orage
De Iupiter, ne ru'ront point à bas.
Quand l'ennemy des hommes, le trespas
M'assoupira d'vn somme dur, à l'heure
Sous le Tombeau tout l'Autheur n'ira pas,
Restant de luy la part qui est meilleure.
Tousiours tousiours sans que iamais ie meure,
Ie voleray Cygne par l'Vniuers,
Eternizant les champs où ie demeure
De mes Lauriers honorez & couuers:
Pour auoir ioint les deux Harpeurs diuers
Au doux babil de ma Lyre d'yuoire,
Que i'ay rendus Vandomois par mes vers.
Sus donque Muse, emporte au Ciel la gloire
Que i'ay gaignée, annonçant la victoire
Dont à bon droit ie me voy iouyssant:
Et de mon nom consacre la memoire,
Serrant mon front d'vn Laurier verdissant.

FIN DES ODES.



ODE DEL SIGNOR BARTHOLOMEO DEL-BENE,

Al Signor Pietro Ronſardo, Gentilhuomo Vandomeſe, excellentiſſ. Poëta Franzeſe.



Pie d'vn verbe alloro
Fra le tenere fronde
Mentre canta, & s'aſconde
Roßignoletto ancor giouene, & foro,
Augel crudo, & rapace
Dal Ciel ratto diſceſe,
Che' l meſchinel ſorpreſe,
In duol cangiando ogni ſua gioia, & pace;
Quand' io riuolto, dißi
A la nemica mia;
Che di par meco gïa,
Tenendo gli occhi nel ſuo volto affißi:
Queſto e ben vero eſempio
Della mia cruda ſorte,
Che ancor giouene & forte
Tu me rapiſte à non men crudo ſcempio.
Mentre fra i ſacri rami
D' Apollon io mi ſedea;
E cantando apprendre
Quel chuom ſaggio conuien che fugga, o brami,

Il tuo bel crine aurato
Fe il laccio, che m'auuinse:
De i tuoi begl'occhi vinse
Ogni mio senso il lampo alto & pregiato.
Et se nomar si deue
Morir chi in preda pone
Al senso la ragione,
Mia vita sparue allor come al sol neue.
Cosi diceua io lasso
A quella, sospirando,
O Ronsardo, che amando
Addutto a sera m'ha gia passo passo.
Felice te, che in vso
Migliore i tuoi verdi anni
Spendeste, & fuor d'affanni
Onde s'e il Nome tuo si chiaro effuso.
Da la Garonna al Reno,
Da l'Oceano à l'Alpe,
Et da l'Hibero, & Calpe
Oltre ad Emo & Olympo, al Gange in seno.
Tu, come il Po di cento
Fiumi, correndo, oscura
Il nome, hai con la pura
Tua penna di mille altre il grido spento.
Ora in stile alto, or vago
Cantando i grandi Heroi,
Ora i dolci ardor tuoi,
Accesi à i raggi di celeste imago.
O virtu fortunata
De la mia chiara Duce,
Che à tuoi di nacque; or luce
Ne i dotti versi tuoi colta & pregiata.

Ne men felice ancora
L'alta & real beltate,
Et l'altre doti amate
Di quella, che or da noi lunge dimora;
Di quella, che sen gio
Al nido suo paterno,
Qual colomba, che' l verno
Preuede il tempo nubiloso & rio;
Il tempo, che ha mostrato
Quanto misero e il gregge
Cui frena incerta legge
Lungi dal prisco suo sentiero vsato:
Con opra si diuina,
Che, (qual pel grande Homero
Aspre contese fero
Smirna, Argo, Rhodo, Athene, & Salamina)
Luer, Meno, Sartrà, & l'Era
Contenderanno vn giorno
Ciascun portar sul corno,
Bramando il nome di tua Patria altera.

Il fine.





TABLE ALPHABETIQVE des cinq liures des Odes.

A